





NOUVELLE

DESCRIPTION

DES ALPES.

TOME SECOND.



Se trouve à Paris, chez M. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

NOUVELLE DESCRIPTION
DES
VALLÉES DE GLACE
ET DES
HAUTES MONTAGNES
QUI FORMENT LA CHAÎNE
DES ALPES
PENNINES & RHETIENNES.

DÉDIÉE

AU ROI DE FRANCE,

Par M. BOURRIT, Chantre de l'Église Cathédrale de Genève, & Pensionnaire du Roi.

Ouvrage enrichi de Tableaux, dessinés sur les lieux par l'Auteur, & gravés par M. Moitte, *Graveur du Roi & Membre de l'Académie de peinture, &c.*

TOME SECOND.



A GENEVE,
Chez PAUL BARDE, Libraire.
1783.





TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce ſecond Volume.

Fin de la Table.



DESCRIPTION
DES ALPES
PENNINES ET RHÉTIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

Du Glacier & de la ſource du Rhône.

TANDIS que nous avions encore le Valais ſous les yeux, nous ne pûmes nous empêcher de réfléchir ſur le bonheur dont ce pays jouit depuis plus de trois ſiècles.

Aux cauſes morales qui entretiennent le bonheur public & particulier, l'on a dû voir que c'eſt encore à la nature du pays, à ſes montagnes élevées que les Valaiſans doivent leur manière d'être & de vivre : cela eſt ſi

vrai qu'il eſt inoui de voir un Valaiſan quitter ſon pays pour s'établir ailleurs. Heureuſe cette nation, ſi le deſir de jouer un rôle ne la tente jamais, & ſi le luxe, cette rouille des plus grands Etats, ne s'y introduit pas. Il eſt doux d'imaginer que ces hommes ſimples & bons jouiront long-tems du même bonheur. Semblables à ces habitations élevées qui voient la foudre & la tempête à leurs pieds, tandis qu'elles jouiſſent d'un tems calme & d'un ciel ſerein, les Valaiſans montagnards pourront voir les nations inquiètes s'agiter, ſe ſecouer, ſe repouſſer, s'effacer les unes par les autres de deſſus la terre, & leur ſurvivre.

Nous voici parvenus au ſentier qui mène à la ſource du Rhône : nous n'avons plus d'habitations à paſſer, nous voyons s'enfuir loin de nous celles que nous avons parcourues, & s'enfoncer à meſure que nous montons. Arrivés près d'une petite chapelle, nous eûmes l'aſpect du mont Blanc que nous avions perdu depuis quelques jours. Malgré notre grand éloignement on le voit dominer en ſouverain toutes les montagnes, tandis que leurs chaînes paroiſſent auſſi tranſparentes que l'air : il faudroit à un

homme qui ne les auroit jamais vues de loin, une bien forte imagination pour concevoir que ces objets, si foibles de couleur, sont les mêmes masses qu'il a vues de près & touchées.

De ce lieu, nous jouissions avec délices de la perspective presque entière du Valais : le serpentement du Rhône, la diversité des couleurs, les formes nouvelles des montagnes & des paysages, tous ces tableaux intéressans font une impression profonde, donnent un sentiment de plaisir & d'admiration dont on ne se lasse pas de jouir. Mais ces beautés alloient s'éclipser sous les dehors effrayans d'une nature sauvage, nue, hérissée de rochers menaçans & couverte de neiges éternelles.

Ce changement de scène n'est pas pénible : le cœur de l'homme aime tout ce qui peut le remuer ; c'est ainsi qu'il recherche les spectacles tragiques, qu'il ne fuit pas ce qui l'effraie & qu'il espère le plus vif plaisir par-tout où il peut espérer de nouvelles idées : il semble que l'aspect des montagnes où la nature est à découvert, où la main de l'homme n'a point terni ses graces fraîches & neuves, où la grandeur & la variété du spectacle l'étonnent, lui montrent

moins ſa foibleſſe que l'étendue de ſon ame qui meſure ces merveilles, qui en ſonde les profondeurs & qui en brave les dangers.

C'eſt ce que nous éprouvâmes : nos yeux enchantés par la vue riante du Valais, ſe ſaiſirent avec empreſſement de ces lieux déſolés. Nous montâmes avec plaiſir la gorge du Rhône par un ſentier taillé ſur le roc, ayant le fleuve à notre droite, des pins au-deſſus de nos têtes & des rochers ſuſpendus devant nous : ce lieu ſauvage nous offroit ſans ceſſe de nouvelles ſcènes dans l'aſpect des rochers prêts à s'écrouler & la profondeur des abymes où la rivière ſe précipite : tout fait ſpectacle, tout paroît être en mouvement ; le bruit terrible de l'eau, l'agitation de l'air, les pins qu'on trouve renverſés, les torrens, les caſcades concouroient à rendre ces lieux intéreſſans, lorſqu'au bout de deux heures nous vîmes devant nous l'horizon ſe développer, nous annoncer un nouvel ordre de choſes & des beautés d'un autre genre. Bientôt nous vîmes le fleuve s'enſevelir ſous un amas de neige que la chaleur de l'été n'a pu fondre : à quelques pas plus haut des débris de rochers, des troncs d'arbres couchés pêle

mêle le coupent : aux deux côtés de la gorge l'on voit des veſtiges d'anciennes avalanches, & les accumulations de rochers qu'elles ont chariés juſque-là forment des amoncélemens ſi conſidérables que la gorge en pourroit être comblée un jour ſi ces débris s'accroiſſent comme tout ſemble l'indiquer. Enfin, nous parvenons au dernier échelon du chemin. Là nous apperçûmes, au travers des arbres, un mont de glace auſſi éclatant que le ſoleil, & éclairant comme lui tout ce qui l'environne. Ce premier aſpect du glacier du Rhône nous en donna la plus grande idée : un moment après ce maſſif de glace énorme ayant diſparu derrière de grands pins, il ſe repréſenta à nous quelques inſtans après entre deux blocs de rochers prodigieux, qui formoient une eſpèce de portique. Surpris de la magnificence de ce ſpectacle & de ſes admirables contraſtes, nous le contemplâmes avec raviſſement : enfin, nous atteignîmes ce beau portique, au-delà duquel nous devions voir à découvert tout le glacier ; nous y arrivons : à ſon aſpect l'on croiroit toucher à un autre monde, tant la nature des objets & leur immenſité frappent l'imagination. Pour ſe former

une idée de ce ſuperbe ſpectacle, qu'on ſe repréſente un échafaudage de glace tranſparente occupant un eſpace de deux milles, s'élevant juſques aux nues & lançant des feux de lumière comme le ſoleil; les détails n'en ſont pas moins magnifiques, ni moins ſurprenans encore; on croiroit voir les rues & les édifices d'une ville bâtie en amphithéatre & embellie par des nappes d'eaux, des caſcades & des torrens: c'eſt un prodige dans les effets comme en immenſité & en hauteur; le plus bel azur, le blanc le plus éclatant, la coupe la plus régulière de mille pyramides de glace ſont des beautés plus faciles à imaginer qu'à décrire: tel eſt l'aſpect du glacier du Rhône élevé par la nature & d'après un plan qui n'appartient qu'à elle d'exécuter: on admire le cours majeſtueux d'un fleuve, on ne ſoupçonne pas que ce qui le fait naître & l'entretient puiſſe être plus majeſtueux & plus magnifique encore.

La vallée qu'il falloit traverſer pour arriver au pied des glaces contraſte bien avec elles. C'eſt un pâturage que le Rhône partage; ſa longueur eſt de trois quarts de lieue: on voit à cette diſtance le fleuve ſortir de deux bou-



M. T. Bourit del.   Angel. Moitte Sculp.

Vue du Glacier du Rhône et de la Source de ce Fleuve.

Pl. I.re

ches de glaces : à la droite de l'amas, on découvre la gorge nue de la Fourche qui s'élève à une grande hauteur, de même que les sommets qui lui ont fait donner ce nom : c'est par cette gorge élevée qu'on pénètre du Valais dans le Canton d'Uri : à la gauche du glacier, on voit le mont Grimsel qui ferme la vallée de ce côté-là.

Nous arrivâmes à midi au bas du glacier, nous employâmes deux heures à visiter ses bases, nous pénétrâmes à sa gauche en marchant sur d'immenses débris ; parmi lesquels nous nous perdîmes, parce qu'occupés chacun à nous tirer d'affaire, nous n'avions pas toujours la même direction présente à nos yeux. Nous arrivâmes cependant dans l'enfoncement du glacier. Là nous vîmes la large bouche du Rhône, & le fleuve en sortir avec bruit : la voûte est d'une glace aussi transparente que le crystal : des blocs de glaces immenses, élancés du haut du dôme & semés au pied de l'amas, représentoient les ruines d'un palais ; des parties de cette voûte qui étoient à moitié fendues laissoient un passage libre aux rayons du soleil qui pénétroient dans des abymes obscurs,

tandis que des blocs excavés & concaves nous éblouissoient les yeux.

Nous jouissions de toutes ces beautés sans prévoir les risques que nous courions pour nous être approchés si près de l'amas ; une chûte de glace qui vint tomber jusqu'à nous nous fit connoître notre imprudence ; nous vîmes alors des tours de glaces comme des maisons qui ne tenoient à la masse entière que par des filets ; le moindre bruit, le roulement d'une pierre pouvoit les faire rompre, & nous ensevelir sous leur ruine ; dès l'instant que nous connûmes notre danger, nous ne promenâmes plus nos regards qu'avec inquiétude sur ces masses immenses, mais peu solides.

Cette partie de l'amas du Rhône n'est pas connue des voyageurs, parce qu'elle est à l'opposé du chemin de la Fourche : des avances du glacier contribuent encore à masquer les belles excavations qu'il forme de ce côté-là. Cependant, c'est ce qu'il y a de plus intéressant à voir, non-seulement les jeux infinis des glaces étonnent, mais la beauté de leur transparence & la vivacité du bleu & du verd des crevasses jointe aux filets d'eau qui distillent du haut des

voûtes, les embelliſſent encore : les environs ſont auſſi remarquables par les débris des montagnes ; ce ſont des blocs de granitz d'une grandeur prodigieuſe, entaſſés dans leur chûte & diſperſés au loin imitant les ruines d'une ville : à la vue de ce ſpectacle, l'on croit voir en effet des maſures d'édifices, des reſtes de murs ; l'imagination ſe repréſente le fracas qu'a dû cauſer le renverſement & la chûte de tant de maſſes ; l'image de bouleverſement, de deſtruction & de mort ſont les objets qui ſe préſentent à elle & qui l'occupent le plus.

Ayant vu avec toute l'attention que mérite cette partie la plus belle & la plus dangereuſe du glacier, nous traversâmes les ſources nombreuſes qui ſortent du pied du Grimſel & qui ſe réuniſſent au Rhône : ici nous eûmes occaſion d'obſerver l'exactitude des recherches de M. le Profeſſeur De Sauſſure, qui connoît ces lieux comme ſon cabinet d'hiſtoire naturelle : nous y trouvâmes la ſource d'eau chaude qu'il nous avoit indiquée ; & nous y aurions vérifié d'autres obſervations ſi nous n'avions pas perdu les remarques qu'il avoit eu la bonté de nous adreſſer : peut-être encore qu'elles nous au-

roient dit quelque chofe de la vallée de glace d'où defcend l'amas que nous avions devant nous ; caron doit fe rappeller que tous ces manteaux de glaces qui pendent des fommets jufque dans les plaines, ne font que des rameaux que les vallées fupérieures y verfent : d'après cette connoiffance générale, nous ne pouvions pas douter qu'il n'exiftât au-deffus du glacier une vallée immenfe, & par cela même bien digne de notre curiofité.

Ces réflexions nous engagèrent à tenter de la découvrir ; nous nous y préparâmes en prenant quelqu'inftant de repos fur un joli gazon près de deux ou trois huttes qui fervent d'abris aux troupeaux & aux Bergers qui habitent pendant cinq femaines ce pâturage reculé.

Etant fuffifamment repris, nous montâmes la montagne qui eft à l'occident du glacier, nous traçâmes un chemin au travers des rocs éboulés, des rochers folides & des bruyères ; bientôt nous ne trouvâmes qu'une mouffe rafe, fur laquelle nous avions de la peine à nous tenir ; nous nous aidions de nos mains, fouvent nous perdions dans moins d'une minute des efpaces qui nous avoient coûté des quarts d'heure à

gravir : mais notre ardeur croissoit avec les difficultés ; déja nous commencions à découvrir une plus grande étendue de glace, mais nous avions encore près de nous de beaux rochers que les eaux qui filtrent constamment des sommets ont cannelés & façonnés en coquilles, les détails les plus légers sont mêlangés aux grandes masses ; la variété des formes, les graces qu'on leur remarque contrastent avec la matière brute.

En nous élevant, nos regards se fixoient sur le glacier qui s'élevoit par étage en même tems que nous ; nous y remarquions des pyramides de la plus belle transparence, & des milliers de colonnes depuis cent pieds jusqu'à cent toises de hauteur. A leurs bases, notre attention se perdoit dans d'immenses cavités dont nous ne pouvions sonder la profondeur : tous les bancs ou gradins que nous avions vu s'élever verticalement depuis le pied de l'amas & se perdre dans les nues, reprenoient une consistance nouvelle, se transformoient en d'effroyables tas de glace d'où l'on voyoit s'élancer encore d'autres masses non moins immenses ; de sorte que ces murs qui nous avoient paru depuis le

pied couronner le glacier, ſe préſentoient comme de nouvelles baſes qui ſoutenoient d'autres maſſes auſſi énormes que celles qui nous avoient ſi fort étonné.

Du même ſite, nous avions l'aſpect du mont Saint-Gothard : cette grande montagne eſt un aſſemblage de rochers élevés les uns ſur les autres : les parties les moins ſaillantes ſont revêtues de glaces & de neiges, les fonds en contiennent d'effroyables amas; ſa hauteur eſt immenſe; preſque toujours dans la région des nues, il eſt rare de n'en voir pas, le plus ſouvent on ne voit ſon ſommet glacé que par intervalle : en un mot, plus on le conſidère, plus on a de peine à croire qu'il faſſe partie du globe que nous habitons.

Du ſommet de ce coloſſe, nous portâmes nos regards au pied de la Fourche : là nous eûmes le plaiſir de voir des mulets monter cette montagne à la file les uns des autres; ces petits objets animés faiſoient ſpectacle au milieu du vaſte ſilence & des maſſes immobiles qui nous environnoient. Nous vîmes auſſi au bout de la lunette notre mulet & ſon maître que nous avions laiſſés près du Rhône; il alloit nous

attendre dans la vallée d'Urſerin au canton d'Uri. Enfin nous arrivâmes ſur le ſommet, d'où nous eſpérions découvrir l'éternel réſervoir du Rhône ; nous eûmes la ſatisfaction de ne nous être pas trompés, nous vîmes une vallée comblée de neige & de glace de ſix lieues de longueur ſur une de largeur : deux chaînes de rochers pyramidaux la renferment ; l'ombre la partageoit dans toute ſon étendue, une moitié étoit d'un vif éclat ; les neiges qui la couvrent, que le ſoleil ne peut fondre, eſt une preuve de ſa grande élévation.

Son abord eſt impraticable : les embraſures que forment les rochers ſont des précipices horribles, la plupart comblées de neiges n'offrent que des tombeaux pour tout mortel qui oſeroit en approcher ; qui ſait même ſi nous n'étions pas les premiers voyageurs qui la voyoient d'auſſi près : du moins il y a bien de l'apparence qu'aucun, avant nous, n'en a eu l'aſpect en entier ; c'eſt ce que nous a confirmé l'Hôpitalier du Grimſel, qui, après avoir beaucoup queſtionné ſes gens & les bergers les plus anciens, nous a rapporté qu'ils n'avoient pas ouï dire que d'autres étrangers fuſſent arrivés

au Grimſel par la route que nous avions priſe : dans ce ſéjour qui n'avoit jamais été troublé par la voix ou les pas d'aucun homme, qui depuis des milliers de ſiècles eſt abandonné aux frimats, nous ne vîmes que des rochers inacceſſibles, des vallons tortueux enſevelis ſous les neiges, des précipices qui ſemblent s'enfoncer juſques au centre du globe.

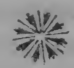
Nous n'étions montés ſur ce ſommet de rochers & de glaces que par la conſidération que, n'étant éloignés de l'auſpice du Grimſel que de deux lieues, il nous ſeroit facile de nous reconnoître dès que nous arriverions à un lac qui eſt enclavé ſur cette montagne, & auprès duquel j'étois paſſé cinq années auparavant; notre eſpérance ne fut point trompée, nous eûmes d'abord le bonheur d'appercevoir avec la lunette l'une des perches qui ſervent à diriger les voyageurs dans le paſſage du Grimſel; & bientôt après nous vîmes le lac à côté duquel nous devions paſſer; ce lac, enfoncé au milieu des rochers comme dans le crater d'un volcan, eſt auſſi un des réſervoirs du Rhône, nous n'en pûmes douter quand nous vîmes des filets d'eau s'en décharger au travers des rochers, & ſe

diriger contre la vallée du fleuve. Les bords de ce lac ſont en tous tems couverts de neiges; nous n'y paſsâmes pas ſans crainte, parce que, dans mon premier voyage, j'avois failli y perdre la vie; la neige étoit ſi dure & le talus ſi roide, que je me ſerois précipité ſans l'hôpitalier du Grimſel dont le prompt ſecours me ſauva : il me conduiſoit alors par ce ſommet pelé pour me faire voir du haut d'un rocher le fameux glacier du Rhône.

Le lieu où l'hoſpice eſt ſitué étoit, par rapport à nous, dans un grand enfoncement; nous le découvrîmes dès que nous eûmes atteint la limite qui ſépare le Valais du Canton de Berne : elle eſt poſée ſur un pivot de fer, de ſorte qu'on peut tourner à ſon gré les armoiries d'un Etat vers l'Etat qu'elles ne repréſentent pas; on a élevé ainſi les limites, parce que des monumens en maçonnerie ne pourroient réſiſter aux cauſes de deſtruction qui agiſſent à une hauteur auſſi conſidérable, à un air auſſi actif & ſur un ſommet couvert de trente pieds de neige pendant huit à neuf mois de l'année : ce fut du moins l'idée du célèbre Haller qui traça ces limites avec les Députés du Valais,

& termina par ſes ſoins infatigables des conteſtations qui duroient depuis long-tems entre les deux Etats : c'étoit une ſatisfaction pour nous de penſer que nous étions dans la partie des Alpes que ce grand homme a le plus parcourue, où il alloit chercher des plantes rares & précieuſes, & prendre les nobles, les grandes idées de Dieu & de la Providence qu'il a conſacrées d'une manière ſi ſublime dans ſes poëmes immortels.

Depuis la limite nous joignîmes le chemin taillé ſur cette montagne ; c'eſt un ſentier qui n'eſt praticable qu'aux mulets ou à des chevaux accoutumés à gravir les rochers ; nous trouvâmes à notre paſſage des matrices de cryſtal ; tous ces rochers en contiennent ; nous deſcendîmes à l'hoſpice qui eſt une maiſon auſſi ſimple qu'il eſt poſſible, mais utile aux voyageurs : nous y arrivâmes à ſept heures du ſoir.



CHA-

CHAPITRE II.

De l'Hoſpice du Grimſel & des vallées de glaces de l'Aar.

LE ſoleil n'étoit pas encore couché quand nous arrivâmes à la maiſon du Grimſel. Nous nous étions flattés de trouver ce gîte propre à nous délaſſer de nos fatigues, mais c'eſt l'aſyle le plus repouſſant qui exiſte dans les montagnes; nous crûmes être dans une boucherie par l'odeur des viandes gardées : la chambre où l'on nous conduiſit ſentoit alors ſi mauvais que nous fûmes obligés d'en ſortir à la hâte pour reſpirer le grand air.

Pour diſſiper notre mal-aiſe, nous jettâmes un coup-d'œil ſur les environs de la maiſon; mais rien de tout ce que nous vîmes ne put produire cet effet. Nous étions au milieu d'un déſert raboteux, entouré de toutes parts par de hautes montagnes, les unes hériſſées de pointes, les autres couvertes de glaces; par-tout un roc vif ſans verdure s'offroit à nos regards : d'un

côté, deux lacs enfoncés dans les rochers; d'un autre, une plaine déſerte s'étendoit juſqu'à des vallées couvertes de glace, au milieu de laquelle ſerpentoit la rivière de l'Aar qui, de ce lieu élevé, deſcend le Grimſel, traverſe la vallée d'Haſli, les lacs de Brients, de Thours, & de là va former l'agréable preſqu'iſle où Berne eſt ſituée. Enfin, d'un troiſième côté, nous voyons la maiſon dominée par la montagne que nous avions deſcendue, qui la couvre de ſon ombre.

Ces aſpects qui portoient la triſteſſe dans notre ame, l'augmentèrent encore quand le ſoleil n'éclaira plus les ſommités. Tout ce qui nous environnoit prit alors une teinte ſi lugubre que nous en eûmes une ſorte d'angoiſſe; les habitans, dont nous n'entendions pas la langue, y contribuoient encore.

Nous réfléchiſſions ſur notre ſituation pénible, quand l'hôte nous invita à ſouper : nous le ſuivîmes auprès d'une table qui n'eut jamais de nappe, ne porta que des utenſiles de bois & de la mauvaiſe viande; l'odeur inſupportable de cette maiſon nous fit abréger notre repas & gagner une grange à foin ſéparée du corp

de logis où nous nous retirâmes pour y paſſer la nuit.

Le lendemain, le lever du ſoleil donna de l'éclat aux montagnes, dont la noirceur nous avoit attriſté la veille : encouragés par la beauté du jour, nous montâmes ſur la crête d'un rocher d'où nous vîmes la rivière de l'Aar ſerpenter avec grace au milieu d'une plaine moitié verte : au-delà nous découvrions une belle gorge formée par des montagnes dont les ſommités effilées perçoient les nues : c'étoit-là où l'Aar prenoit ſa ſource, là encore où étoient des vallons & des monts de glace qui renfermoient de grandes beautés. Animés du deſir de les connoître, nous formâmes le projet d'y pénétrer, notre hôte s'offrit à être notre guide ; & ce qui nous fit plaiſir encore, c'eſt qu'il parloit Italien, langue que nous pouvions mieux entendre que l'Allemand qu'on parle ici.

Nous voila en chemin ; nous deſcendons quelques rochers pour entrer dans la plaine, nous traverſons l'Aar que nous cotoyons pendant deux heures, & nous arrivons à l'endroit d'où elle ſemble naître ſous des rochers entaſſés. Là, nous voyons les traces du bouleverſement

le plus affreux. Emus par le ſpectacle impoſant de tant de rochers renverſés, nous voulons connoître encore l'étendue qu'ils couvroient, & pénétrer par-là ſur la vallée de glace : pour cet effet, il falloit traverſer la rivière, poſer adroitement ſes pieds ſur des rochers gliſſans, s'élancer ſur d'autres ; l'eau étoit rapide, & dans bien des endroits elle étoit profonde. Ces obſtacles ne nous arrêtèrent pas, quoique nous ſuſſions bien que nous ne pouvions la traverſer ſans nous mouiller juſques aux genoux, ou ſans courir le riſque de nous bleſſer contre les cailloux : on penſe bien que nous préférâmes de nous expoſer au premier inconvénient, & nous parvînmes à l'autre bord. Par ce moyen, nous nous trouvâmes à la ſortie de l'Aar ; l'excavation qu'elle a faite eſt conſidérable, elle eſt ſurmontée d'une maſſe immenſe de débris de rochers amoncelés, du haut deſquels partent de belles caſcades : nous voulûmes auſſi eſcalader ces rochers même, & nous l'avions entrepris quand notre guide nous cria de ne pas nous y expoſer : ſon avis étoit tardif, j'étois parvenu au milieu de la rampe, mais je ne tardai pas à en connoître la ſageſſe ; car, voulant atteindre un

grand rocher, & croyant m'y bien tenir, je le ſentis deſcendre & m'entraîner dans ſa chûte : j'eus cependant le bonheur de m'en ſéparer, & dans moins d'une minute, je le vis ſe précipiter dans la rivière. Echappé à ce péril, je m'accrochai à des rocs moins grands ; mais leur appui étoit moins ſolide encore : il fallut recourir à d'autres moyens, je crus me faire un chemin ſolide en écartant les débris qui m'embarraſſoient, ſans prévoir que je m'ôtois la ſeule reſſource qui pouvoit me ſauver, puiſqu'après cette opération, je ne trouvois qu'un ſol de glace vive polie comme du verre : cette découverte étoit alarmante, je voyois devant moi une ſaillie affreuſe & un précipice horrible au-deſſous : dans ce moment critique, j'entrevis heureuſement une fente de glace peu profonde, elle fut le terme de mes peines, je m'y laiſſai gliſſer, & de-là avec mes ongles déja à demi-limés je me tirai d'affaire. Dans cette circonſtance, l'une des plus pénibles de ma vie, j'éprouvai que la glace miſe dans la bouche rend le ton aux nerfs émus, & fortifie autant que les meilleures liqueurs.

Le danger auquel je venois d'échapper,

nous rendit plus attentifs ; nous n'étions pas sur un sol de rocher comme nous l'avions imaginé, mais sur le glacier même que des débris immenses couvroient ; nos regards cherchoient sur les sommets les restes subsistans des mêmes rochers, & nous voyons en effet à droite & à gauche de la vallée où nous entrions de vastes masses dégarnies & comme en lambeaux qui ne nous offroient que des édifices prêts à subir les mêmes révolutions. Tel est le sort qui attend les montagnes qui sont sur pied, & celles dont les bases paroissent les plus solides, ou dont les masses sont les plus liées entr'elles ; tout ce que nous avions sous les yeux sembloit annoncer ces changemens à venir : l'on n'en sauroit douter, pour peu qu'on veuille réfléchir sur ce qui se passe continuellement dans le sein de ces colosses : mille causes travaillent à leur ruine ; les eaux qui filtrent des sommets en détachent à la longue des parties, ou les fèlent ; les vents & les avalanches de neiges les ébranlent & les font écrouler : les glaces qui les couvrent, qui pourroient les garantir de l'impression mordante & active de l'air, les font éclater ; tandis qu'à leur pied les torrens & les rivières les minent

insensiblement. Encore quelques milliers d'années, & les montagnes ne seront peut-être plus : dans ce tems-là, si la terre porte encore des hommes, ils verront des spectacles de ruines & de bouleversemens de plusieurs cents lieues d'étendue comme nous en voyons en petit, ils raisonneront sur ces médailles des révolutions du globe peut-être avec autant d'incertitude que nous, pour qui beaucoup d'événemens, quoique certains, n'en sont pas moins incompréhensibles.

A la vue du spectacle que m'offroient ces montagnes, je ne désirai rien tant que de pénétrer au fond de cette vallée de glace masquée par ces débris ; je voyois devant moi la vallée former un contour qui me faisoit desirer de voir au-delà : déja mon dessein est formé, & je parts seul pour le remplir ; je franchis en peu de tems des espaces immenses avec la légéreté d'un chamois, & j'éprouvai de combien l'on est plus léger sur les grandes hauteurs que dans les plaines.

Environné des plus anciens monumens du monde ; j'évoquois ces beaux génies, l'admiration de notre siècle : De Buffon, Haller !

esprits sublimes ! De Saussure, que n'êtes-vous ici ! la nature plus dignement interrogée par vous que par moi vous répondroit, ses secrets dévoilés par vous ajouteroient de nouveaux charmes au bonheur de notre existence & de nouveaux sujets d'admirer sa marche & ses révolutions sous la main puissante qui la dirige & la conduit.

Telles étoient mes pensées & mes réflexions au milieu de ces objets étranges, qui le devenoient toujours davantage à mesure que je m'y enfonçois : au-dessus de moi étoit un rocher que notre guide avoit nommé avec raison la Corne d'horreur, parce qu'il est en forme de corne, & que tout ce qui l'environne est horrible ; ce rocher est le Schreckshorn : à ma gauche des gorges étroites que des avalanches de neiges avoient comblées en partie en descendant d'une vallée supérieure parallèle à celle où j'étois : je me trouvois ainsi enclavé de toutes parts par les glaces, l'esprit très-occupé de tout ce que je voyois.

Après avoir marché plus d'une heure parmi les débris, j'arrivai sur la glace vive qui, bien loin de faciliter ma marche, la ralentit par les

élévations & les enfoncemens que je trouvois ſur mon chemin. Cependant, après bien des obſtacles, je parvins à l'angle que forme la vallée : là je vis que ce que j'avois parcouru n'étoit rien en comparaiſon de l'étendue de cette mer de glace & des beautés horribles qui ſe préſentoient dans l'éloignement. L'aſpect en étoit magnifique ; des courans d'une lumière fort vive y pénétroient par des détroits, de même que des nuages ; ces fleuves d'obſcurité, qui ſuccédoient aux rayons du ſoleil, formoient une ſcène magique d'autant plus belle que le théatre où elle ſe paſſoit étoit étrange & vaſte.

Je ne me ſerois pas laſſé de contempler ces beaux effets, ſi je ne m'étois ſouvent rappellé que mes compagnons m'attendoient, que mon abſence pouvoit les mettre dans la peine : cette idée me força de m'arracher à ce beau ſpectacle. Je quitte donc ces lieux extraordinaires, je contemple dans mon chemin les embraſures des montagnes, j'en vois qui ſont entaſſées par d'effroyables amas de neiges que les avalanches qui s'y précipitent augmentent chaque jour ; ces gorges n'offrent aux yeux que des horreurs, & l'image de la mort pour tout homme aſſez hardi pour en approcher.

Après ces tombeaux effrayans, je vois une de ces embrasures moins horrible qui communique à la vallée de glace parallèle à celle que je parcours; je désirois la connoître, le chemin ne m'en paroissoit pas long : j'y porte mes pas, je pénètre aussi avant qu'il m'eût possible sans trop m'exposer, & je parviens à son extrémité : là je vois une longue vallée resserrée entre des monts hérissés de pointes inaccessibles, & que les neiges couvrent de toutes parts : de distance en distance étoient des pyramides de glace de soixante à quatre vingts pieds de haut; des crevasses les environnoient, plus loin c'est un magnifique glacier qui, sous la forme d'un arc de triomphe, sert de décoration à toute la vallée : les colonnes qui en soutenoient la voûte me paroissoient avoir deux cents pieds de hauteur, d'autres pièces de glaces brisées & renversées imitoient les ruines d'un temple antique, le soleil en augmentoit les beautés par l'éclat qu'il leur prêtoit : la vue de cette étonnante décoration, sa hauteur prodigieuse, son étendue, le ciel qui la couvroit de son voile foncé, tant de beautés extraordinaires, jointes à l'idée de ma solitude, me firent lever les yeux

& les mains au ciel avec un frémiſſement mêlé d'admiration, comme ſi les choſes les plus étonnantes de la nature n'étoient pas un jeu pour elle : mais à une nature auſſi grande, on n'eſt pas maître d'affoiblir les impreſſions qu'on en reçoit.

Du point où j'étois parvenu, j'entrevis encore qu'il exiſtoit une vallée ſupérieure à celle-là, mais qui ne m'a pas paru acceſſible; ce doit être le comble des horreurs, à en juger par les rochers qui l'encaiſſent, leurs cimes exhauſſées & les épaiſſes nues qui la couvroient.

J'en avois aſſez vu pour ſonger à me retirer & à rejoindre mes compagnons; je repris le chemin de la vallée de Lauter-Aar, où je parvins ſans éprouver de malheur : je marchai dès-lors ſans m'arrêter juſqu'à l'endroit où les décombres commencent : chemin faiſant je m'amuſois de l'idée de voir des hommes, quand tout-à-coup une commotion générale qui ſe fit ſentir dans toute la vallée interrompit le ſilence univerſel de ces lieux : je portai auſſi-tôt mes regards ſur toutes les ſommités voiſines, croyant de voir une avalanche; mais je n'en apperçu aucune, & la tranquillité la plus profonde ſuc-

céda à ce bruit retentiſſant. Je reprends ma route, j'avance encore quelques pas, quand une nouvelle exploſion plus terrible que la première me fit croire que la glace s'entr'ouvroit ſous moi : je me crus dans le péril, & pour mieux fuir ces lieux dangereux & traîtres, je vuidai mes poches que j'avois remplies de matrices de cryſtaux & de jolies mines : peu curieux de regarder en arrière, occupé d'ailleurs à poſer avec ſûreté mes pas, j'atteignis en peu de tems le lieu d'où je pouvois appercevoir mes compagnons : mais quel fut ma ſurpriſe de ne les voir pas ; je m'imaginai qu'épouvantés auſſi bien que moi, ils avoient cherché leur ſûreté dans la fuite, ou bien qu'alarmés de ma longue abſence, ils s'étoient avancés au-devant de moi dans la vallée pendant que j'étois paſſé à celle qui la dominoit. J'étois réſolu de rebrouſſer pour aller à mon tour au-devant d'eux, quand enfin j'eus le bonheur de les appercevoir occupés à ſe frayer une route le long des montagnes. Je fis du bruit, ils me virent, & nous nous rejoignîmes ; mais jugez de mon étonnement, quand j'appris que le bruit que j'avois entendu n'avoit été cauſé que par des décharges

de piſtolets qu'ils avoient lâchés pour me faire revenir à eux. Le lieu où ils firent partir leurs coups étoit dans la pente du glacier où la plupart des crevaſſes vont aboutir ; l'exploſion ſuivit leur direction à plus de demi-lieue ſous le glacier.

Regrettant alors les pierres intéreſſantes que la peur m'avoit fait abandonner, je me mis à en chercher de nouvelles : ma peine ne fut pas infructueuſe, je ramaſſai de jolis cryſtaux attachés à leurs matrices, & des échantillons de mines de plomb & d'argent. Enſuite je voulus tirer de notre guide quelque lumière touchant les vallées de glace que j'avois vues ; il me dit qu'aucun homme n'avoit été juſque-là, que c'étoit dans l'une de ces vallées que l'Aar prenoit ſa ſource, qu'elle s'emboîtoit enſuite ſous les glaces où nous étions, & pour nous rendre cette circulation plus évidente, il nous conduiſit au-deſſus d'une crevaſſe d'où on devoit l'entendre ; nous prétâmes l'oreille, & entendîmes ſon cours comme il nous l'avoit dit.

Qui croiroit que la vallée ſur laquelle nous étions n'a pas été dans l'ancien tems ce qu'elle eſt aujourd'hui : non-ſeulement la tradition porte

qu'elle a été autrefois une vallée fertile, mais l'on possède encore des documens qui l'attestent d'une manière à n'en pouvoir douter; M. Grouner dit aussi la même chose, & il explique comment il s'est pu faire qu'elle soit devenue ce qu'on la voit aujourd'hui, c'est-à-dire, un pays affreux, tout couvert par les glaces, les neiges & les débris des montagnes: il dit que les glaces des vallées supérieures s'y seront versées: j'ajouterai à cela qu'il est vraisemblable que le froid se sera propagé de sommités en sommités, de vallée en vallées, & que c'est ainsi que les Alpes, ces aspérités de notre globe, se comblent de neige & perdent à la longue leur fertilité première. A quelles révolutions ne doit-on pas s'attendre pour les tems à venir, si cette progression des frimats vient à être rigoureusement démontrée?

Après nous être instruits à cette école de la nature sur les révolutions des âges à venir, nous descendîmes la vallée par un côté plus facile que celui où nous étions montés: arrivés à la sortie de l'Aar, nous fûmes encore détrompés d'une erreur: nous avions pris la bouche de la rivière pour un rocher que les eaux avoient

poli, tandis que tout y eſt pure glace, ce que la couleur brune de cet amas ne nous avoit pas fait ſoupçonner. Parvenu aux bords de la rivière, mon compagnon voulut la traverſer pour arriver plus droit au Grimſel; notre guide lui ſervi de pont; mais peu diſpoſé à faire la même choſe, je préférai de m'en retourner en ſuivant le chemin par lequel nous étions venus: nous marchions ainſi ſur une ligne parallèle, ayant l'Aar entre nous: j'arrivai avant eux à l'hoſpice ſur les ſix heures du ſoir.

Dès que notre guide fut arrivé, nous le vîmes s'occuper des ſoins de ſa maiſon, de ſes troupeaux & des paſſagers; nous lui trouvâmes beaucoup de douceur dans le caractère & d'humanité: la place qu'il occupe eſt une eſpèce de ferme qui dépend de la vallée d'Haſli: il doit l'habiter dès le commencement d'Avril juſqu'au mois de Novembre, & ſouvent dans ces temslà il ſe trouve enfermé par les neiges: il a pour lui les pâturages de cette montagne & le revenu annuel d'une quête qu'il fait dans la Suiſſe & le Valais, mais il eſt obligé de recevoir gratis les pauvres paſſagers de quelque nation qu'ils ſoient; l'étendue de ſes obligations n'empêchent pas

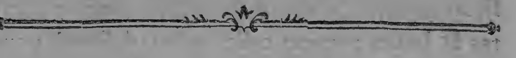
que ſa place ne ſoit recherchée; mais il ſe plaint de la détérioration des montagnes à pâturages & de l'envahiſſement des neiges & des glaces ſur les croupes des monts qui nourriſſoient ci-devant le menu bétail. On ne ſauroit diſconvenir que cet établiſſement ne dût être amélioré, ſoit en conſtruiſant des chambres honnêtes pour les paſſagers qui paient, ſoit en rendant celles qui exiſtent plus propres qu'elles ne le ſont. Les lits ſur-tout nous ont paru ſi dégoûtans que nous n'aurions pu nous réſoudre à y coucher, quand nous n'aurions pas eu la reſſource du grenier à foin.

Si notre deſſein n'avoit pas été de monter les monts de la Fourche & du Gothard, nous aurions abrégé notre voyage d'environ la moitié en ſuivant l'Aar dans ſa deſcente juſqu'à Berne dont nous n'étions éloignés que de deux journées & demie : j'aurois fait ce chemin pour la ſeconde fois avec peut-être plus de plaiſir encore: les beautés qu'il offre ſont ſi variées, ſi pittoreſques qu'il eſt peu de paſſage dans les Alpes auſſi intéreſſant pour un amateur des montagnes: à tout moment les ſituations changent: tantôt l'Aar paſſe ſur la tête du voyageur, tan-

tôt il la voit bien au-dessous de ses pieds : on contemple les cascades qu'elle forme, celles des torrens qu'on voit s'y précipiter du haut des sommets, les contrastes de l'obscurité d'un vallon tortueux avec la blancheur de ses eaux fouettées par la force de leurs chûtes, le courant d'air qu'elles excitent, les blocs immenses de rocs qu'elles roulent & entassent le long de la gorge, des ponts hardis & scabreux qu'il faut passer plusieurs fois, de dessus lesquels le passager voit à l'un de ses côtés la rivière presque le toucher, tandis que de l'autre il a de la peine à la suivre des yeux dans ses gouffres profonds. Au milieu de ce fracas, on admire la magnificence des rochers, leurs éclatantes couleurs, leurs fractures pittoresques, leurs excavations, leurs sommets déchirés & les lambeaux de neige & de glace qui les chamarent : enfin, les yeux se reposent avec plaisir sur une agréable & riante prairie, sur des montagnes boisées qu'on a cessé de voir depuis long-tems, & sur les richesses d'un pays de pâturages & de champs : telles sont les décorations de la route sauvage qu'on fait en descendant du Grimsel pour arriver dans la vallée d'Hasli. Mais le chemin de la Fourche

qu'il nous falloit reprendre, ne devoit pas nous offrir ces ſortes de beautés : nous devions au contraire atteindre encore le ſommet du Grimſel, que nous avions un peu deſcendu pour arriver à l'hoſpice, & nous engager de nouveau dans la région éternelle des glaces.





CHAPITRE III.

Paſſage de la Fourche.

AYANT paſſé une nuit auſſi mal que la précédente, nous quittâmes de bon matin le Spital; conduits encore par notre hôte dont nous avions beſoin pour traverſer le ſommet du Grimſel. Nous employâmes une heure & demie pour atteindre le rocher d'Hauſec où eſt la limite; & au lieu de tirer droit vers le glacier du Rhône, nous continuâmes pendant quelque tems le chemin des mulets pour gravir enſuite ſur le haut d'un rocher d'où nous devions jouir d'une belle vue.

Nous n'eûmes pas ſujet de regretter nos pas, puiſque de ce lieu élevé, nous eûmes les perſpectives du Valais, du Milanois & d'une chaîne immenſe de montagnes tant à l'Orient qu'au couchant: les rochers pyramidaux, liés les uns aux autres par d'effroyables tas de neige & de glace, nous paroiſſoient innombrables; tandis qu'au Nord nous avions la perſpective de plu-

ſieurs gorges, d'abord ſauvages, enſuite riantes & belles comme celle qu'on deſcend pour aller à Haſli. Mais toutes ces jolies vues, ces échappées lointaines, dont quelques-unes étoient à trente lieues devant nous, n'occupoient que la plus petite partie du tableau qui nous environnoit ; & quel tableau encore ! Des milliers de monts qui ſe ſupportent les uns les autres, qui s'enchaînent, qui enſerrent un horizon immenſe, qui élèvent leurs têtes au-deſſus des nues & dont les baſes ſont aſſiſes dans des abymes profonds. A l'aſpect de ces innombrables ſommets, la plupart couverts de glace, l'on croit voir les flots de l'Océan ſe ſoulever par la plus forte tempête ; il ne manque à l'illuſion qu'un ciel obſcur, des nues menaçantes, les éclairs & le bruit du tonnerre.

Quoiqu'admirablement bien ſitués pour voir au loin, nous ne pûmes pas découvrir en plein les ſommités de glace de la Savoie ; celles de l'Aar nous en empêchoient ; mais nous avons vu par-deſſus celles-ci le mont Blanc : quant à notre élévation, nous l'avons eſtimée d'environ mille quatre cents toiſes ; il faut ſix lieues pour deſcendre du côté du Valais, & l'on en met dix pour celui d'Haſli.

De-là nous dirigeâmes à l'Orient en traversant des hauteurs & des fonds où nous trouvâmes de beaux cryſtaux ; preſque tous ces rochers en contiennent : c'eſt ſur cette montagne compoſée de quart qu'ont été trouvées les plus belles pièces de cryſtal qu'on connoiſſe ; celle que le célèbre Haller a vue peſoit ſix cents quatre vingt-quinze livres ; c'eſt en parlant du Grimſel, qu'il dit : » Ces lieux où le ſoleil ne jette jamais » ſes doux regards ſont ornés d'une parure que » le tems ne flétrit jamais, & que les hivers ne » ſauroient ravir : tantôt le limon humide forme » des voûtes du plus brillant cryſtal, & tantôt » des grottes naturelles qui ne ſont pas moins » ſurprenantes ; un roc de diamans où ſe jouent » mille couleurs éclate à travers l'air ténébreux » & l'éclaire de ſes rayons : diſparoiſſez faibles » productions de l'Italie ; ici le diamant porte » des fleurs, il croît & formera bientôt un » rocher ſolide. »

Ces excavations qu'il nous falloit paſſer, quoique fatiguantes, ne l'étoient pas autant que les champs de neige que nous trouvions ſur notre chemin : les uns étoient aſſez fermes pour nous ſupporter, mais ceux qui étoient expoſés aux

rayons du ſoleil ſe trouvoient ſi amolis que nous enfoncions juſqu'à la ceinture. L'air ne laiſſoit pas d'être vif & froid : il eſt peu de nuits où il ne gêle ſur cette montagne : les voyageurs qui ſe haſardent à la traverſer avant ou après la belle ſaiſon, riſquent d'y perdre la vie, ſoit par le grand froid, ſoit par les neiges qui ſouvent ſurpaſſent en hauteur les perches qu'on a élevées le long du chemin pour montrer la route & où ils demeurent enſevelis. On ignore le nombre des victimes qui périſſent chaque année : ces malheureux voyageurs s'égarent quelquefois ſi loin du chemin qu'on ne les trouve plus ; c'eſt lorſque les neiges fondent qu'on voit par-ci par-là les corps morts ; ils ſont pour la plupart ſi bien conſervés qu'on diroit qu'ils reſpirent encore.

Les grandes inégalités de cette montagne peuvent faire conjecturer que ſe ſont des affaiſſemens de pluſieurs ſommets : les déſerts de Chermontane, de la Guemmi & tant d'autres qu'on trouve dans les Alpes préſentent les mêmes idées : notre planète a paſſé par tant de révolutions avant même la date des hommes, qu'il ne faut pas être ſurpris ſi elle en porte en-

core des traces ſi viſibles ; ſe ſont des cicatrices qui atteſtent les combats des élémens & ſa vétuſté.

Pour le préſent, uniquement occupés à rejoindre le glacier du Rhône dont nous nous étions écartés, nous laiſſâmes derrière nous mille ſommets ; nous deſcendîmes enſuite la montagne en nous laiſſant gliſſer ſur la mouſſe, & nous arrivâmes au milieu du pâturage arroſé par le fleuve. Là nous nous ſéparâmes de notre hôpitalier, & nous montâmes ſans guide le mont de la Fourche, ayant à notre gauche le glacier qui préſente de ce côté un front majeſtueux.

Il eſt bien difficile de peindre les phénomènes des glaciers à ceux qui n'en ont jamais vus : mais cette difficulté eſt bien plus grande pour repréſenter le bel amas du Rhône. De notre nouveau ſite, nous y remarquions des tours & des murs immenſes rangés ſur des lignes parallèles, qui repoſoient deſſus de vaſtes terraſſes ornées de vaſes, de guirlandes & de feſtons : plus bas il préſente un phénomène plus remarquable encore ; il eſt ſillonné de haut en bas par des côtes qui partent du centre & s'éten-

dent dans toute ſa circonférence comme des rayons, tandis que de larges crevaſſes le coupent horizontalement. En examinant ces jeux de la nature, nous avons conjecturé qu'ils étoient l'ouvrage des vents; du moins, c'eſt ſur les glaciers, qui partent d'une gorge auſſi élevée que celle-là, où j'ai obſervé le plus de phénomènes de ce genre.

Les crevaſſes qui coupent le glacier d'étage en étage donnent une idée aſſez claire de la manière dont toute la maſſe ſe meut, & comment chaque partie s'avance contre le bas: les crevaſſes ſont, pour ainſi dire, les pas du glacier même; chaque bande peſant ſur celle qui la précède la fait arriver à ſon tour dans le bas où elle ſe diſſout inſenſiblement comme celles qui l'ont dévancées; cette fonte graduelle des glaces ne paroît cependant pas être proportionnée à la quantité qu'il s'en forme ſur le ſommet de la vallée, puiſque chaque année on voit le glacier s'avancer toujours plus contre le ſentier de la Fourche; le gonflement qu'il fait de ce côté-là pourroit bien à la longue couvrir le paſſage, ce qui le rendroit fort dangereux, & peut-être impraticable dans la ſuite.

Quoi qu'il en ſoit, il nous mettoit devant les yeux, mieux que tous ceux que nous avions vus, l'explication du phénomène de la marche conſtante des glaces.

La moitié du jour étoit paſſée que nous étions encore près du glacier : nous avions cependant beaucoup à marcher pour monter la Fourche & la deſcendre du côté du canton d'Uri. Avant de l'entreprendre, nous nous repoſâmes au bord d'une fontaine que les paſſagers nomment auſſi la *ſource du Rhône*; ſans doute par reconnoiſſance pour s'y être déſaltérés : nous y étant repoſés ſuffiſamment nous continuâmes à monter, les yeux toujours fixés ſur les magnifiques aſpects des glaces qui changeoient de figure en même tems que nous changions de poſition : mais notre chemin venant à tourner tout-à-fait au nord, nous les perdîmes entiérement de vue pour ne plus voir qu'une gorge élevée & des rocs nuds : c'eſt ainſi qu'au bout de trois heures d'une montée rapide nous parvînmes au plus haut de la gorge où l'on voit les limites du canton d'Uri & du Valais.

Croira-t-on qu'environnés comme nous l'étions par des montagnes déſertes, ne voyant

que des ſommets étranglés, des gorges profondes, des rochers diſperſés, cette poſition pût avoir des charmes pour nous ? Mais cette décoration étoit nouvelle, & la nouveauté frappe puiſſamment les eſprits; outre cela, nous avions le ſentiment d'être parvenus ſur une côte élevée d'environ douze cents toiſes, & de laquelle nous voyons ſemés çà & là des placards de neiges d'où deſcendent divers ruiſſeaux qui ſe diviſoient ſous nos pieds, les uns pour aller ſe rendre dans la mer du Nord par le Rhin, les autres dans la Méditerranée par le Rhône. Nous aimions à ſuivre des yeux leur marche rapide, & nous ne pouvions nous empêcher de devenir penſifs & ſérieux en voyant qu'une gorge auſſi ſauvage, & inutile en apparence, étoit cependant deſtinée à arroſer une partie de l'Europe: ſi l'on pouvoit avoir le malheur de méconnoître une Providence qui a tout arrangé pour le plus grand bien de l'homme, j'oſe croire que ſes ſentimens ne tiendroient pas à la vue du ſpectacle que nous avions ſous les yeux.

Nous découvrîmes le pays d'Urſerin où nous allions entrer : cette partie du canton d'Uri eſt une vallée rapide qui court au Nord-Eſt; elle

eſt longue de ſix lieues ; & n'en a qu'une de large : plus de la moitié de cet eſpace eſt auſſi nud que tous les déſerts que nous connoiſſions. Mais ce qui la diſtingue encore, c'eſt qu'on y voit à peine quelques rochers, tout eſt couvert de pâturages excellens qui font la richeſſe du pays ; auſſi on ne voit dans toute cette étendue que trois à quatre villages, encore ne ſont-ils que dans les fonds de la vallée ; dans tout le reſte, on n'apperçoit que des habitations éparſes.

Quand nous vîmes l'étendue du pays qu'il nous falloit encore paſſer avant d'arriver au village de l'Hoſpital où nous devions coucher, nous eûmes quelque regret de nous être autant arrêtés, puiſqu'il étoit déja quatre heures : nous deſcendîmes la Fourche avec rapidité, laiſſant le ſentier à côté de nous pour couper droit par le milieu de la gorge qui étoit couverte par de grands maſſifs de neige ; par ce moyen nous arrivâmes avant la nuit à un village que nous prîmes pour celui où nous devions nous arrêter ; mais il en étoit encore éloigné de trois fortes lieues : ce village qu'on nomme Realp, & où eſt un couvent de Capucins, ne paroiſſoit

guère nous convenir, auſſi nous continuâmes notre route ; mais malgré tous nôs efforts, nous ne pûmes arriver à l'Hoſpital qu'à neuf-heures trois quarts ; il étoit très-nuit, heureuſement que nous entrâmes dans une auberge où nous trouvâmes tout ce que nous pouvions ſouhaiter, bonnes gens, bonne table & bons lits.





CHAPITRE IV.

De la vallée d'Urſerin au mont Saint-Gothard.

QUOIQUE nous euſſions eu le bonheur d'être accompagnés dans nos courſes par un tems très-beau, nous n'oſions nous flatter qu'il continuât encore à nous favoriſer juſqu'à la fin: déja des nuages qui flottoient ſur les ſommets des montagnes ſembloient nous préſager du changement, notre intention étant de monter le lendemain ſur le Saint-Gothard, nous avions beſoin plus que jamais que le tems ne troublât pas nos projets.

Nos ſouhaits furent réaliſés; nous vîmes le lendemain le ſoleil dorer les ſommités de la vallée, & nous nous préparâmes à monter cette fameuſe montagne: mais avant d'entrer dans le récit de cette courſe, je vais décrire les principales particularités de la vallée d'Urſerin où nous étions, & parler de ſes habitans.

J'ai déja dit qu'elle alloit du Sud-Oueſt au Nord-Eſt, qu'elle avoit ſix lieues de longueur ſur une de largeur, qu'elle n'a point de bois, qu'elle étoit toute en pâturages, &c. Ce tapis continu de verdure nous ſurprit beaucoup; nous n'apperçûmes dans toute cette étendue qu'un bois ſitué au-deſſus d'Andermat chef-lieu de la vallée; il lui ſert de rempart contre les avalanches qui fondroient ſur les habitations & les enſeveliroient ſous les neiges; il eſt défendu d'y couper un ſeul arbre, ſous peine de mort.

De cette vallée il en part deux autres plus étroites; l'une commence au-deſſus d'Andermat, va à l'Orient & conduit dans les Griſons; l'autre mène ſur le Gothard: deux rivières arroſent auſſi cette vallée; l'une vient du mont de la Fourche; c'eſt la petite Reuſſe, la grande deſcend du Saint-Gothard: elles ſe réuniſſent au-deſſus de l'Hoſpital, courent vers le Nord, paſſent ſous le pont du Diable & deſcend dans le Canton d'Uri juſqu'au lac d'Altorlf qui eſt le golfe le plus conſidérable du lac de Lucerne.

Quoique cette vallée n'ait pas de bois, les maiſons en ſont cependant bâties; on va le chercher à Geſtinen, deux lieues au-deſſous du

pont du Diable ; les habitans ſe chauffent avec les bruyères du pays : il ne croît ici aucune graine, mais les pâturages y ſont les meilleurs de la Suiſſe ; & les fromages qu'on exporte dans le Milanois & ailleurs, donnent en échange du riz & du froment au-delà du néceſſaire ; ce commerce leur eſt aſſuré par des Traités contractés depuis pluſieurs ſiècles avec le Milanois & la Toſcane. Cette vallée eſt peut-être la plus élevée de toutes celles que les hommes habitent. M. Caſſini lui donne quatre mille ſix cents onze pieds au-deſſus du niveau de la mer, & c'eſt peut-être autant à cette grande élévation qu'à la vie frugale que les habitans y mènent qu'ils doivent la forte conſtitution dont ils jouiſſent, leur courage & l'amour de la liberté qu'ils montrent. Les hommes y ſont trop peu nombreux pour former une ſouveraineté particulière, ils ſe ſont incorporés volontairement au Canton d'Uri comme alliés, & non comme ſujets ; ſous cette relation, ils jouiſſent du droit de ſe gouverner eux-mêmes ; & quoique dans les démocraties on ne ſoit pas plus exempt d'ambition que dans les autres gouvernemens, cependant le Canton d'Uri a reſ-

pecté jusqu'à présent la liberté des Ursellois : il est vrai que leur vallée, défendue de toutes parts par des gorges étroites, les mettroit en état de repousser l'oppression, si jamais l'on étoit tenté de les subjuguer autrement que par les bienfaits. La langue qu'on y parle est un Allemand grossier; on y entend l'Italien, & la plupart des habitans parlent cette langue.

Leur caractère est franc, généreux & humain; les mœurs y sont pures, les Ecclésiastiques sont presque tous nés dans le pays quoiqu'ils dépendent pour le spirituel de l'Evêché de Coire dans les Grisons. Les femmes sont agréables & jolies, elles se coëffent en cheveux tressés, ou portent de petits bonnets noirs très-élégans. Il est bien étonnant que le gouvernement féodal se soit étendu jusque dans ce coin si reculé; les habitans le secouèrent par leur courage & leur argent. Les hivers sont ici très-rigoureux, on y est pendant sept à huit mois couvert de neiges; cependant le passage du Saint-Gothard est rarement fermé; beaucoup de voyageurs de tout état le fréquentent, & les pauvres passagers trouvent au village de l'Hospital une maison de charité qui les accueille

&

& les aide à continuer leur route : l'humanité, la compaſſion eſt d'autant plus grande dans les deux ſexes qu'on connoît à peine d'autre maladie que celle qui conduit à la mort, & celle-ci eſt ſi naturelle, ſi douce qu'elle n'effraie perſonne : on ne ſauroit imaginer combien leur ſenſibilité eſt affectée douloureuſement toutes les fois qu'ils voient des voyageurs malades ou malheureux.



CHAPITRE V.

Des monts du Saint-Gothard.

ETANT prêts à partir pour le Saint-Gothard, nous nous acheminâmes avec gaieté, accompagnés de notre Savoyard & de son mulet.

Depuis le village de l'Hospital nous montâmes un chemin rapide pavé de grosses pierres, toujours dans un vallon resserré, fort sauvage, ayant à notre gauche la Reusse. A trois quarts de lieue de-là nous fûmes enfermés entre deux chaînes de monts arides & de rochers brisés : plus avant le vallon s'élève en se resserrant encore, & bientôt il n'y a plus qu'un étroit passage entre des rochers & la rivière qui roule avec fracas au milieu des rocs éboulés. Quelque situation qu'on choisisse, on se voit toujours dans un lieu peu ordinaire; plus l'on avance au travers de cette montagne, plus les rochers deviennent beaux; les uns paroissent tenir aux fondemens même de la terre, les autres semblent en avoir été arrachés : ici on les voit debout, là couchés, ailleurs suspendus & prêts

à rouler de nouveau, par-tout des blocs entaſſés & confondus.

Mais le plus bel endroit de ce paſſage de la Suiſſe en Italie, celui qui frappe le plus par ſon aſpect, c'eſt un chemin taillé ſur le roc comme un eſcalier. Là une ſeule pièce de granitz de quatre-vingts pieds de haut ſur mille pas de front ſurplombe le chemin. Si cet énorme rocher n'eſt pas là naturellement comme nos obſervations nous le font croire, quel étrange bouleverſement que celui qui a pu ſe jouer d'une maſſe auſſi prodigieuſe, l'avoir fait rouler & tranſporter peut-être de fort loin !

A gauche du chemin, on voit la Reuſſe enfoncée entre deux murs de beaux granitz : à l'autre rive une autre maſſe de même pierre ſe préſente comme un rempart inacceſſible, des blocs de toute grandeur qui ont roulé dans la rivière, qui la mettent à l'étroit, la rendent furieuſe; elle s'en échappe & tombe de précipices en précipices. Nous parvenons à l'endroit où on la paſſe : c'eſt-là que le déſordre même eſt le plus impoſant; on ne conçoit pas qu'elle eſt la force qui a pu mouvoir & accumuler ces énormes blocs de granitz.

Dès qu'on a paſſé la Reuſſe, on ſe trouve ſous un vaſte horizon, c'eſt le plus haut point du paſſage du Gothard : la plaine eſt d'une lieue de longueur ſur autant de largeur; entre-coupée par des inégalités & ſept lacs, elle eſt dominée à l'Eſt & à l'Oueſt par d'immenſes ſommets revêtus de neiges & de glaces : ces ſommets qui paſſent pour les plus élevés de la Suiſſe ſont aux angles de pluſieurs chaînes de montagnes; ceux à l'Orient embraſſent le pays des Griſons, ce ſont les Alpes Rhétiennes : ceux au Couchant vont ſe perdre dans les monts de la Fourche. De ce côté, nous avions la Reuſſe que nous voyons ſortir d'un lac d'une lieue & demie de longueur ſur une demi-lieue de largeur : ce lac qu'on nomme le Lucendro, eſt ſitué au pied du mont Petina la plus haute ſommité de cette partie des Alpes, c'étoit celle que nous avions admirée en paſſant ſur le Grimſel. Ce lac nous offroit l'idée d'un grand tableau : environné des plus hautes montagnes du monde, leurs ſommets couverts de neiges & de glaces s'y réfléchiſſent, leurs baſes viennent s'y baigner; mille torrens s'y précipitent, le ſoleil les argente, & au milieu de ces gran-

des variétés, on voit l'extrémité de ce lac embellie par une douce verdure : cette prodigieuse hauteur des montagnes, leurs glaces éternelles, l'immuabilité de toutes ces masses immenses, mise en opposition avec le léger mouvement des eaux du lac, le silence de ces lieux, tout est si fort au-dessus de ce que nous avons accoutumé de voir & de notre imagination même qu'on ne peut quitter ces objets tout étranges qu'ils sont, sans regretter de ne les plus voir.

En continuant notre première route, nous découvrîmes bientôt la maison des Capucins. Pour y arriver, nous passâmes entre les six autres lacs de cette montagne, qui ne sont que comme des étangs en comparaison de celui que nous venions de voir : celui-ci donne naissance à la Reusse, ceux-là au Tessin ; ainsi la seule sommité de Petina fournit, par ses différentes faces, des eaux au Pô, au Rhône & au Rhin. Ce grand sommet, qui est à l'Occident du passage du Gothard, est aussi le plus élevé ; c'est à l'extrémité du lac de Lucendro qu'il présente un aspect sourcilleux, les glaces qui le couvrent descendent plus bas que celles des autres sommets, & le talus semble fuir davantage.

A notre gauche, nous avions d'autres masses de rochers & de glaces qui sont les réservoirs des sources du Rhin : ainsi nous touchions au dépôt des plus grands fleuves qui arrosent l'Europe.

Nous arrivâmes à l'hospice des Capucins à l'heure de leur dîner : on pourroit croire que cette maison est une imitation du couvent du grand Saint-Bernard ; mais on se tromperoit beaucoup, cet hospice est simplement une petite chapelle où les voyageurs peuvent entendre la messe : on y voit une maison habitée par deux Pères qui ne sont pas là pour secourir & soigner les passagers, comme il seroit à souhaiter ; mais ils croient avoir rempli leur vocation quand ils ont chanté l'Office. A côté de cette maison, l'on en voit une autre qui est une espèce d'auberge où les voyageurs s'arrêtent ; elle est pire que le Spital du mont Grimsel.

Un des Capucins parle François & Italien, l'autre Allemand : en conversant avec le premier sur les divers passages des Alpes, je lui peignis le bel établissement du couvent du grand Saint-Bernard. Cela peut être, me dit-il ; mais le nôtre est un hospice d'ames. Cette des-

tination toute ſpirituelle leur vaut encore de l'argent, ſoit par les collectes qu'ils font chaque année, ſoit par la générosité du Roi de France. Aujourd'hui qu'ils ſont aſſez bien en revenus, ils les emploient à l'agrandiſſement de leur maiſon qu'ils rebâtiſſent : il faut eſpérer que quand les ames ſeront paſſablement bien logées, l'on penſera à mettre plus à l'aiſe les voyageurs.

Au reſte, le Capucin François nous a paru avoir l'uſage du monde, il eut la politeſſe de nous conduire à la deſcente vers l'Italie ; là nous vîmes différens filets d'eau ſe réunir pour former le Teſſin, ſe précipiter de rochers en rochers dans la vallée de Livenen : de ce côté l'horizon eſt borné par une chaîne de montagnes qui ôte la vue des plaines du Milanois.

L'aſpect du pays de Livenen nous rappella les vains efforts de ſes habitans, pour obtenir leur liberté & conſerver du moins leurs privilèges. Ce fut pour les réduire qu'on vit, en 1755, les troupes des divers Cantons traverſer les Alpes dans le cœur de l'hiver : le peu de ſuccès des révoltés, qui n'étoient pas ſans courage, prouveroit peut-être l'influence du climat ſur les habitans des plaines : la vallée de Live-

nen fut domtée & contenue par le petit Canton d'Uri.

Le mont Gothard forme une chaîne de rochers qui commence aux confins des Etats de Berne & du Valais, embraſſe la partie méridionale du Canton d'Uri, & va ſe terminer dans le pays des Griſons : cette chaîne ne porte pas par-tout le même nom. Mais le Gothard proprement dit ſont les ſommités qui environnent le paſſage de cette partie des Alpes. Ces ſommités ſont majeſtueuſes ; en maſſes, ſe ſont des blocs de rochers, élevés ſur d'autres rochers, & couverts de neiges & de glaces ; elles diffèrent du mont Blanc, en ce que les glaces qu'elles portent paroiſſent en faire la moindre partie ; tandis que le mont Blanc ne paroît qu'un maſſif de glace ; c'eſt en cela qu'il étonne le plus.

Pour jouir d'un horizon immenſe & vraiment impoſant, il faut s'élancer ſur l'une des ſommités dont je viens de parler ; quel tableau plus varié & plus magnifique : des monts d'albâtre, des flots brillans comme autant de ſoleil, des abymes ſont à leur pied, des mers de glaces les couvrent, & ce qui eſt étonnant

encore, au milieu des horreurs de cette nature, l'œil ne ſe laſſe pas d'admirer des eaux limpides comme le cryſtal & des tapis d'une belle verdure.

De ces lieux, le ciel offre auſſi dans les nuages une variété qui étonne. Diviſés par compartimens, ils couvrent de leur voile épais les horreurs de la tempête ; tandis qu'à la diſtance d'un trait de flèche règne un ciel pur & ſerein. Ailleurs on les voit ſe verſer d'une vallée dans une autre, entrer & ſortir par des embraſures & des échappées imperceptibles ; leur marche rapide, leurs courans, leurs tourbillons tout eſt vu très-différent de ce qu'on connoît dans la plaine, & tout ce ſpectacle ſe voit bien au-deſſous de vous.





CHAPITRE VI.

Tableau général des Alpes Rhétiennes ou Grifonnes, & des fources du Rhin.

A l'Orient du Saint-Gothard commence un affemblage de fommets fort élevés, connus fous le nom générique de monts Adula. Tous ces fommets font divifés en plufieurs chaînes qui tendent toutes au Nord-Eft : leurs intervalles font autant de vallées de glaces immenfes, horribles dans leurs afpects, effroyables par les précipices qu'elles renferment : nul homme n'y a pu pénétrer, les chamois même s'en tiennent éloignés, & le foleil femble craindre d'éclairer des lieux fi affreux. Les monts qui fervent de féparation entre le Canton d'Uri & les Grifons fe terminent chez les derniers dans la Ligue grife par de riches & beaux pâturages. Dans la partie la plus élevée de ces monts inacceffibles fortent les deux fources inférieures du Rhin, le bas Rhin & le Rhin du milieu; ces deux branches fe réuniffent près de l'abbaye de

Disentis, située au pied de ces montagnes. De la tête de cette même masse de monts commence une lisière d'autres sommités dont le mont Crispalt fait partie; cette masse court au Nord dans la longueur du Canton d'Uri, & ferme le côté méridional de celui de Glaris: toutes ces montagnes sont de la même nature que les premières. Leurs gorges sont comblées de glaces, & leurs sommets en sont couronnés; on y trouve diverses sortes d'animaux, les uns paisibles comme les chamois & les daims, & les autres féroces comme les ours & les loups: les oiseaux de proie y sont encore en grand nombre.

Au-dessus de ces deux masses de montagnes on voit s'élever une autre chaîne qui commence comme les deux précédentes aux monts Adula, & qui, formant une ligne courbe, borne au Midi une grande vallée longue de neuf lieues, connue sous le nom de Rheinwald, ou vallée du Rhin. C'est à la tête de cette vallée qu'on voit la grande source du Rhin: là, le Rhin supérieur sort du mont Bédus, derrière lequel existe une vallée de glace de six lieues de profondeur qui s'étend le long des Bernardins:

cette vallée & ces monts, presque aussi peu connus que les Adules, n'offrent que des lieux effrayans ; il en sort plusieurs glaciers qui se dégorgent dans la vallée du Rhin à-peu-près comme les glaciers des bois d'Argentière & du tour dans Chamouni en Savoie.

Cette vallée du Rhin est remarquable à bien des égards : dans la partie supérieure, l'on ne voit que des déserts semés de glaces & de neiges qui s'y accumulent par les avalanches : le Rhin y descend d'un amas supérieur, mais il s'y trouve quelquefois enseveli sous ces neiges errantes ; quoiqu'il s'en dégage, ce n'est cependant qu'à deux lieues plus bas qu'il se montre à découvert. Là seulement commencent à paroître quelques pâturages & quelques troupeaux. Les bergers de ce canton semblent être des hommes fort malheureux ; leur vie ressemble à celle des animaux que l'instinct seul conduit ; ils n'ont d'autres demeures, ni d'autres abris pendant plusieurs semaines que les cavernes des rochers, ou les grottes formées par les glaces ; leur nourriture consiste dans une espèce de mil qu'ils préparent comme le pain de noix qu'on fait dans les campagnes ; ils mangent la chair

des brebis qui meurent en roulant avec les rochers, ou en ſe précipitant dans des fentes de glace. Mais malgré cela, ces hommes ne ſont point autant à plaindre qu'on le penſe, ils mènent une vie libre, ils jouiſſent d'une parfaite tranquillité, c'eſt avec chagrin qu'ils voient toujours arriver le tems où ils ſont obligés de quitter ces lieux ſauvages pour ſe rapprocher de la ſociété des hommes. Cela paroît d'abord incompréhenſible, mais quand on réfléchira aux jouiſſances qu'ils ont, l'on ceſſera d'en être étonné; leurs promenades ne ſont pas circonſcrites dans un médiocre eſpace, chaque jours ils parcourent pluſieurs lieues d'étendue; quand ils voient les nuages les atteindre & couvrir leurs pâturages, ils montent alors ſur leurs ſommets pour y chercher un ciel plus pur, d'où parcourant à grands pas les rochers & les glaces, ils s'élèvent de ſommités en ſommités juſques aux plus élevées pour y jouir ſans obſtacle d'une vue auſſi variée qu'elle eſt immenſe: De-là encore, dans un beau jour, ils découvrent avec des yeux perçans les troupeaux des divers cantons, voient à quatre lieues loin ce qui ſe paſſe dans les habitations, diſtinguent

les voyageurs dans leur route, apperçoivent leurs peines, leurs écarts, & ſouvent ils ont le plaiſir de prévenir, par leurs cris ou par leurs ſecours, les dangers qu'ils courroient: Ils aiment la chaſſe; de leur ſommet ils défient les animaux féroces, ils découvrent leur tanières, & vont leur tendre des lacs.

Ajoutez à toutes ces choſes l'inaltérable ſanté dont ils jouiſſent, l'exercice continuel qu'ils ſe donnent, les agrémens qu'ils trouvent dans leurs courſes à découvrir & ramaſſer les marcaſſites, les grenats, l'argent, l'or, les cryſtaux qui germent, pour ainſi dire, ſous leurs pas; toutes ces diverſes occupations, réunies aux ſoins que demandent leurs nombreux troupeaux, font de leur vie une continuité d'occupations faciles & agréables.

Quoique cette vallée ſoit dominée de tous côtés par des monts de glaces & des glacières conſidérables, croiroit-on qu'elle porte le nom de vallée du Paradis? Sans doute elle eſt le paradis des chamois, parce qu'elle eſt pour eux un aſyle inviolable. Cependant cette dénomination, qui eſt fort ancienne, pourroit bien venir de la fertilité de ce pays dans des tems anciens; c'eſt

du moins l'opinion générale des habitans, qui disent en avoir des documens certains, ils croient que ce n'est que depuis quelques siècles que les glaces ont envahi leur pays : ce qu'il y a de remarquable à cet égard, c'est qu'il n'est peut-être aucun lieu dans l'Europe où l'on voie autant de ruines de châteaux que chez les Grisons, & ces ruines sont aujourd'hui dans des endroits arides & au milieu des rochers : il falloit donc que ce pays fût moins sauvage, & qu'il eût des habitans & des campagnes cultivées là où l'on ne voit plus que des rochers éboulés : qui sait même si, dans la suite des tems, la magnifique vallée de Chamouni ne sera pas ensevelie sous les débris des grandes aiguilles & sous les glaciers qui y augmentent tous les jours ?

Du Rheinwald on entre dans la vallée de Schamp, ou plutôt ces deux vallées n'en font qu'une ; cette dernière est très-belle, & le bourg de Splugen est sur le passage le plus fréquenté d'Allemagne en Italie : c'est à l'Orient de ces districts & au-delà des monts Bernardins qu'on commence à voir paroître une autre masse de montagnes fort élevées qui s'étendent

jusqu'au Tirol; elles renferment le mont Jules & plusieurs autres sommets considérables; c'est de leur sein que descendent plusieurs rivières entre lesquelles est celle de l'Inn, première source du Danube. Cette masse qui borne au Nord les balliages italiens présente des vallées de glace immenses, des amas effroyables & des monts de glaces qui ont jusqu'à trois lieues de tour: ils seroient les pendans du mont Blanc s'ils l'égaloient en hauteur, & s'ils étoient, comme lui, inaccessibles. Selon M. Grouner, l'on ne voit ici de tous côtés que des monts de glaces; il n'y a point d'espèce d'amas qui change de forme comme ceux-ci: un de ces monts de glace avoit à sa racine, il y a vingt ans, une caverne de cent trente-cinq pieds de longueur & haute au moins de vingt-six. Il en couloit en dehors une eau blanchâtre. Au-dedans on voyoit des colonnes d'une glace bleue & transparente, la partie supérieure formoit une espèce de voûte, & les côtés étoient d'une glace brillante & dure: dans l'espace de trois années cette magnifique caverne fut remplie de glaces.

A l'Orient de ces montagnes, ajoute le même Auteur, on voit la plus belle chûte d'eau qui

qui ſoit peut-être dans toute la Suiſſe. Le roc a plus de cinq cents pieds de hauteur. Les eaux tombent perpendiculairement du ſommet ſur un ſaillie qui eſt au milieu, & de-là dans la vallée : ceux qui ont la curioſité & le courage d'aller au-delà ſur le ſommet du mont Cournicil, n'y découvrent dans l'été le plus chaud que les effets d'un hiver affreux, & peuvent ſe croire portés tout-à-coup des frontières de l'Italie aux côtes de la Mer glaciale. On voit dans l'eſpace de quatre lieues quatre chaînes de montagnes entiérement couvertes de glaces, dont l'éclat éblouit quand le ſoleil les éclaire. cette contrée eſt inacceſſible à tous les animaux, le vent qui ſouffle entre les cimes des rochers eſt d'une froidure extraordinaire, mais un peu plus bas on éprouve un changement étonnant : après avoir fait quelques lieues dans la Valpeline, on ſent une très-grande chaleur. Là tout eſt ſtérile & ſans vie ; ici, on trouve de beaux raiſins en parfaite maturité, de ſorte que ce climat raſſemble les horreurs du Groënland & les charmes de l'Italie.

Telle eſt en général la continuation des monts de neiges & de glaces depuis ceux du

Gothard : on voit par-là que les montagnes des Ligues Grises sont presque la moitié des Alpes Suisses, de sorte que l'étendue que cette chaîne peut avoir, prise des montagnes de la Savoie jusqu'à la source de l'Inn, est d'environ quatre-vingt-dix lieues d'un pays sauvage, couvert de neiges & de glaces, & composé sur le même dessin, à l'exception des montagnes qui sont adossées à cette longue chaîne, soit au Nord, soit au Midi, qui varient du plus au moins. Il est encore d'autres amas de monts assez élevés pour conserver leurs neiges toute l'année ; ce sont ceux qui renferment les Cantons de Glaris & d'Appenzel. J'en parlerai dans un autre chapitre.

La hauteur du Saint-Gothard à la maison des Capucins, mesurée par M. De Saussure, est de mille soixante-une toises au-dessus de la mer : cette hauteur, comme on voit, est trop considérable pour que les sommités qui ont leurs bases à cette élévation soient à l'œil bien majestueuses. Cette réflexion me conduit à parler de la fameuse chaîne des Cordillières dans le Nouveau-Monde, à examiner les aspects qu'elle présente, & tirer, par la comparaison que j'en ferai avec

celles des Alpes, des idées qui n'ont pas été ſaiſies encore. Pour cet effet, je vais tranſcrire ce que M. de la Condamine a dit de ces montagnes; on me ſaura gré de rappeller les circonſtances d'un voyage auſſi intéreſſant & auſſi bien écrit.



CHAPITRE VII.

Magnifique ſituation de la ville de Quito, capitale du Pérou, & aſpects des Cordillières.

MEſſieurs Godin, Bougueur & De la Condamine, ayant entrepris, par ordre du Roi & de l'Académie des Sciences de Paris, le voyage du Nouveau-Monde pour y meſurer les degrés de la Méridienne d'où dépendoit la connoiſſance de la figure de la terre, ſe rendirent à Quito, ville célèbre de la domination Eſpagnole, qu'ils avoient choiſie pour être le centre de leurs opérations. Cette ville étant ſituée entre deux chaînes des Cordillières, & à 40 lieues de la mer, ils eurent à paſſer l'une de ces chaînes : jamais voyages ne fut plus diverſifié, ils ſe trouvoient aux pieds de hautes montagnes qui, quoique couvertes de neiges, vomiſſoient de la fumée & du feu ; la beauté du ſpectacle, les gorges étroites & ſauvages, les précipices qu'ils

voyoient à leurs côtés, les hauteurs qu'ils atteignoient, leurs préſentoient à chaque inſtant les points de vue les plus étonnans & les plus inattendus; ils comparoient les objets qui ſe préſentoient à eux, avec ceux qu'ils laiſſoient en arrière; aux prairies & aux rivières tranquilles, ils voyoient ſuccèder des torrens rapides & de grands bois dont ils croyoient ne voir jamais la fin. Après une marche fatigante & peu pratiquée, ils parvinrent aſſez haut pour voir les bois s'éclaircir, & leur ſuccéder des ſables, enſuite des rochers nuds & calcinés. Enfin, parvenus au haut de la côte, ils furent ſaiſis d'étonnement & d'admiration à l'aſpect d'un long vallon de cinq à ſix lieues de large, entrecoupé de ruiſſeaux qui ſe réuniſſoient pour former une rivière: ils voyoient, tant que la vue pouvoit s'étendre, des campagnes cultivées, diverſifiées de plaines & de prairies; des côteaux de verdure, des villages entourés de haies vives & de jardinages, la ville de Quito dans le lointain terminoit cette riante perſpective. Ils ſe crurent tranſportés dans les plus belles provinces de France: de la plus grande chaleur, ils étoient paſſés à un froid

extrême; mais à meſure qu'ils deſcendoient contre Quito ils éprouvoient un changement ſenſible dans le climat juſqu'à ce qu'ils parvinrent à la température de nos beaux jours du mois de Mai. Bientôt ils apperçoivent tous ces objets de plus près & plus diſtinctement. Chaque inſtant ajoutoit à leur ſurpriſe, ils virent pour la première fois des fleurs, des boutons & des fruits en pleine campagne ſur tous les arbres; ils virent ſemer, labourer, & recueillir dans un même jour & dans un même lieu.

Ce vallon peuplé & cultivé eſt entre deux chaînes parallèles de hautes montagnes qui font partie de la Cordillière des Andes. Leurs cimes ſe perdent dans les nues, & preſque toutes ſont couvertes de maſſes énormes d'une neige auſſi ancienne que le monde. De pluſieurs de ces ſommets, en partie écroulés, on voit ſortir encore des tourbillons de fumée & de flamme au ſein même de la neige. Tels ſont les ſommets tronqués de Cotopaxi, de Tongouragua & de Sangaï. La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraiſemblablement le deviendront un jour: l'hiſtoire ne nous a conſervé l'époque de leurs éruptions que depuis la découverte de

l'Amérique ; mais les pierres ponces, les matières calcinées dont ils ſont parſemés, & les traces viſibles qu'ont laiſſées les flammes, ſont des témoignages authentiques de la réalité de leur embraſement. Quant à leur prodigieuſe élévation, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'un Auteur Eſpagnol avance que les montagnes d'Amérique ſont, à l'égard de celles de l'Europe, ce que ſont les clochers de nos villes comparés aux maiſons ordinaires.

La hauteur moyenne du ſol du vallon où ſont ſituées les villes de Quito, de Cuenca, de Riobamba, de Latacungua, de la ville de Ybarra, & un grand nombre de bourgs & villages eſt de quinze cents à ſeize cents toiſes au-deſſus de la mer, c'eſt-à-dire, qu'elle excède celle des plus hautes montagnes des Pyrennées, comme le Canigou & le pic du Midi, & ce ſol ſert de baſe à des montagnes plus d'une fois auſſi élevées. Cayambourg, ſitué ſous l'équateur même, Antiſana qui n'en eſt éloigné que de cinq lieues vers le Sud, ont plus de trois mille toiſes, à compter du niveau de la mer ; & Chimboraço, haut de près de trois mille deux cents vingt toiſes, ſurpaſſe de

plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémiſphère : la ſeule partie du Chimboraço, toujours couverte de neiges, a huit cents toiſes de hauteur perpendiculaire.

Pitchincha & le Coraçon n'ont que deux mille quatre cents trente, & deux mille quatre cents ſoixante-dix toiſes de hauteur abſolue, & c'eſt la plus grande que l'on ſache où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu juſques ici les plus hauts ſommets inacceſſibles. Depuis ce terme où la neige ne fond plus, même dans la Zone Torride, on ne voit guère en deſcendant, juſqu'à cent cinquante toiſes au-deſſous, que des rocs nuds ou des ſables arides ; après ces rochers, on commence à voir quelques mouſſes & des bruyères ; & dans tout cet eſpace, la neige n'eſt que paſſagère, mais elle s'y conſerve quelquefois des ſemaines & des mois entiers. Plus bas encore, & dans une autre Zone d'environ trois cents toiſes de hauteur, le terrein eſt communément couvert d'une ſorte de gramen délié qui s'élève juſqu'à un pied ou deux ; cette eſpèce de foin eſt le caractère propre qui diſtingue les montagnes que les Eſpagnols

nomment *Paramos*. Ils ne donnent ce nom, du moins dans l'Amérique Méridionale, qu'aux landes ou friches d'un terrein aſſez élevé pour que les bois n'y croiſſent plus, & où la pluie ne tombe guère autrement que ſous la forme de neige, quoiqu'elle ſe fonde preſqu'auſſi-tôt. Enfin, en deſcendant encore plus bas juſques à la hauteur d'environ deux mille toiſes au-deſſus de la mer, l'on voit neiger quelquefois, & d'autre fois pleuvoir. On ſent bien que la diverſe nature du ſol, ſa différente expoſition, les vents, la ſaiſon & pluſieurs circonſtances phyſiques doivent faire varier plus ou moins les limites qu'on vient d'aſſigner à ces différens étages, & qu'elles ne peuvent être déterminées géométriquement.

Si l'on continue à deſcendre après le terme qu'on vient d'indiquer, on commence à rencontrer des arbuſtes, & plus bas on ne trouve plus autre choſe que des bois dans les terreins non défrichés, tels que les deux côtés extérieurs de la double chaîne de montagnes entre leſquelles ſerpente le vallon qui fait la partie habitée & cultivée de la province de Quito; au-dehors, de part & d'autre des Cordillières,

tout eſt couvert de vaſtes forêts qui s'étendent à l'Oueſt juſqu'à la mer du Sud à quarante lieues de diſtance, & du côté de l'Eſt dans tout l'intérieur d'un continent de ſept à huit cents lieues le long de la rivière des Amazones juſqu'à la Guiane & au Bréſil.

La hauteur du ſol de Quito eſt celle où la température de l'air eſt la plus agréable. Le thermomètre de M. Réaumur y marque communément quatorze à quinze degrés au-deſſus du terme de la glace, comme à Paris dans les beaux jours du printems, & il ne varie que fort peu. En montant ou en deſcendant, on eſt ſûr de faire deſcendre ou monter le thermomètre, & de rencontrer ſucceſſivement la température de tous les divers climats, depuis cinq degrés au-deſſus de la congélation ou plus, juſques à vingt-huit ou vingt-neuf au-deſſus. Quant au baromètre ſa hauteur moyenne à Quito eſt de vingt pouces une ligne, & ſes plus grandes variations ne vont pas à une ligne & demie. Elles ſont ordinairement d'une ligne un quart par jour, & ſe font aſſez régulièrement à des heures réglées.

Les deux chaînes de montagnes qui bordent

le vallon de Quito s'étendent à-peu-près du Nord au Sud ; cette ſituation étoit favorable pour la meſure de la méridienne, elle offroit ſur l'une & l'autre chaîne des points d'appui pour terminer des triangles. La plus grande difficulté conſiſtoit à choiſir les endroits les plus favorables pour y placer des ſignaux. Les pointes les plus élevées étoient les unes enſevelies ſous la neige, les autres le plus ſouvent plongées dans les nuages qui en déroboient la vue : placés dans les lieux plus bas, les ſignaux ſe projettoient ſur le terrein & devenoient par-là très-difficiles à appercevoir de loin. D'ailleurs, non-ſeulement il n'y avoit point de chemin frayé qui conduisît d'un ſignal à l'autre, mais il falloit ſouvent traverſer en prenant de longs détours, des ravines formées par les torrens de pluie & de neige fondue, creuſées quelquefois de ſoixante à quatre-vingts toiſes de profondeur.

Toutes ces difficultés n'étoient pas capables de rebuter des hommes venus d'auſſi loin, & pour un objet auſſi important que celui qui les occupoit ; ils montèrent ſur le Pitchincha, & allèrent s'établir à neuf cents ſoixante-dix toiſes au-deſſus de Quito ; de ſorte que leur hauteur

abſolue n'étoit pas moins de deux mille quatre cents trente toiſes ou d'une grande lieue. Perſonne n'avoit vu avant èux le mercure du baromètre au-deſſus de ſeize pouces, c'eſt-à-dire, douze pouces plus bas qu'au niveau de la mer.

Le Pitchincha eſt un volcan éteint : la ſituation qu'ils avoient choiſie pour opérer n'étant pas bien éloignée du ſommet de cette montagne, & étant curieux d'en voir le crater, ils s'y acheminèrent : avec un long bâton à la main, ils ſondoient la profondeur de la neige ; à quelques endroits ils la trouvoient plus haute que leur bâton, mais cependant aſſez dure pour les porter ; ils enfonçoient tantôt plus, tantôt moins, preſque jamais beaucoup au-deſſus du genou : c'eſt ainſi que M. de la Condamine, qui marchoit à la tête, ébaucha, dans la partie de la montagne que la neige couvroît, les marches fort inégales d'un eſcalier d'environ cent toiſes de haut. En approchant de la cime, ils apperçurent entre deux rochers l'ouverture de la grande bouche du volcan, dont les bords intérieurs leur parurent coupés à pic ; ils reconnurent que la neige qui couvroit le côté par où ils s'étoient avancés étoit minée au-deſſous :

arrivés cependant ſans danger au ſommet du volcan, ils eſtimèrent que le diamètre de la bouche pouvoit avoir huit à neuf cents toiſes ; elle étoit bordée de rochers eſcarpés, l'intérieur en étoit noirâtre & calciné ; ce vaſte gouffre étoit ſéparé par un mur de même matière : ils ne jugèrent pas la profondeur de la cavité du côté où ils étoient de plus de cent toiſes, mais ils ne pouvoient en appercevoir le centre, qui vraiſemblablement étoit beaucoup plus profond : tout ce qu'ils voyoient ne leur paru être que les débris écroulés de la cime de la montagne lors de ſon embraſement ; un amas confus de rochers énormes, briſés & entaſſés irréguliérement les uns ſur les autres, préſentoit à leurs yeux une vive image du cahos des poëtes ; la neige n'étoit pas fondue par-tout, elle ſubſiſtoit dans quelques endroits ; mais les matières calcinées qui s'y mêloient, & peut-être les exhalaiſons du volcan, lui donnoient une couleur jaunâtre ; du reſte, ils n'apperçurent aucune fumée.

Ayant vu ce qu'il y avoit d'intéreſſant ſur ce ſommet, ils le deſcendirent, & ne mirent qu'un quart d'heure pour ce qui leur avoit pris plus

d'une heure à monter. Ils n'avoient vu aucune apparence de feu ; mais de leur ſtation ils avoient l'aſpect d'un volcan enflammé ; le Sangaï étoit plus embraſé que jamais ; tout un côté de la montagne paroiſſoit en feu comme la bouche même du volcan ; il en deſcendoit un torrent de ſoufre & de bitume qui ſe frayoit un paſſage au milieu des neiges.

Pendant le campement de ces Académiciens célèbres ſur le Pitchincha, qui fut de vingt-quatre jours, ils eurent la viſite de deux particuliers de Quito qui étoient curieux de ſavoir ce qu'ils faiſoient ſi long-tems dans la moyenne région de l'air : leurs mulets les conduiſirent au pied du rocher où étoit le domicile ; mais il leur reſtoit à franchir deux cents toiſes de hauteur perpendiculaire, que l'on ne pouvoit monter qu'en s'aidant des pieds & des mains, & même en quelques endroits qu'avec danger. Heureuſement pour eux, il ne faiſoit ni pluie ni brouillard, cependant on les vit ſur le point d'abandonner la partie : enfin, à l'envi l'un de l'autre & aidés par des Indiens, ils firent de nouveaux efforts & arrivèrent au poſte après avoir mis plus de deux heures à l'eſcalader.

Ils furent reçus auſſi bien qu'il étoit poſſible, on leur fit part de toutes les richeſſes qu'on poſſédoit ; mais ils trouvèrent qu'on étoit mieux pourvu de neige que d'eau : on fit grand feu pour les faire boire à la glace, ils y paſsèrent une partie de la journée, & reprirent ſur le ſoir le chemin de Quito où nos Académiciens ont depuis lors conſervé la réputation d'une eſpèce d'hommes fort extraordinaires.

L'année ſuivante ils allèrent s'établir ſur le pic de Coraçon, autre ſommité des Cordillières : ſon ſommet eſt toujours couvert de neiges, il ſurpaſſe même de quarante toiſes le terme conſtant au-deſſus duquel elle ne fond jamais : ils voulurent aller ſur ce ſommet, comme ils avoient été ſur celui du Pitchincha ; ils ſe mirent en chemin par un aſſez beau tems ; leur gens qu'ils avoient laiſſés à leur tente les perdirent bientôt de vue dans les nuages qui n'étoient plus pour eux que des brouillards depuis qu'ils s'y étoient plongés. Un vent froid & piquant les couvrit en peu de tems de verglas ; il leur fallut, en pluſieurs endroits, gravir contre les rochers, en s'aidant des pieds & des mains : arrivés ſur le ſommet ; là, ſe voyant l'un l'autre

avec tout un côté de leurs habits, un ſourcil & une moitié de la barbe hériſſée de petites pointes glacées, ils ſe donnèrent mutuellement un ſpectacle ſingulier : ce ſommet étoit de deux cents cinquante toiſes au-deſſus de leur ſignal, & ſurpaſſoit de quarante le pic de Pitchincha; auſſi le mercure y étoit-il plus bas d'environ deux lignes; il s'y ſoutenoit à quinze pouces dix lignes. Perſonne n'a vu le baromètre ſi bas dans l'air libre, & vraiſemblablement perſonne n'a monté à une plus grande hauteur; ils étoient à deux mille quatre cents ſoixante & dix toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

Du Coraçon, ils ſe rendirent ſur la ſommité la plus élevée des Andes, celle du Chimboraço : ils trouvèrent ſon ſommet inacceſſible, & lui donnèrent pour hauteur abſolue trois mille deux cents vingt toiſes; le lieu où ils purent atteindre n'étoit pas moins de deux mille quatre cents toiſes; ils obſervèrent au ſoleil couchant les réfractions aſtronomiques dans la circonſtance rare & peut-être unique de voir le ſoleil plus d'un degré au-deſſous de l'horizon. Cette ſtation étoit à huit cents toiſes plus haut que la ville de Riobambo.

Telle

Telle eſt la deſcription que Meſſieurs les Académiciens nous ont donnée des ſommités des Cordillières au Pérou, perſonne avant eux ne s'étoit trouvé auſſi haut relativement à la mer; mais ces ſommités ſurpaſſent-elles les plus élevées de l'Europe? l'obſervateur s'y trouve-t-il guindé à une plus grande hauteur des plaines que celui qui parcourt les Alpes? lui préſentent-elles plus de phénomènes intéreſſans & extraordinaires, plus de ſingularités dans les aſpects? enfin, la hauteur qu'on a aſſignée à ces montagnes du Nouveau-Monde, eſt-elle parfaitement juſte? Voilà ce que je me propoſe d'examiner; peut-être que je paroîtrai avancer des paradoxes, mais que je n'en ferai pas moins vrai.



CHAPITRE VIII.

Comparaiſon des Alpes aux montagnes du Pérou.

J'OBSERVE d'abord qu'il y a des mépriſes dans les meſures de quelques-unes des montagnes dont on parle.

M. de la Condamine dit que le Chimboraço ſurpaſſe d'un tiers la hauteur du pic de Téné-riffe ; cela peut être, mais il ajoute que ce pic eſt la plus haute montagne de l'ancien hémiſphère : or c'eſt erreur ; il y a pluſieurs ſommités dans les Alpes de la Savoie & de la Suiſſe qui le ſurpaſſent : le Père Feuillée lui donne deux mille ſoixante-dix toiſes ſur la mer ; mais le mont Blanc, meſuré avec bien plus d'exactitude par MM. De Sauſſure, De Luc & Schumbourg, a de hauteur abſolue deux mille trois cents quatre-vingt-onze toiſes, ce qui fait trois cents vingt-une toiſes de plus que le Téné-riffe : or dans les Alpes il y a vingt ſommets qui ſurpaſſent la meſure aſſignée à cette mon-

tagne ; tels que ceux d'Argentière, du Gothard, du Schreckhorn & du Velan : il y a plus encore, par des mesures bien plus exactes que celles du Père Feuillée, le pic de Ténériffe se trouve n'avoir de hauteur au-dessus du niveau de la mer que mille sept cents quarante-deux toises. (Voyez, dans le *Journal de Physique du mois de Janvier* 1779, la relation du voyage de MM. Verdun De Borda & Pingrés). Il résulte de là que le mont Blanc a six cents cinquante toises de plus que le Ténériffe.

M. de la Condamine dit encore que ce n'est pas sans raison qu'un Auteur Espagnol avance que les montagnes d'Amérique sont, à l'égard de celles d'Europe, ce que sont les clochers de nos villes comparés aux maisons ordinaires ; mais si cet Espagnol, que M. de la Condamine cite, ne veut parler que des monts Pyrénées, il aura raison : mais il seroit dans une grande erreur, s'il embrasse dans son jugement les hautes Alpes ; puisque le Canigou, la plus haute des Pyrénées, n'a que quatorze cents quarante-une toises sur la mer ; ce n'est pas les deux tiers du mont Blanc. Je dirai bien plus encore, en supposant que les mesures qu'on a

F 2

prifes de la hauteur des principales fommités des Cordillières foient parfaitement juftes, il s'en fuivra toujours qu'il n'y a que le feul fommet du Chimboraço qui furpaffe nos Alpes, puifque les fommets les plus élevés après lui n'ont que la hauteur du mont Blanc; & l'on va voir bientôt que cette hauteur même du Chimboraço, toute prodigieufe qu'elle paroît être, n'eft dans le fond qu'une médiocre montagne comparée au mont Blanc.

L'on fe rappellera que le fol, fur lequel font fituées les villes du Pérou, fe trouve avoir de hauteur feize cents à dix-fept cents toifes au-deffus du niveau de la mer: ces feize cents à dix-fept cents toifes font donc à retrancher de la hauteur des deux mille & tant de toifes qu'on affigne aux montagnes de ce pays, qui, par le fait, fe trouvent bien inférieures aux hautes Alpes; car de deux mille quatre cents foixante-dix toifes qu'on donne au Coraçon, la feconde des Cordillières, elle n'aura d'effectif que huit cents foixante-dix toifes de hauteur perpendiculaire, & c'eft la plus haute montagne où MM. les Académiciens foient montés. Or, je me fuis trouvé quatre-vingts

fois dans les Alpes ſurpaſſer de cinq cents toiſes cette hauteur ; le ſeul glacier de la Mortine, où je ſuis monté ſix fois, eſt preſque une fois plus élevé. Voilà donc les Alpes ſurpaſſant plus de la moitié la hauteur des Cordillières, & il ne reſtera au Chimboraço, même pour toute hauteur, que ſeize cents vingt toiſes, ce qui n'eſt pas tout-à-fait la hauteur de l'Etna où M. De Sauſſure eſt monté : ſi l'on tranſportoit notre fameux mont Blanc ſur la baſe du Chimboraço, il auroit de hauteur abſolue ſur la mer trois mille neuf cents quatre-vingt-onze toiſes. On voit que les montagnes de l'Amérique, comparées à nos Alpes, ne ſont que des nains montés ſur de grands piedeſtaux ; tandis que, du pied du mont Blanc à Chamouni, l'obſervateur voit ce coloſſe s'élever tout d'une pièce à plus de deux mille toiſes ; ſpectacle le plus majeſtueux qui puiſſe s'offrir aux regards des hommes.

Après avoir établi plus d'égalité entre les montagnes des deux mondes, & donné même à celles de l'ancien une ſupériorité plus générale, il en réſulte, qu'on eſt ſur les Alpes près de la moitié plus élevé qu'on ne l'eſt ſur les Andes, abſtraction faite de la mer : pour s'en

convaincre encore, qu'on faſſe attention au récit de M. de la Condamine, lorſqu'il dit : « qu'il » partit de Quito ſur les deux heures après » midi, & arriva ſur le ſommet du Pitchincha » dans trois heures de tems ». C'eſt comme ſi l'on partoit de la Bonne-Ville, ſituée à cinq lieues de Genève, pour ne faire que monter ſur le Mole ; encore faut-il quatre heures & demie pour atteindre ſon ſommet : le voyageur des Cordillières ne ſe voit donc qu'à des hauteurs médiocres comparées à celles de nos Alpes, & il n'y ſauroit jouir des mêmes phénomènes, ſoit en grandeur, ſoit en majeſté. La même différence a lieu pour les habitans des plaines : au Pérou, ils voient leurs Cordillières comme nous voyons, depuis Genève, le Mole & quelques autres ſommités qui ſont ſur la même ligne, qui ne paroiſſent que de petites montagnes auprès du mont Blanc, qu'on voit élever ſa tête altière par-deſſus leurs ſommets.

Si, de l'aſpect extérieur de ces montagnes des deux mondes, je paſſe à leur intérieur, je trouve encore de grandes différences : c'eſt ſurtout dans ce qu'elles ont de commun entr'elles, dans les neiges & les glaces, qu'elles en ont le

plus : à proprement parler, les Cordillières ne portent que des neiges; on n'y voit pas, comme aux Alpes, des ſommets de glaces vives, elle ne contiennent pas des vallées comblées de glaces, de dix, de vingt lieues d'étendue, de tels objets auroient frappé d'étonnement MM. les Académiciens, & ils nous les auroient décrits : les Cordillières, il eſt vrai, préſentent les quatre ſaiſons; mais, ſéparées les unes des autres & comme par étages, nos Alpes offrent aux yeux les étonnans contraſtes des glaciers, des amas de glaces mêlangés, pour ainſi dire, avec la verdure des prairies & le doré des champs; en un mot, on les voit diſputer, avec la belle nature, à qui nous offrira le plus d'aſpects extraordinaires & piquans : ce que ces montagnes peuvent avoir de commun, c'eſt dans leurs rochers, leurs fractures, leurs précipices, leurs caſcades; celles des Andes peuvent être plus conſidérables par la fonte continuelle des neiges & par les pluies qui y ſont ſi fréquentes, qui ne ſe paſſe preſque pas de jour qu'il n'en tombe.

La différence dans l'air qu'on reſpire ſur les deux ordres de montagnes n'eſt pas moins

grande; aux Andes, on y eſt le plus ſouvent au milieu des brouillards & des nuages, & cela doit être ainſi ſous la Zone torride, tandis que ſur les ſommets des Alpes on jouit d'un air plus pur & plus rare : on ne ſauroit y monter ſans être frappé de la couleur foncée du ciel & de la légéreté qu'on y acquiert; la nuit le ſpectacle n'eſt pas moins riche, les aſtres y brillent d'un éclat inconnu dans la plaine, & leur nombre y paroît doublé. Nos Académiciens n'expriment rien de ſemblable, ſans doute parce qu'ils ne virent pas une grande différence dans l'azur des cieux, & qu'ils n'apperçurent pas durant les nuits cette multiplication d'étoiles. Ce qui les frappa le plus, ce fut le beau ſpectacle que leur préſentoit le volcan enflammé du Sangaï & les courans de laves qui ſe frayoient des routes au milieu des neiges.

Telles ſont les différences qu'on trouve entre les montagnes des deux mondes : ces différences ne pouvoient pas être ſaiſies, à moins de connoître par ſoi-même ces deux ordres de montagnes ou d'en avoir de fidelles deſcriptions : nous connoiſſions celles du Nouveau-Monde par MM. les Académiciens, mais nos

Alpes reſtoient inconnues : ceux qui les traverſent par le mont Cenis ne ſont qu'à des hauteurs bien médiocres comparées à la grande chaîne des Alpes & au mont Blanc ; il n'eſt pas étonnant qu'à ces demi-hauteurs les phénomènes ne ſoient pas les mêmes. A dire vrai, on ne connoît nos grandes montagnes & l'on n'en parle même que depuis un petit nombre d'années : avant les voyages de M. De Sauſſure, qui leur ont donné de la célébrité & les deſcriptions que j'ai publiées de ces bourſoufflures de de notre globe, on voyoit à peine un voyageur y aller dans le but de s'inſtruire, tandis qu'aujourd'hui les hommes de mérite de toutes les nations s'y rencontrent.

A toutes ces réflexions j'en joindrai une encore : j'oſerai croire qu'il y a quelques erreurs dans les meſures des Cordillières, parce qu'on n'avoit pas alors de bien bons baromètres, & que ce n'eſt que depuis l'ingénieux inſtrument de M. De Luc, perfectionné encore par M. Schumsbourg, qu'on a pu donner des meſures à-peu-près juſtes : c'eſt ſans doute à cette imperfection des baromètres, qu'il faut attribuer les différences qu'il y a dans les réſultats

des Phyſiciens qui ont parlé des montagnes : on ſeroit étonné des oppoſitions qu'il y a dans leur meſures. Entre MM. Mikheli, Mariotte, Caſſini, Scheutzer, Needham, il y a des différences de pluſieurs cents toiſes ſur les mêmes objets. Ce que j'ai lu quelque part me confirme dans cette idée. « Ulloa, dans les obſer-
» vations aſtronomiques & phyſiques, donne
» au Chimboraço trois mille trois cents quatre-
» vingts toiſes de hauteur : je crois qu'on ne
» varie ſur l'élévation de cette montagne qu'à
» cauſe de la façon dont on l'a meſurée au
» baromètre, cette méthode étant défectueuſe
» à bien des égards ». J'ai lu encore : « Suivant
» les expériences de M. Caſſini aucun animal
» ne ſauroit vivre à la hauteur de deux mille
» quatre cents quarante-ſix toiſes au-deſſus du
» niveau de la mer, parce qu'il ſuppoſe que
» l'atmoſphère qui eſt à ce point une fois plus
» dilaté que l'air ordinaire, tue dans la pompe
» pneumatique tous les animaux qu'on y con-
» damne : cependant les Eſpagnols ont grimpé
» au Pérou ſur le ſommet d'un mont élevé de
» deux mille neuf cents trente-cinq toiſes, &
» la ſubtilité ou la dilatation de l'air ne les a

» point incommodés quoiqu'ils fuſſent à quatre » cents quatre-vingt-neuf toiſes plus haut que » le point indiqué par les expériences de M. » Caſſini, ſur leſquelles il ne faut donc pas trop » tabler. Les obſervateurs, envoyés pour la » meſure de la terre ſous l'équateur, ont long-» tems vécu ſur la crête du mont Pitchincha » qui a deux mille quatre cents ſoixante-dix » & demi toiſes de hauteur au-deſſus de la » mer, ils étoient par conſéquent à vingt-cinq » & demi toiſes au-deſſus du point indiqué par » les mêmes expériences de M. Caſſini : ce » n'eſt pas tout, ces obſervateurs campés ſur le » Pitchincha voyoient ſouvent voler des vau-» tours qui ſe ſoutenoient à deux cents toiſes » au-deſſus du ſommet de la montagne : ces » animaux vivoient donc dans un air où le » mercure ne ſe ſeroit ſoutenu qu'à quatorze » pouces, &c. »

Ces remarques ſemblent venir à l'appui de ce que j'ai avancé ſur la grande différence de l'air qu'on reſpire ſur les Cordillières, de celui qui règne ſur les Alpes : quelques circonſtances, qui me ſont arrivées dans mes voyages, pourront peut-être donner de nouvelles idées ſur cette queſtion.

En 1776, je partis de Genève dans le deſſein de monter ſur le Buet : c'étoit la troiſième fois que j'allois ſur cette montagne : muni des inſtrumens que M. De Sauſſure m'avoit prêtés, j'eſpérois rendre ce voyage un des plus intéreſſans ; le tems étoit beau, j'avois le corps bien diſpoſé & j'étois accompagné des ſieurs Boſon de la Valorſine & de Favret de Chamouni : nous arrivâmes ſur le ſommet du glacier tous trois bien portans : le premier aſpect des Alpes, des plaines & de l'immenſe horizon qui s'ouvrit à mes regards me ſurprit autant que ſi je voyois ces objets pour la première fois. Le plaiſir que j'éprouvai étoit d'autant plus vif que l'objet de mon voyage étoit important : je déploie les outils dont je devois faire uſage, je les arrange, j'ouvre enſuite mon porte-feuille ſur lequel je me mets à travailler : après dix minutes d'une ſtation tranquille, je me ſens un engourdiſſement aux bras, aux jambes, bientôt je n'ai pas la force de me tirer moi-même de cet état, & j'étois déja ſans connoiſſance lorſque mes compagnons m'en arrachèrent ; ils me deſcendirent juſques aux premiers rochers du glacier où, par leurs ſoins & la chaleur douce

du ſoleil, je fus rappellé à la vie : je ne fus point tenté de retourner à ma première ſtation.

L'année ſuivante, je veux réparer le déſordre de ce voyage, je ne prends pour m'accompagner ſur cette grande montagne que le guide Boſon ; j'y arrive par le plus beau tems ; comme j'avois à y prendre un deſſein, je me hâte de me mettre à l'ouvrage, & je charge mon compagnon du ſoin de me couvrir de mon paraſol. Au bout de quinze minutes, j'apperçus qu'il le tenoit fort mal ; je le lui dis : quatre minutes après, les vacillemens d'ombre & de lumière me fatigant toujours davantage, je me tourne ; mais qu'on juge de ma ſurpriſe en voyant cet homme auſſi blanc que la neige, dont nous étions par-tout environnés, & les yeux preſque ſans mouvement ; je n'eus que la plus grande hâte de le tirer de ce ſommet ſi funeſte : nous deſcendîmes aux mêmes roches de l'année précédente.

Enfin, en 1777, un ami d'un mérite diſtingué, l'un des élèves de l'Académie de Peinture de Paris (M. *Saint-Ours*) étant venu faire un tour à Genève ſa patrie, & deſirant ardemment d'aller avec moi dans les Alpes, fut témoin

d'un ſemblable accident ſur le ſommet du Buet: le jeune homme, dont le cœur eſt fort ſenſible, ſe déſeſpéroit de ce malheur, d'autant plus encore que, ſi le malade n'eût pas eu la force de s'aider lui-même à deſcendre, il auroit fallu le ſecours de ſix hommes pour le tirer de là; & où les prendre quand on eſt dans une région élevée de huit mille deux cents trente-deux pieds?

Après ces circonſtances, feroit-on dans le doute ſur les cauſes de ces accidens? On dira que nous ne nous ſommes pas trouvés tous à la fois dans le même état: je conviens encore que je ſuis reſté une ou deux fois ſur le ſommet de cette montagne pendant plus d'une heure ſans m'en ſentir incommodé; mais j'ai remarqué qu'on évite ces accidens lorſqu'on ſe donne du mouvement, ſoit en ſe promenant le long du glacier, ſoit en mettant quelques bagatelles à la bouche, ou bien en tenant une converſation animée, tous moyens qui renouvellent l'air dans les poumons & en entretiennent l'activité: or c'étoit le cas de mes compagnons, tandis que je reſtois tranquille: auſſi ſe fut l'inaction de Boſon, pendant qu'il me couvroit du paraſol, qui occaſionna ſa pâleur & ſa foibleſſe.

On a vu dans la deſcription que M. De Luc a donnée d'un voyage qu'il fit ſur ce ſommet qu'il découvrit le premier, ce qu'il rapporte du phénomène de ſa canne; la même choſe eſt arrivée à un pied de graphomètre. Cette grande ſéchereſſe de l'air à cette hauteur nous a donné encore un autre ſpectacle bien ſingulier : nous vîmes les doigts de nos mains reſſembler à des fuſeaux, & les traits du viſage s'alonger, mais ceſſer d'être tels dès que nous fûmes à cent toiſes au-deſſous du ſommet. Au reſte, j'ai des raiſons de ſoupçonner que ces phénomènes n'auroient pas lieu à une plus médiocre diſtance du ſommet, qu'on ne doit les craindre que lorſqu'on eſt tout-à-fait détaché de la montagne & dans le courant de l'air; je croirois encore que ces effets ſi extraordinaires n'arriveroient pas dans tous les tems, parce que l'air n'eſt pas toujours auſſi dilaté ni dégagé de vapeurs, il peut être moins ſec & moins rare dans de certains tems que dans d'autres, le plus ou le moins de neige & les changemens des vents peuvent opérer ces variations. Mais je crois qu'il ſeroit bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de vivre long-tems ſur le mont

Blanc. J'ai publié l'accident arrivé aux gens de Chamouni qui voulurent essayer d'aller sur son sommet ; ils s'y trouvèrent très-mal, sans courage & sans force pour se relever, & ils ne durent peut-être la conservation de leur vie qu'à l'idée qui leur vint de couvrir leur tête de neige : ils étoient cependant encore bien loin du sommet.

De toutes ces circonstances, il faut conclure que l'air qu'on respire sur les hautes Alpes est bien plus rare que celui des Cordillières à la même hauteur, parce que ces dernières sont sous l'équateur, & que par la même elles sont plus imprégnées de vapeurs grossières & épaisses : l'homme peut y respirer à une très-grande hauteur, & ne le pourroit peut-être pas sur le mont Blanc où l'air doit être de deux tiers moins dense que celui de la plaine, & où le poids de l'atmosphère peut être diminué de cent trente quintaux.



CHA-

CHAPITRE IX.

Paſſage ſur le pont-du-Diable & deſcente des Alpes juſqu'à Altorf.

APRÈS avoir promené nos idées & notre imagination ſur les montagnes du nouvel hémiſphère, nous continuons à parcourir celles de celui que nous habitons; elles doivent nous être devenues plus intéreſſantes encore depuis que nous ſavons qu'elles ne le cèdent en rien aux premières.

Du Saint-Gothard, qui a donné naiſſance à l'examen dans lequel je ſuis entré, nous reprîmes le chemin de la vallée d'Urſerin. Dans notre deſcente, nous jouîmes, avec un plaiſir toujours nouveau, des aſpects ſauvages & nuds de ce chemin qui ſe préſentoit dans le ſens oppoſé à celui que nous avions eu en montant: les chûtes répétées & bruyantes de la Reuſſe, ſes chocs de rochers en rochers & les cailloux qu'elle entraîne, nous rappelloient des ſituations toutes ſemblables vues en différens lieux:

nous arrivâmes dans quatre heures au village de l'Hospital.

De-là pour descendre les Alpes jusqu'à Altorf, nous avions dix à onze lieues d'un chemin rapide par une vallée étroite, célèbre encore par ses horreurs, & le fameux Pont-du-Diable qu'il y faut passer. Nous partîmes donc de l'Hospital, & nous traversâmes Urserin ou Andermatt chef-lieu de la vallée. Ce village est bâti tout à neuf, depuis un terrible incendie qui le consuma entiérement il y a dix-huit ans : les maisons bâties en bois sont belles ; c'est un contraste dans un pays où l'on ne voit pas d'arbres.

A l'Orient de ce village, on apperçoit la vallée d'Oberalp par où l'on peut entrer dans le pays des Grisons : cette vallée a des pâturages de la première qualité, & ses fromages sont les plus estimés de la Suisse. L'on a eu long-tems le préjugé de croire que les bergers les faisoient sans feu, parce que le pays ne produit pas de bois ; mais ils s'en procurent par les voyages de leurs mulets qui vont en chercher à cinq lieues plus bas.

D'Urserin nous nous dirigeâmes au Nord,

& nous nous trouvâmes en face de la gorge où la Reuſſe ſe précipite : ſon aſpect nous étonna, nous ne pouvions comprendre qu'il n'y eût que ce paſſage pour nous ſortir des Alpes, tant ſon aſpect nous parut étranglé, tant les précipices qui le forment ſont effrayans. Nous remarquâmes d'abord l'égalité & la reſſemblance des rochers qui forment cette gorge ; leurs couches, également inclinées, ſemblent ſortir du même moule ; on eſt porté à croire qu'ils n'étoient anciennement qu'un ſeul & même bloc que l'effort de l'eau aura fait rompre ou affaiſſer.

En approchant toujours plus de la gorge nous fûmes ſurpris de voir que, pour ſortir de la vallée d'Urſerin, nous n'avions d'autre paſſage qu'au travers d'un ſouterrein taillé dans la montagne : n'ayant pas été prévenus, nous héſitâmes ſi nous l'enfilerions ; heureuſement nous rencontrâmes un voyageur qui parloit Italien & François, il connoiſſoit ces endroits, & il s'offrit de marcher avec nous. Il nous apprit que ce ſouterrein étoit un ouvrage moderne, qu'avant qu'on l'eût entrepris il falloit paſſer en-dehors du rocher ſur de frêles planches poſées au-deſſus de la rivière & ſoutenues

ſeulement par des crochets de fer, ce qui rendoit ce paſſage l'un des plus effrayans & des plus ſcabreux des Alpes. Au milieu de ce ſouterrein qui a près de deux cents pas de long, nous vîmes un jour ménagé dans le rocher qui ſurplombe ſur la rivière : nous nous en approchâmes ; mais nous ne pûmes porter nos regards ſur les précipices où elle ſe plonge, ſans être rempli de terreur : on nomme ce ſouterrein Urnerloch.

Au ſortir de cette montagne nous nous trouvâmes comme enſevelis entre des rocs d'un aſpect affreux ; nous les cotoyâmes accompagnés du bruit terrible de l'eau. Bientôt nous nous trouvâmes en face du Pont-du-Diable ; il doit le nom qu'il porte à la hardieſſe de ſa conſtruction & aux horreurs qui l'environnent de toutes parts.

Qu'on ſe repréſente un antre affreux, dont les rochers démantelés ſemblent ſortir des abymes de la terre & couvrir le ciel de leur ombre : à deux cents pieds de profondeur, on voit le fleuve ſe précipiter de gouffres en gouffres avec un bruit de tempête, de grands blocs de rochers tombés du faîte des ſommets augmentent ſa fureur ; tout effraie, tout intimide le



M. T. Bourit del. Angel. Moitte Sculp.

Vue du Pont du Diable.

2.e Pl.

voyageur ; les rochers ſont ſuſpendus ſur ſa tête, le précipice eſt ſous ſes pas : parvenus ſur le pont tremblant, lancé d'une montagne à l'autre ; c'eſt-là que le choc de l'eau & de l'air comprimé entre les rochers eſt le plus impétueux, c'eſt-là qu'on ne voit & ne ſent qu'orage, pluie & fumée, & qu'on ne peut ſe faire entendre que par ſignes.

Quand on a paſſé le pont on trouve le chemin taillé ſur la ſurface même du roc : cette ſituation ne raſſure pas beaucoup, parce qu'elle laiſſe à ſes côtés le précipice à découvert ſous les yeux. Les détours de la gorge augmentent encore les contraſtes en interceptant le jour ; quelques rayons de lumières, qui pénètrent & jailliſſent entre les fentes des rochers, font paroître plus obſcurs les endroits où ils ne donnent pas ; la vue du ciel même eſt ſi ſombre qu'on croiroit être à la tombée de la nuit ; l'on eſt ſurpris quand on arrive au bas du défilé de l'éclat qui ſuccède à cette obſcurité effrayante & à tous ces objets d'horreur.

L'on ignore par qui ce paſſage a été rendu pratiquable : les uns l'attribuent aux Romains, mais il y a quelque apparence qu'il eſt l'ou-

vrage des peuples de la Rhétie : en attendant qu'on ait là-dessus quelque certitude, le vulgaire en donne la gloire au diable, & il en récite les circonstances merveilleuses avec les marques de la persuasion la plus entière. Dans l'impossibilité où les hommes étoient de construire un pont dans un lieu aussi horrible, le diable, toujours aux aguets pour étendre son empire, promit de mettre la main à l'œuvre, sous la condition que la première créature qui y passeroit seroit à lui : ce contrat accepté de part & d'autre & le pont étant fini, les Suisses plus rusés que le diable se firent précéder d'un chien, ce qui l'irrita si fort qu'il voulut écraser son ouvrage sous le poids d'un rocher; mais il fut retenu par l'apparition subite d'un saint, qui lui ordonna d'abandonner pour toujours ces lieux : l'on montre, près du village de Gestinen, le rocher dont il avoit voulu se servir pour abattre le pont, & l'on nous a fait observer l'empreinte même de ses mains. Tel est le conte superstitieux rapporté par les hommes & les bonnes femmes du commun peuple.

Après une heure & demie d'une descente rapide, nous eûmes la vue d'un pays tout cou-

vert de bois ; il y avoit cinq jours que nous n'en avions pas vus : leur aſpect, quoique ſauvage & ſombre, ne laiſſa pas de réjouir nos yeux ; un quart d'heure après, nous arrivâmes à Geſtinen ; c'eſt un village dont la ſituation eſt tout-à-la-fois agréable & ſauvage ; autour & au-deſſus de quelques petites places miſes en prairies, qui toutes enſemble n'occupent pas plus d'eſpace que les habitations, l'on voit des montagnes & des gorges de quelques lieues d'étendue toutes couvertes de grands ſapins, & ce qu'il y a de plus ſingulier encore, c'eſt l'aſpect d'un fort grand glacier qu'on voit deſcendre d'une haute ſommité par le travers des bois : ſa ſituation me fait croire qu'il tire ſon exiſtence de la grande vallée de glace d'où le Rhône prend ſa ſource, qui doit en effet pouſſer ſes rameaux juſque-là.

C'eſt dans les environs de Geſtinen qu'on exploite des mines de cryſtaux très-riches ; depuis vingt années, on en a tiré plus de neuf cents morceaux remarquables. Après ce village, nous paſsâmes par Wattingen, enſuite à Waſen; tous ces endroits ſont dans de petites plaines environnées de bois ; ce ſont comme autant de

repos pour les voyageurs qui montent & descendent le Gothard. Sans ces villages l'on se croiroit au milieu des immenses forêts de l'Amérique. La Reuſſe, qui s'augmente sans cesse par mille torrens qui s'y jettent, roule ici avec impétuosité : son lit est à la profondeur de soixante pieds entre deux murs de rochers magnifiques ; des deux côtés de la vallée l'on voit au travers des arbres des échappées par lesquelles on découvre des sommets couverts de glace ; l'éclat des rochers & des neiges dont ils sont incrustés çà & là & la teinte sombre des montagnes boisées diversifie agréablement cette route. On est encore amusé par les cascades qui descendent des hauteurs voisines, les rochers eux-mêmes roulent du haut des sommets avec fracas & forment de nouveaux torrens des débris des monts que le tems ronge & détruit : ainsi tout est en mouvement dans cette vallée, tout semble annoncer une destruction prochaine ; le chemin même n'est pas toujours bien sûr, les ravins le détériorent, souvent encore le voyageur est forcé de descendre dans des combles où son ame n'est pas tranquille, tous ces objets porteroient de l'agitation au-

dedans de lui, s'il ne se disoit sans cesse que cette nature sauvage n'a rien de commun avec les hommes qui l'habitent; qu'ils sont aussi doux, aussi humains que leur pays est dur & repoussant : quel contraste encore entre cette vallée & celle d'Urserin que nous venions de quitter ! L'homme méchant trouveroit de la facilité à commettre le crime dans celle de Wasen, tandis qu'à Urserin, où tout est nud & à découvert, aucune action ne sauroit être cachée, aucune embûche ne pourroit favoriser la trahison.

La fraîcheur de cette longue gorge nous empêchoit de nous appercevoir combien nous nous éloignions du séjour des glaces; cette fraîcheur favorisoit notre marche, nos yeux s'égaioient par la belle verdure & les pâturages répandus çà & là; mais quand nous eûmes fait cinq à six lieues de chemin le climat changea tout-à-fait, & la nature quitta son ton sévère & rembruni pour faire place à des aspects plus rians : la vallée s'élargissoit, les variétés de la culture augmentoient à proportion & les habitations devenoient moins rares : enfin, après être descendus pendant huit à neuf heures dans

un chemin auſſi bien entretenu qu'il peut l'être dans un pays de grandes montagnes, nous arrivâmes dans la plaine, où nous eûmes le plaiſir de voir les fruits pendus aux arbres & la vigne orner le devant des maiſons; ce fut alors que nous trouvâmes l'été dans toute ſa force, & que la chaleur commença à nous incommoder: ce changement de climat nous fit d'autant plus d'impreſſion qu'il y avoit ſept jours que n'avions pas eu de chaleur plus grande qu'on en a communément à Genève au commencement de Mars; nous avions même éprouvé ſur le Grimſel, la Fourche & le Gothard la ſaiſon de l'hiver quoique nous fuſſions dans le milieu du mois d'Août: ainſi, dans une ſeule journée, nous avions paſſé preſque dans toutes les ſaiſons.

La plaine où nous entrions avoit deux branches; la première qui court à l'Orient conduit dans le Canton de Glaris, la ſeconde au bourg d'Altorf; celle-ci où nous entrâmes, nous parut agréable & les habitans à leur aiſe. Nous étions dans le berceau de la liberté Helvétique: à cette idée notre cœur s'émut, notre ame s'éleva, nous entrâmes avec une eſpèce de reſ-

pect dans ce lieu dont les habitans achetèrent, aux dépens de leur vie & de leurs biens, cette liberté précieuse qu'ils ont transmise à leurs descendans.

Altorf est situé dans une plaine très-jolie à peu de distance du lac : elle a devant elle un bassin ovale formé par des montagnes d'un aspect pittoresque boisées & embellies par la culture. Le lac, qui paroît enfermé par deux montagnes, isole tout-à-fait ce canton du reste de la Suisse : la situation d'Altorf, toute agréable qu'elle est, est cependant dangereuse, une montagne semble la menacer de ses débris : les vents, sortant des profondes vallées qui l'avoisinent, y sont d'une violence extrême, & donnent de vives alarmes aux habitans ; ils pénètrent entre les joints des maisons, & produisent de violens incendies. Altorf éprouva ce malheur il y a quatre-vingt-six ans, soixante-quinze maisons furent consumées : aujourd'hui on a la précaution de ne pas allumer le feu aux cheminées dès que l'orage commence à souffler & qu'il vient du Midi. La neige quitte rarement les montagnes qui forment la perspective d'Al-

torf ; cependant les fruits y meuriſſent plutôt que dans les cantons voiſins ; &, dans des ſituations heureuſes, les fruits d'Italie croiſſent & proſpèrent.

Nous vîmes à notre entrée dans ce bourg l'hiſtoire du fameux Guillaume Tell peinte ſur les murailles de la tour de la grande égliſe : ces peintures, toutes mauvaiſes qu'elles ſont, attirent les regards, & parlent aux cœurs qui ſavent eſtimer la liberté : il y eſt repréſenté abattant la pomme ſur la tête de ſon fils : on ſe repréſente ce malheureux père jettant, en bandant ſon arc, des regards indignés ſur le tyran, & ne doutant de ſon adreſſe qu'au moment où il ne peut en manquer ſans donner la mort à ſon fils : ſa flèche part, il treſſaillit, ſes bras demeurent roidis, ſes yeux fixés, ſa bouche béante, tout ſon viſage tendu, immobile d'effroi ; il ne reſpire pas, il ne retrouve la vie que dans l'inſtant où il voit la pomme emportée par la flèche & ſon fils accourir vers lui ; que lorſqu'il entend les cris que le peuple aſſemblé fait ſuccéder au morne ſilence dans lequel il étoit plongé : on ſe dit, c'eſt dans cette

place même que cette action s'eſt paſſée. Là étoit le père, ici le fils, de ce côté le tyran & ſes ſatellites, de celui-ci le peuple qui bientôt devint libre & heureux. Ces lieux ſemblent être l'école du patriotiſme. On les quitte avec regret.

Le gouvernement du canton eſt purement démocratique. L'aſſemblée ſouveraine eſt compoſée de tout homme parvenu à l'âge de ſeize ans, & elle ſe tient en plein air dans une prairie: le Landermann qui y préſide eſt debout appuyé ſur ſon ſabre & environné des principaux officiers du pays & des Conſeillers de la Régence qui ſe tient à Altorf: c'eſt dans cette aſſemblée qu'on traite du bien public, des loix, des alliances, de la guerre & de la paix: les diſcours qu'on y tient ont de la nobleſſe & ſont d'une éloquence mâle : il n'eſt pas rare d'entendre invoquer le ciel, de le prendre à témoin, ou d'annoncer ſes jugemens, le tout accompagné de geſtes & d'un ton de voix propres à émouvoir & à faire impreſſion ſur les eſprits. Tout le pays profeſſe la religion catholique, & dépend pour le ſpirituel de l'Evêché de Conſtance.

Comme Altorf eſt ſur la route des Cantons de Glaris & d'Appenzel, je vais tracer un tableau de leurs ſommités & des parties que les neiges couvrent.





CHAPITRE X.

Des Cantons de Glaris, des Grisons; terribles effets des avalanches du Canton d'Appenzel.

LE Canton de Glaris n'a dans la direction du Nord au Midi que dix lieues d'étendue : ce petit pays est un des plus pittoresques de la Suisse : c'est un beau vallon qui s'élève par degrés en amphithéatre jusqu'à des pâturages magnifiques que des monts de neiges & de glaces couvrent; ces monts forment une chaîne presque parallèle à la vallée que nous avons descendue pour venir à Altorf : leurs bases sont des pâturages dont on fait ces fromages si renommés qu'on nomme *schabecygre*, en Allemand *schabziger*, fromage vert formé avec du lait & des herbes odoriférantes & médecinales les plus rares de la Suisse. Le commerce qu'on en fait est considérable, de même que celui du thé Suisse que les bergers composent : mais un autre branche de commerce produite aussi par

des pâturages, c'eſt le grand nombre de gros & de petit bétail qu'on y élève : en voyant la quantité qu'il y en a ſur les montagnes & à leurs croupes, on diroit qu'ils ont remplacé les hommes ; les vaches & les bœufs qui y pâturent y ſont au nombre de douze à treize mille ; qu'on joigne à cela pluſieurs milliers de moutons, le total ſurpaſſera celui des ames qui ne va qu'à vingt mille.

Les monts de glace ſont auſſi peuplés par des chamois, mais la chaſſe en eſt très-difficile ; ces animaux ont des retraites ſi bien fortifiées qu'ils bravent les plus intrépides chaſſeurs : leur intelligence pour ſe défendre & pour ſurprendre leurs ennemis eſt très-grande : des chaſſeurs m'ont aſſuré que ces animaux ſavent les attirer parmi les débris des montagnes qu'ils ébranlent tous enſemble de leurs pieds de derrière pour les en accabler ; je ſerai porté à les croire capables de cette intelligence ; j'ai vu des moutons qui pâturoient ſous les éguilles de Chamouni qui ſembloient défier mon chien qui leur donnoit la chaſſe, & en piétonnant ils l'accablèrent de tant de débris que l'animal revint à moi en criant de détreſſe : ce qu'il y a de bien

ſûr

sûr à l'égard des chamois, c'eſt qu'on en a vu qui, pouſſés à bout par les chaſſeurs, ont paſſé ſur leurs corps, & les ont de cette manière précipités.

L'intérieur de ces montagnes renferme des vallées de glace de pluſieurs lieues de longueur; il eſt plus facile de les voir que d'y pénétrer : pour jouir de cette vue, l'on monte ſur le ſommet du mont Toli; c'eſt un glacier ſemblable au Buet, d'où l'on découvre tous les vallons de glaces du canton. Un autre ſommet voiſin de celui-ci, revêtu comme lui de glace, préſente par ſa grande hauteur un aſpect magnifique; le ſoleil ſemble l'éclairer au milieu des ombres de la nuit, ſon élévation eſt d'environ deux mille toiſes ſur la mer.

La Lint, qui prend ſa ſource dans les amas de glaces, offre de beaux ſpectacles par ſes chûtes & ſes fondrières : le pont de Banten eſt le pendant de celui du Diable, tout ce qui l'environne fait frémir d'une égale horreur; la rivière ſe précipite ſi bas que, quand on y deſcend & qu'on veut regarder le pont, on croit le voir toucher à la voûte des cieux.

Un autre aſpect non moins magnifique, c'eſt celui que préſente le lac de Wallenſten, ſitué à l'Orient du bourg de Glaris; qu'on le voie du haut des montagnes ou qu'on y navige, on aura toujours des points de vue admirables & les plus variés.

On trouve dans ce canton pluſieurs curioſités d'hiſtoire naturelle : les monts Gamſiſto & Leiter ſont des minières de beaux cryſtaux, connus ſous le nom *de diamans ſuiſſes* : les monts Blatten, Gouppen & Fiſmat, ſont compoſés d'ardoiſes qui ont des empreintes de poiſſons pétrifiés & minéraliſés; on y voit des corhélicites, qu'on croit être l'enveloppe des cornes d'Ammon; des oſtracites dans leſquelles ſe trouve la petite huitre cannelée, & des pectinites renfermées dans une ganguë ferrugineuſe; on y rencontre de beaux marbres noirs où ſe trouvent des petites pyrites cubiques très-brillantes : près du pont de Banten, on trouve une fontaine imprégnée d'alun & de ſoufre qui donne une couleur d'or à l'argent qu'on y jette. Le Gouppen a une mine d'argent qui ſe fait voir à la ſurface, & une de fer riche & peſante. Le bois qui croît ſur le mont

Gontfer a la peſanteur du fer, ſans doute que les eaux minérales, les vapeurs métalliques & une mine d'acier que cette montagne renferme s'y mêlent aux ſucs nourriciers des arbres; ailleurs, ſur le Souada, on trouve une ſource qui ne ſe montre qu'au printems, qui contient un acide vitriolique qui fait que le ſavon ne s'y fond pas. Toutes ces montagnes contiennent une multitude de réſervoirs ou petits lacs qui ne tariſſent jamais! Elles ſont auſſi ſujettes à s'écrouler; celles ſur-tout dont les ſommets ſont couverts de glaces; pour peu que les glaces ou les neiges viennent à fondre l'eau qui s'inſinue dans les fentes des rochers les fait éclater, & c'eſt à cette circonſtance plus qu'à tout autre que les rochers les plus ſolides doivent leur détérioration.

Quoique ce pays ſoit ſi voiſin des glaces, il eſt cependant très-fertile; les neiges y dépoſent une terre brune & rouge qui fertiliſe les terres, & c'eſt en grande partie à ces dépôts annuels que les montagnes & les hautes joutes doivent l'excellence & l'abondance de leurs pâturages.

La chaîne de montagnes qui borne au Midi le canton appartient aux Grisons : ce pays, aussi étendu que tous les cantons ensemble, est réputé Suisse, & ses habitans jouissent chez les Puissances étrangères des mêmes prérogatives. Trois Républiques forment sa confédération sous les noms de Ligue de Caddée, de Ligue Grise, & de Ligue des dix Droitures : leur Gouvernement est démocratique ; la ville de Coire, située dans la Ligue Grise, en est comme la capitale, & l'Evêque qui y réside n'a pas plus d'autorité que l'Evêque du Valais n'en a à Sion : l'amour de ces peuples pour la liberté, leur bravoure, leur jalousie sont souvent entretenus, soit par les prétentions des Evêques, soit par celles de quelques familles accréditées dans le pays : la différences de religion y entre aussi pour quelque chose.

J'ai décrit la chaîne des montagnes qui borne les Grisons au midi ; on a vu les immenses amas de glaces qu'elle contient : les uns sont inaccessibles, les autres le sont moins, mais ils sont toujours dangereux à traverser : les muletiers qui vont au Tirol s'y trouvent souvent pris par

de nouvelles neiges & des orages. Les avalanches y ſont auſſi fréquentes, malgré les précautions qu'on prend pour ne pas cauſer de bruit dans ces paſſages. Elles partent comme un coup de canon, ſurprennent les voyageurs dans leur marche, les précipitent, ou les enſeveliſſent ſous leurs tas. Semblables au tonnerre, elles étouffent les voyageurs ſans les toucher par la ſeule preſſion de l'air qu'elles excitent & qui leur coupe la reſpiration. J'ai parlé dans mes précédentes deſcriptions des terribles effets des avalanches; ce que je vais ajouter ne paroîtra pas moins ſurprenant.

Il y a quatre ans que des voyageurs, voulant dans la mauvaiſe ſaiſon paſſer les Alpes par le grand Saint-Bernard, arrivèrent ſur le ſoir au couvent. Le tems ne paroiſſant pas trop favorable pour achever ce paſſage, MM. les Chanoines de cet Hoſpice firent le poſſible pour les y retenir. Le troiſième jour, le tems qui ſembloit s'éclaircir, donna du courage à ces paſſagers, & leur fit deſirer de ce mettre en chemin. Le Prieur & ſes collègues, plus prudens & plus expérimentés, les en détournoient;

mais, voyant que leurs efforts étoient inutiles, ils ordonnèrent à leurs domestiques de se préparer pour conduire la caravane dans le passage.

L'on se rappellera qu'en prenant le chemin de la val-d'Aost, il faut passer à côté d'un lac situé sur la montagne & à une petite distance du couvent : ce lac est limpide pendant les grandes chaleurs de l'été ; mais dans les autres mois de l'année, il est gelé, les neiges le couvrent, & les voyageurs passent par-dessus.

La troupe de ceux-ci en prit donc le chemin sur les neuf heures, sans avoir même la patience d'attendre que les guides qui devoient la conduire fussent devant : dans ces sortes de voyages on doit, autant qu'il est possible, se tenir près les uns des autres pour être plus en état de résister aux avalanches, & s'entr'aider à surmonter les neiges au cas qu'on en soit couvert. Mais l'impatience de ces voyageurs leur avoit fait négliger cette sage précaution, & ils marchoient à la file les uns des autres beaucoup trop éloignés. A peine venoit-on de leur souhaiter un heureux voyage, qu'une ava-

ſanche partit comme un éclair de la montagne qu'ils avoient à leur droite & les fit diſparoître entiérement.

Au bruit que fit cette chûte de neige, le Prieur ouvre ſa fenêtre, regarde ſur le lac, & n'appercevant ni voyageurs, ni leurs traces, il conjecture qu'ils ſont tous enſevelis ſous l'avalanche. Auſſi-tôt il répand l'alarme dans la maiſon, on s'aſſemble, on prend de longues perches qui ſervent à ſonder dans la neige, & l'on s'y précipite ſans être arrêté par le danger de s'y perdre : qu'on ſe repréſente ce touchant ſpectacle : des hommes qui affrontent les plus grandes peines, qui ne craignent pas de périr même pour avoir la gloire de tirer des corps morts ou mourans : & dans quelle ſaiſon encore, dans quels lieux !

Après des peines exceſſives, ces bons Pères eurent le bonheur de tirer de deſſous les neiges le plus grand nombre des voyageurs ; trois ſeulement y reſtèrent, les autres furent portés à l'hoſpice, & rappellés à la vie par les ſoins qu'on prit d'eux ; l'on ne trouva les corps de ceux qui périrent que deux mois après, lorſque les neiges furent fondues.

Outre ces accidens communs à toutes les Alpes, il en eſt d'autres qui ne ſont pas moins terribles : on a vu dans l'article du Valais ceux qui ſont arrivés par des chûtes de montagnes : on trouve dans les Griſons de pareilles cataſtrophes : le bourg de Plurs dans le comté de Chiavenne, qui étoit agréablement ſitué, joli & commerçant, fut, en 1618, enſeveli par la chûte du mont Conto : deux mille quatre cents trente perſonnes furent enterrées vives ou écraſées ſous les ruines.

Les montagnes de glaces du pays des Griſons contiennent beaucoup de mica qu'on nomme *or & argent de chat*, des mines de fer & d'antimoine qu'on exploite & des pyrites ſulfureuſes : au-deſſus de Galanka, il y a des pierres noires qui renferment de l'or, du fer & de l'ochre jaune : le mont Koukalin donne de l'argent & du cuivre dans une eſpèce de lapis : peu loin de Diſſentis, il y a une mine d'or, d'argent & de cuivre ; près de Flims, une de fer pur, le plus beau qu'on connoiſſe. Sur les monts Adules, on trouve des marcaſſites cubiques ; près de *Plurs*, une pierre ollaire dont on fait des vaſes, ce travail ſeul procuroit aux

anciens habitans de cette ville un revenu annuel de paſſé 60000 ducats. Les cryſtaux y ſont auſſi très-beaux ; aux environs de la ſource de l'Inn, on a un beau jaſte ou pierre-de-rein verte, jaunâtre & veinée de noir.

Les pétrifications ſe trouvent auſſi en grand nombre, non ſur les hautes montagnes, mais à leur pied & dans les vallées : les eaux minérales d'un ruiſſeau de la vallée de Stella ont la propriété d'incruſter le bois qu'on y jette, les habitans ſe ſervent de ce moyen pour former des tuyaux de tufs qu'ils font ſervir à conduire les eaux où ils en ont beſoin : pour cela, ils font des moules de bois, ſelon la grandeur & la groſſeur qu'ils déſirent que ſoient les tuyaux dont ils veulent faire uſage. Un autre ruiſſeau près de Suglio incruſte en rouge tout ce qu'on y plonge, les plantes, la mouſſe qu'elle arroſe les fait reſſembler à des coraux. Près de Splughen, ſont des eaux minérales & des acides dont on fait commerce : peu loin du mont Splughen, qui eſt le paſſage d'Italie en Suiſſe le plus fréquenté, il y a un grand nombre de cavernes fumeuſes en hiver & très-

fraîches en été qui ſervent d'abris aux voyageurs & aux bergers dans les mauvais tems. On y trouve auſſi une montagne compoſée de gypſe pur. Ces montagnes, la plupart arides & ſtériles, ont encore des lacs dans leſquels on pêche des poiſſons fort délicats.



CHAPITRE XI.

Du Canton d'Appenzel.

DU pays des Grisons en allant au nord on trouve le Canton d'Appenzel : ses montagnes quoiqu'isolées des chaînes que j'ai décrites contiennent quelques amas de glaces mais peu considérables : deux montagnes couvertes de glaces & de neiges forment entr'elles une glacière qui, à la longue, égalera leurs sommets ; deux autres plus au Midi contiennent assez de neiges pour devenir à leur tour des champs de glaces : l'une de ces montagnes brille comme de l'argent feuilleté : c'est le talc qui a cette blancheur & ce vernis quand le soleil l'éclaire.

On trouve dans les rochers de ces montagnes plusieurs cavernes remarquables; l'une entr'autre est revêtue d'une matière tout-à-fait semblable au crystal d'Islande, dans d'autres, on voit les plus belles stalactites qu'il y ait en Suisse, on trouve encore des fossiles, de belles ardoises qui contiennent des pétrifications de plantes &

de coquilles ; des terres crétacées remplies de moules & de cornes d'Ammon ; de très-beaux cryſtaux, des cailloux tranſparens, couleur de rubis & d'émeraude ; des ſilex, des ſélénites, des marcaſſites, des agathes, de l'albâtre & des marbres blancs & noirs. Enfin, un lac ſalé, & des eaux minérales & vitrioliques.

Ce petit pays montueux eſt ſitué preſque à l'extrémité ſeptentrionale & orientale de la Suiſſe : on eſtime ſa longueur de dix lieues communes d'orient à l'occident, ſa largeur de ſix à ſept lieues du Midi au Nord : c'eſt une maſſe de colines & de montagnes qui s'élèvent en amphithéatre : le climat eſt généralement froid, ſujet comme dans tous les lieux fort élevés à des variations bruſques dans ſa température : la fin de l'année y eſt ordinairement agréable ; on jouit alors ſur ces hauteurs d'un fort beau tems pendant que les plaines de la Turgovie & de la Souabe ſont couvertes d'épais brouillards : dans le mois de Janvier ces vapeurs s'élèvent, les montagnes en ſont enveloppées à leur tour ; les neiges s'y accumulent & retardent le retour du printems : la belle ſaiſon pour ce pays c'eſt l'été ; on n'y ſouffre

pòint des excès de la chaleur ; alors la fraîcheur de ces petits vallons, la richeſſe des pâturages, l'excellente qualité du lait, du miel, des légumes & des fruits, la magnificence de pluſieurs points de vue ſur un horizon immenſe, des ſources abondantes & ſalubres y attirent les citoyens de quelques villes de la Suiſſe par l'eſpérance de participer à la ſanté robuſte des habitans, en reſpirant le même air & en imitant pour quelque tems leur vie paiſible & frugale.

La population de tout le canton peut aller à cinquante-un mille cent ames : nombre ſurprenant dans un petit pays de ſoixante lieues quarrées, dont une grande partie eſt occupée par des glaciers, des rocs inacceſſibles, des précipices, des ravins ou des fonds ; une autre partie par des pâturages d'été, excellens à la vérité, mais qui ne fourniſſent point à la nourriture des hommes dans une proportion approchante du produit des terres cultivées. L'induſtrie des habitans ſupplée à ces déſavantages du ſol. Une propriété aſſurée, l'affranchiſſement de toute charge onéreuſe ou arbitraire, peut-être, le ſentiment flatteur du droit de parti-

ciper à la légiſlation, à l'élection de ſes chefs, aux délibérations ſur les grands intérêts nationaux, développent chez ce peuple frugal & laborieux tous les reſſorts d'un génie actif qui n'eſt point enchaîné par des réglemens embarraſſans & par des privilèges injuſtes & partiaux. Leurs voiſins ſalarient cette induſtrie en leur fourniſſant en échange les denrées de conſommation qui leur manquent. Une exportation & importation toujours ouvertes amènent chez eux l'abondance au prix courant des marchés voiſins.

Les deux branches de commerce du canton ſont le bétail, les cuirs, les beurres, les fromages: cette économie ſeule occupe onze mille perſonnes; la ſeconde branche eſt la filature en lin & coton, & la fabrication des toiles. L'art de la filature eſt pouſſé au point de perfection qu'une livre de fil de coton, poids de vingt onces, fournit trois cents ſoixante à quatre cents mille tours de devidoir, chaque tour de quatre pieds; le prix de filature du fil le plus fin ne paſſe pas quinze à vingt livres argent de France.

On s'accorde à attribuer aux Appenzellois

un caractère franc, honnête, un ſens droit, un eſprit vif, prompt en reparties. Ils marquent un mépris groſſier pour les diſtinctions de rang, & pour un air de ſupériorité; c'eſt aſſez l'uſage chez eux de tutoyer tout le monde; ils s'en prévalent avec les étrangers qui ne les préviennent pas par un air populaire.

Les hommes ſont robuſtes & bien faits : ils s'exercent dès leur jeuneſſe à la lutte, à la courſe, à lancer de la main des pierres d'un gros poids : ils jouent d'une eſpèce de luth & du cor des Alpes. — C'eſt ici le vrai berceau de cette muſique alpeſtre qui doit avoir la vertu d'exciter chez les Suiſſes abſens de leur patrie le mal du pays, eſpèce de mélancolie ſouvent mortelle. On trouve dans le pays d'Appenzel peu de particuliers fort riches & fort pauvres; l'aiſance eſt aſſez générale. Ce canton n'a aucune ville fermée, deux ou trois bourgs, un petit nombre de villages réunis; les autres paroiſſes ſont formées par des habitations éparpillées dans les diverſes poſſeſſions. Ces maiſons détachées ſont ordinairement vaſtes, quarrées, élevées, ſolides & propres. La vie des habitans eſt ſimple, frugale, leur nourriture con-

ſiſte principalement en pain, grus, légumes, fruits & laitages.

Ce canton eſt moitié catholique & moitié proteſtant : le pouvoir ſouverain réſide chez le peuple, composé de tous les hommes au-deſſus de ſeize ans : l'aſſemblée générale eſt convoquée une fois par an, le dernier dimanche d'Avril ; elle ſe tient alors, auſſi bien que dans les cas de convocation extraordinaire, dans le bourg d'Appenzel, ou en plein air, ou dans l'égliſe ſuivant la circonſtance du bon, ou du mauvais tems : c'eſt dans les aſſemblées annuelles que ſe fait l'élection des magiſtrats ; du Landamman qui reſte deux ans en charge ſi le Conſeil nationnal n'en ordonne autrement, du Lieutenant, Tréſorier, du Capitaine-Général du Canton, de l'Edile, de l'Inſpecteur des égliſes, & du Porte-bannière. Ce gouvernement qui eſt celui des catholiques eſt à-peu-près le même chez les proteſtans. Cette diviſion forme comme deux républiques diſtinctes, mais qui ſe réuniſſent pour leurs intérêts communs : le nombre d'hommes portant armes chez les catholiques eſt de trois mille, & de dix mille chez les proteſtans.

Ce

Ce qu'on vient de rapporter de cette petite république ſont les traits les plus inſtructifs pour le lecteur étranger. Leur enſemble forme un tableau vrai & intéreſſant : on peut l'oppoſer au ſyſtême haſardé de quelques politiques, qui, éblouis par l'éclat extérieur & la célébrité des grands états, voudroient nous perſuader qu'il ſeroit de l'intérêt du genre humain de n'être ſubdiviſé qu'en un petit nombre de grandes nations, chacune ſous un chef & légiſlateur abſolu : qu'ils conſidèrent ces petits états obſcurs, mais riches & peuplés où les noms de Roi & d'Empereur ſont à peine connus, où l'on ne ſoupçonne pas ſeulement qu'il puiſſe exiſter des hommes nés avec la prérogative de commander les autres : nous ne prétendons point faire le panégyrique des démocraties, elles ont leurs convulſions comme les empires : les aſſemblées du peuple ſont ſouvent orageuſes ; les cours nourriſſent des intrigues & des haines ; mais dans ces petites ſociétés les guerres étrangères ſont plus rares, & on y eſt à l'abri des vexations fiſcales, qui ne ſervent guère qu'à nourrir un faſte inutile, à forger de nouvelles chaînes pour les ſujets, ou à exécuter des projets am-

bitieux aux dépens des états voisins. Naturellement les circonstances physiques devroient décider de l'étendue de chaque corps politique, & la mesure de ces bornes doit déterminer la forme la plus convenable de sa constitution: c'est une vérité appliquable aux nations comme aux individus, que les grands & les riches ne sont pas les plus heureux.



CHAPITRE XII.

Navigation ſur le lac de Lucerne.

NOUS ne pouvions ſortir du canton d'Uri qu'en nous embarquant ſur le lac qui étoit devant nous ; c'eſt auſſi par le lac que les couriers y arrivent, ce qui occaſionne ſouvent des retards dans les tems d'orages. Un chemin agréable, au travers des prairies, conduit d'Altdorf à Fluelen où l'on s'embarque. Là nous vîmes un des Magiſtrats de ce canton qui, ſortant du Conſeil, mit les marques de ſa dignité ſous un bras, & donna l'autre à ſa mère qui marcha quelque tems avec lui ; puis fatiguée deſira ſe ſervir d'un mulet qui les ſuivoit : le fils lui ſervit d'écuyer pour y monter, & de valet pour la conduire. Nos gens du bel air auroient trouvé de l'indécence dans cette ſimplicité de mœurs que nous admirions, parce que nous ne voyons la décence que dans l'honnêteté, & parce qu'elle nous donnoit un exemple touchant que nous n'avions vu encore que dans de vieux livres & qu'on ne verra plus peut-être que là.

Etant arrivés au village de Fluelen, nous fîmes marché avec des bateliers pour nous mener à Lucerne; nous eûmes quelque peine à faire embarquer notre mulet.

En s'éloignant du rivage ſur le lac de Lucerne, on cotoie le pied de l'Aſcheberg qui, en quelques endroits, ſemble avancer ſes rocs & menacer d'engloutir les bateaux qui paſſent auprès: plus loin il forme un petit enfoncement dont le fond eſt un rocher plat. Là encore eſt une chapelle élevée à Guillaume Tell : elle retrace à ceux qui la voient un autre événement de ſa vie. C'eſt en ce lieu que, laſſé de conduire le bateau de ſon ennemi au travers des flots élevés par un vent furieux, il s'élança ſur la terre en repouſſant au loin le bateau qu'il quittoit : plus loin, derrière la montagne, eſt une autre chapelle encore élevée ſur le lieu où il perça le cœur du tyran. On a voulu jetter des doutes ſur ſon hiſtoire, & M. Haller le fils en avoit fait une diſſertation : mais MM. de Zurlauben & Balthaſar en ont prouvé l'authenticité; trop de monumens l'atteſtent pour en douter.

En ſortant du golfe d'Altdorf, & avançant dans le grand lac, on voit ſur ſon bord la ville

de *Brunnen :* c'eſt-là que les trois cantons d'Uri, d'Underwald & de Schwitz s'allièrent, le traité ne fut point écrit, & n'en étoit pas moins ſacré; c'étoient des peuples ſimples & vertueux, amis de la liberté, remplis de courage, animés par un intérêt commun, qui juroient de combattre pour éloigner d'eux l'eſclavage; on étoit bien ſûr que les articles de l'alliance ne pouvoient s'oublier.

Avant de perdre de vue le canton d'Uri, nous en admirâmes la ſingulière poſition au fond de ſon golfe & les belles montagnes qui l'environnent: à notre droite notre vue ſe repoſoit ſur l'agréable pays de Schwitz qui s'élève en amphithéatre, tandis qu'à notre gauche le canton d'Underwald nous offroit une rive tapiſſée par des prairies & des bois. Le lac de Lucerne eſt un des plus agréables de la terre, parce qu'indépendamment de la perſpective riante qu'il offre, ſes contours ſinueux font que cette perſpective eſt mobile & changeante: en perdant la vue du lieu où l'on s'embarque, on découvre de nouveaux rivages, des monts, des pays variés. On ceſſe de voir *Brunnen*, on découvre *Guerſau*, une des plus petites peu-

plades de la terre & des plus heureuſes : on ne compte pas trois cents habitans, & il y a près de quatre mille beſtiaux; ſa ſituation eſt agréable, mais dangereuſe, dans un enfoncement formé à la longue par un ruiſſeau qui deſcend du mont Riggi, dont les éboulemens pourroient l'écraſer : l'égliſe eſt au bord du lac; il ſemble qu'on l'y ait placée pour fixer une borne à la fureur des ondes, & leur imprimer du reſpect. Le mont Riggi appartient en partie à ce petit état, & ſes pâturages ſont ſa richeſſe : rien ne trouble la tranquillité dont il jouit, l'ambition ne l'agite point, la crainte n'y fait point ſentir ſes atteintes, il eſt ignoré des hommes puiſſans, il n'eſt connu que de ſes amis; l'Europe armée ſe heurte & fait jaillir le ſang ſans qu'il s'en apperçoive; ſa petiteſſe fait ſa ſûreté, il ſe gouverne, ſe crée des magiſtrats, ſe donne des loix, contracte des alliances : le nombre d'hommes que cette petite république doit fournir en tems de guerre aux cantons ſes alliés, a été fixé à cent. Quel eſt le voyageur qui n'admireroit pas cet accord rare des beautés de la nature avec le ſpectacle intéreſſant que préſentent des nations libres, vertueuſes & ſûres

de leur bonheur ? L'ami des hommes n'y verra pas le tableau toujours pénible de l'opulence à côté de la pauvreté, de la liberté voiſine de la ſervitude; ici tous les peuples ſont libres, tous ont juré de l'être, tous ont fait le ſerment de ſe ſecourir; & comme ſi cela ne ſuffiſoit pas pour conſacrer leurs principes, ils aiment à voir encore le phénomène peut-être unique d'un petit état reſpecté dans ſon indépendance autant qu'un grand.

Le canton de Schwitz que nous laiſſions derrière nous eſt un pays de plaines, de collines & de montagnes qui portent çà & là de petits amas de glaces toute l'année. L'une de ces montagnes a été autrefois un volcan, elle eſt de forme conique, & l'on voit ſur ſon ſommet les reſtes d'un crater bien marqués. Je n'ai pas ouï dire qu'il y eût des marques d'ancien volcan ſur les Alpes; mais tant de fondrières & de combles, les unes à ſec, les autres remplies d'eau, des régularités au milieu d'une dévaſtation générale, pourroient être l'ouvrage du feu : on connoît les volcans éteints du Vivarais, du Velay & de l'Auvergne ſi long-tems ignorés;

qui sait si dans la suite on n'en trouvera pas en parcourant les Alpes !

C'est le canton de Schwitz qui a donné son nom à toute la Suisse ; l'ardeur de ce peuple, son intrépidité dans les guerres que les cantons confédérés ont eut à soutenir, accoutuma leurs ennemis à désigner du même nom les autres cantons.

On trouve près de Schwitz des cornes d'Ammon minéralisées, & l'*unicornu* fossile qui est un os de poisson ; un bois pétrifié mêlé de pectinites ; des pyrites sulfureuses, de beaux marbres, de beaux quartzs jaunes & rubis cubiques & transparens ; beaucoup d'ardoises parsemées de mica & de quartz, du spath jaune feuilleté ; un bol rouge, des mines d'or & d'argent, des pierres lenticulaires, & beaucoup de pétrifications. Dans ce même canton il y a des bains froids salutaires pour les maux de reins, les fièvres, &c. — On y trouve aussi des eaux sulfureuses.

Notre navigation étoit des plus heureuses ; le ciel étoit beau, & nous nous entretenions des choses les plus intéressantes des pays qui pas-

ſoient en revue devant nous. La vue du mont Pilate fournit matière à notre converſation : deux choſes méritent d'être rapportées ; l'une, que les hommes qui l'habitent ſont les deſcendans d'anciens ſoldats Romains qui, ayant déſerté de leur légion, ſe réfugièrent ſur cette montagne ; l'autre, que ces mêmes habitans qui reconnoiſſent l'état de Lucerne pour leur ſouverain refuſent l'obéiſſance quand il leur en prend la fantaiſie ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt la modération du Sénat de Lucerne qui ne cherche pas à les ſoumettre par la force : l'humanité, qui eſt le motif de la conduite des Lucernois, leur fait beaucoup d'honneur. Il eſt vrai que la ſoumiſſion de quelques montagnards, tous gens pauvres & n'habitant que les forêts ou les rochers, ne peuvent pas beaucoup intéreſſer l'amour-propre d'un gouvernement d'ailleurs aſſez puiſſant : au moyen de cette tolérance pour des hommes qui mènent une vie moitié ſauvage, les Lucernois vont aſſez ſouvent jouir ſur cette montagne d'une vue magnifique & des plus étendues de la Suiſſe. On y voit diſtinctement les lacs de Zurich, de Conſtance & pluſieurs

autres moins considérables ; l'on y découvre encore une immense chaîne d'Alpes, depuis les Grisons jusqu'à la Guemmi en Valais. M. Micheli du Cret lui donne de hauteur quatorze cents trois toises ; mais c'est une erreur, elle n'en a que mille à onze cents : son pied est battu par les eaux du lac à la profondeur de cent trente toises ; on y trouve des pétrifications, des coquillages, on y remarque différentes curiosités de la nature, le Monloch, antre haut de cent toises où l'eau succinte & dépose le *lait de lune*, ou lait de montagne, espèce de terre très-fine : au-dessous de lui, du côté du lac, est le mont du Soleil ; il s'avance de plus de cinquante pieds dans le lac, & est composé en partie de cailloux, de pierres calcaires & de pierres de sable.

Après six heures d'une navigation tranquille, nous vîmes le soleil abandonner les plaines & ensuite les montagnes : son coucher déja si beau le parut encore davantage, quand il n'y eut d'éclairé que les sommités de glaces ; les rochers étoient d'une couleur de rose, & les glaciers comme de l'or fondu : insensiblement cette couleur vive des montagnes diminua ;

mais elles étoient encore lumineuſes, que le voile de la nuit nous couvroit déja de ſon ombre.

Après huit heures de navigation, nous nous trouvâmes dans le port de Lucerne; la porte de la ville étoit fermée, mais on l'ouvrit dès qu'on nous eut apperçu.

Lucerne eſt bâtie ſur les deux rives de la Reuſſe à l'endroit même où cette rivière ſort du lac : cette poſition eſt belle, les deux parties de la ville ſe communiquent par trois beaux ponts de bois couverts qui ſervent de promenades aux habitans. Lucerne s'enrichit par le commerce de commiſſion; le coton, le riz, tout ce qu'on tire de l'Italie y paſſe pour aller à Bâle. Le nombre des habitans ne va pas au-delà de quatre mille ames; la population de tout le canton eſt d'un peu plus de cent mille, ſa longueur eſt de quatorze lieues, & ſa largeur n'en diffère pas de beaucoup : ce pays n'a pas de montagnes aſſez hautes pour porter de la neige toute l'année, mais on y a la vue des Alpes toujours revêtues de glaces.

Le chemin de terre qui conduit à Lucerne eſt agréable : des champs, des prairies, de

petits bois l'environnent, mais on n'y voit point de vignobles : à une lieue & demie de Surſée, petite ville du canton, on voit un rocher de grès de ſable haut de ſoixante pieds, long de deux cents, coupé à pic comme un mur; il a des fentes & des cavernes d'où ſortent des arbres qui ſemblent ſuſpendus ſur le chemin, les champs y ſont mêlés d'argille, les charrues y avancent avec peine; ſix bœufs & deux chevaux y ſont attelés; il faut un homme à côté de la charrue pour empêcher qu'elle ne renverſe.

Pour revenir à Lucerne, je dirai que nous en avons viſité les bâtimens les plus apparens : le collège & l'égliſe des Jéſuites ſont les plus beaux; le cimetière de la grande égliſe eſt embelli d'un périſtile où l'on voit un grand nombre de tombes de beaux marbres ornées de bas reliefs, d'armoiries & d'inſcriptions dorées, érigées à la mémoire des premières familles; mais ces embelliſſemens n'empêchent pas qu'on ne ſoit ſuffoqué par l'odeur putride qu'on y reſpire; je ne conçois pas comment on ſouffre ce cimetière ſi près de l'égliſe; il faut avouer qu'on ne ſauroit trop rendre de juſtice au Sénat

de Genève, qui, le premier, a donné l'exemple de reléguer les morts au-dehors de la ville, & qui, en dernier lieu, vient d'abolir le ſeul cimetière qui reſtoit encore dans l'enceinte des murs, parce qu'il étoit deſtiné pour quelques familles dont les ancêtres avoient ſacrifié leur vie à la défenſe de l'Etat: ces ſages précautions, pour la ſanté publique, pourroient ſe pouſſer plus loin encore : ce ſeroit de faire dans les cimetières des plantations d'arbres qui diſſiperoient l'odeur des corps morts en s'en nourriſſant, & dont les feuilles, les fleurs & les fruits achéveroient de la diſperſer, ou du moins la rendroient moins ſenſible, & par cela même moins malfaiſante : on dira peut-être que les fruits de ces arbres ſeroient nuiſibles à la ſanté; mais j'oſerois croire que c'eſt un préjugé, puiſque l'on engraiſſe nos terres par le fumier le plus infect : d'ailleurs les détrimens des arbres renouvelleroient la terre, & lui enléveroient une grande partie de ſon ſel malfaiſant. Ainſi la terre ſe purifieroit par la végétation des plantes & le mêlange des feuilles tombées, & l'air ſeroit embaumé par les fruits.

Les Lucernoiſes ſont bien faites & d'un beau ſang ; les campagnardes les ſurpaſſent ; l'habit de celles-ci quoique fort ſingulier leur ſied bien ; les hommes des bailliages ſont puiſſans & robuſtes, & je ſerois porté à croire que c'eſt au ſentiment de leur force qu'il faut attribuer les diverſes ſecouſſes qu'ils ont données à l'Etat, ſoit pour changer la forme du gouvernement qui eſt ariſtocratique, ſoit pour ſe gouverner eux-mêmes. Ce canton eſt le plus puiſſant des catholiques, & c'eſt à Lucerne que le Nonce du Pape en Suiſſe fait ſa réſidence. Mais ce qui m'a fait le plus de plaiſir à voir dans cette ville, c'eſt M. le Général Pfiffer : ce militaire, retiré du ſervice, s'eſt occupé depuis pluſieurs années à lever une carte de ſon pays, & à l'exécuter enſuite en relief ſur une grande table : on voit le lac de Lucerne, les campagnes, les montagnes, les villes, villages & hameaux du canton ; les proportions en ſont juſtes, les formes vraies, les détails prodigieux, & pour rendre l'illuſion plus complète encore, on n'a qu'à monter trois degrés placés à une extrémité de la ſalle pour croire voir la nature : un payſan, un berger y reconnoît du moment

ſon hameau, ſon habitation, ſa chaumière, ſon torrent ou ſa fontaine. La matière de cet ingénieux ouvrage eſt un ciment ſur lequel l'Auteur à ſoudé des blocs de rochers pris dans les montagnes qu'il veut repréſenter : on conçoit quelle patience il a fallu pour donner les formes, deſſiner & vuider à la lime des pierres auſſi dures. Ce grand ouvrage s'augmente tous les jours, parce qu'il eſt travaillé ſur des pièces de bois qui s'enchaſſent de même. Il eſt à craindre que cette facilité d'être démonté & tranſporté ne prive un jour la Suiſſe d'un monument qui lui fait honneur, à moins que l'Etat de Lucerne n'en faſſe l'acquiſition ; cette carte eſt déja ſi grande que, pour la continuer, il faudra la changer de place, quoique la ſalle où elle eſt ſoit paſſablement grande.



CHAPITRE XIII.

Nouvelle incurſion dans les Alpes. De la ville de Thoun & du lac.

AYANT vu ce qu'il y avoit d'intéreſſant à Lucerne, nous en ſortîmes pour nous rapprocher de nouveau des montagnes & entrer dans celles du canton de Berne : elles ne ſont pas moins intéreſſantes que celles que nous avons parcourues, les ſcènes ſe préſentent ſous d'autres faces & d'autres couleurs, l'homme qui aime à étudier les mœurs des peuples, & l'Artiſte de la nature, trouveront encore des objets dignes de leur émulation.

Nous voulions nous rendre dans un jour à Thoun, qui eſt la clef des Alpes du canton de Berne : cette journée étoit très-forte, il nous falloit entrer dans la vallée d'Entlibuch, qui a près d'onze lieues de longueur : cela nous engagea à prendre un chemin qui devoit abréger conſidérablement notre route : il étoit tracé le long d'une montage : nous nous y acheminâmes,

mes, nous goutâmes beaucoup de plaisir par les belles vues que nous eûmes continuellement sous nos yeux. Pendant que je m'arrêtois à les contempler, mon compagnon qui alloit devant moi se trompa de chemin, ce qui nous sépara une partie du jour : mes peines pour le rappeller à moi étant inutiles, je continuai ma route accompagné de notre Chamounard & j'atteignis le sommet de la montagne : la vue en étoit magnifique, j'avois à mes pieds le lac de Lucerne & ses beaux détroits, avec plusieurs autres lacs moins considérables ; ma vue s'étendoit jusqu'à celui de Zurich que je voyois distinctement, & mes regards se promenoient avec un vif intérêt sur ces lieux où se déploya la valeur & le courage des Suisses. Sempach, petite ville à peu de distance de moi, vit l'action héroïque d'Arnold de Winkelried, qui se dévoua à la mort pour la liberté de son pays.

Je descendis du côté d'Entlibuch par le milieu d'un bois : pendant ce tems-là mon ami étoit dans la peine, un homme l'avoit égaré, nous nous rejoignîmes après une absence de cinq heures très-échauffés l'un & l'autre.

Nous dinâmes ſur les trois heures après midi au village d'*Entlibuch*, chef-lieu d'un pays riche ; ſes habitans ſont des hommes qui ne reſpirent que la liberté, mais les efforts qu'ils ont faits pour ſe la procurer, n'ont pas réuſſi ; du moins s'ils ne ſont pas entiérement libres, ils croyent mériter de l'être, ce ſentiment leur inſpire de la hardieſſe, & ils oſent ſe plaindre toutes les fois qu'ils ſe croient léſés dans leurs privilèges. Le Bailli, que le Sénat de Lucerne nomme pour les gouverner, eſt pris dans ſon corps.

Nous nous étions trop égarés pour pouvoir arriver ce jour même à *Thoun* : cependant nous ne laiſſâmes pas d'en prendre le chemin ; mais auſſi nous n'étions pas ſortis de la vallée *d'Entlibuch*, que la nuit nous ſurprit & nous priva des agrémens de la route ; elle devint même ſi noire que nous ne diſcernions pas les arbres qui bordoient le chemin ; nous traverſâmes au haſard le lit d'une riviere, & nous enfilâmes un vallon étroit ſans même nous en douter : après des momens d'inquiétude, nous fûmes aſſez heureux pour arriver à une maiſon & pouvoir exprimer nos peines à une femme qui, ſans entendre notre langue, nous comprit aſſez pour

ſavoir que nous avions beſoin d'être guidés ; nous fûmes conduits à Encha, village de la vallée de Langnau, où nous n'arrivâmes qu'à onze heures du ſoir.

Ce village eſt bien bâti, ſes habitans ſont à leur aiſe, nous y vîmes des hommes à barbe longue, à culottes larges ; de belles femmes & notre hôteſſe les ſurpaſſoit en graces & en beau tein. Nous nous trouvions dans le voiſinage du médecin Michel Stoupacts, qui de ſimple payſan s'eſt fait une réputation aſſez brillante, mais peut-être éphémère, nous étions ſur le point de lui faire viſite ; le pays étoit agréable, la route bonne, mais après quelques momens d'indéciſion nous reprîmes celle de Thoun, dont nous nous étions écartés la veille : nous n'eumes pas de regret, nous jouïmes de la vue d'un beau pays, les vallons que nous avions à traverſer étoient délicieux, les habitations ſe préſentoient dans des ſituations charmantes ; nous laiſſions de côté le grand chemin pour ſuivre les ſentiers tracés au milieu des prairies ou dans les bois, par-tout des côteaux embelliſſoient les payſages, le bétail bondiſſoit dans les prairies, & les bergers & bergères ſe raſſembloient

à l'ombre des chênes, ou jouoient ſur le tendre gazon : nous arrivâmes à Thoun ſur le ſoir.

Cette ville eſt bâtie au pied d'une montagne dans une iſle que forme l'Aar, & ſur les deux rives de cette rivière qu'on voit ſortir d'un lac à un quart de lieue plus haut. L'égliſe & le château ſont élevés à deux cent pieds au-deſſus de la ville ; c'eſt de leurs terraſſes qu'on a ſous les yeux des points de vues magnifiques & variés, l'Aar, le lac, les montagnes, celles que les glaces couronnent, oppoſées à la belle culture, au ton tendre & fleuri des vergers & des prairies, préſentent des tableaux enchanteurs.

Ayant donné un coup-d'œil général ſur ce beau baſſin, nous nous promenâmes aux environs de la ville ; la pointe de l'iſle, qui ſépare la rivière en deux branches, offre de beaux coups-d'œil ; on y voit des langues de terres former des promontoires charmans, & de jolies maiſons de campagnes bâties ſur l'eau.

Thoun, ſous la domination de LL. EE. de Berne, ne laiſſe pas de ſe gouverner elle-même : elle a un conſeil qui eſt préſidé par un Banneret, & le Gouverneur que Berne nomme. Cette ville eſt ancienne, elle n'eſt pas par-tout bâtie

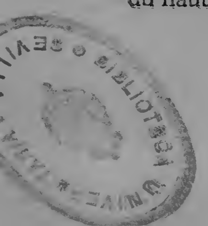
en pierres, la grande églife eft réparée prefque à neuf, elle à une orgue affez belle, & fur le devant, une tribune pour les amateurs de la mufique. La Bourgeoifie eft honnête, elle a des mœurs, de l'induftrie, & le commerce qu'elle fait en tems de foire eft confidérable, parce que les habitans des vallées & des montagnes voifines portent à Toun leurs denrées, & s'approvifionnent de ce qu'ils n'ont pas.

Nous avions deux chemins à prendre pour entrer dans les Alpes, celui du lac ou de fes bords; nous préférâmes le premier comme réuniffant plus d'agrémens: au moment que nous allions nous embarquer, nous fûmes joints par un Hollandois qui fe propofoit de parcourir comme nous les montagnes: fa fociété nous fit plaifir d'autant plus qu'il parloit François & Allemand.

Notre navigation fur l'Aar fut agréable, la perfpective de la ville de Thoun que nous laiffions derrière nous, étoit belle, le château qui fe préfentoit en amphithéatre formoit un charmant deffein. Bientôt nous entrâmes dans le lac, nous vîmes fes rives femées de villages & de bourgs; les montagnes qui l'environnent

formant un beau cirque qui s'ouvroit à l'extrémité opposée, les gorges où nos yeux aimoient à pénétrer, nous paroiffoient riches en bois & en pâturages, tous ces objets étoient d'un goût neuf & piquant.

Nous n'avions pas perdu de vue les environs de Thoun, que le tems nous devint contraire; nous louvoyâmes cependant l'efpace d'une demi-lieue, mais craignant d'être trop long-tems à naviger, nous jugeâmes plus convenable de nous approcher des bords; dès lors nos plaifirs furent plus piquans, nous vîmes paffer comme en revue de jolis caps & des golfes charmans ombragés par des bois touffus, & des rochers dont les bafes étoient fous l'eau. Séduits par leurs afpects, nous fîmes des débarquemens dans des prairies d'une fraîcheur délicieufe d'où la vue du lac nous paroiffoit plus belle; nous voulûmes auffi vifiter une caverne fameufe dans tout le pays, c'étoit celle de St. Béat: fa vue fe fit acheter par quelques peines, mais nous fûmes bien dédommagés par la beauté de fa fituation: fon périftile eft environné d'arbres portant des fruits; la caverne eft profonde, l'eau qui filtre du haut des parois y forme des concrétions &



des ſtalactiques de toutes ſortes de figures qui jouent avec des arbuſtes d'un beau verd, qui s'y inſinuent par les fentes des rochers; de ce lieu le lac ſe préſente dans un grand enfoncement, ſa perſpective eſt encadrée par la voute de la caverne; des rochers renverſés, des fontaines d'où jaillit une eau tranſparente comme le cryſtal, l'embelliſſent. Nous trouvâmes l'intérieur de la grotte ſubmergé par les eaux qui diſtillent, ce qui nous empêcha de nous y enfoncer; mais nos oreilles furent charmées du bruit argentin des caſcades qui tombent dans l'eau. On dit que c'étoit la retraite du Saint qui, le premier, prêcha le chriſtianiſme dans la Suiſſe.

Nous nous rembarquâmes, & continuâmes de cottoyer le pied des montagnes; le retentiſſement de nos voix nous fit naître la penſée de faire parler les rochers avec plus d'éclat; nous chargeâmes nos piſtolets, le plaiſir de faire un grand bruit avec peu de choſe eſt de tous les âges comme de toutes les conditions; celui que nous fîmes étoit ſi grand qu'on auroit dit être au ſiège d'une place. Notre voyage ainſi diverſifié, nous arrivâmes à la tête du lac après

huit heures de navigation, quoiqu'il n'en ait que cinq de longueur : nous débarquâmes au bureau ou entrepôt des marchandifes.

Là commence une vallée dans le centre de laquelle eft fitué *Unterfée*, ville bâtie fur l'Aar; le chemin qui y conduit eft au milieu d'une plaine agréable, les montagnes qui fe refferrent à mefure qu'on avance font de belle forme, on y découvre des gorges pittorefques, les bois qui les habillent ont des afpects fauvages, tandis que la plaine eft couverte d'arbres fruitiers. Nous arrivâmes à Unterfée trois quarts d'heure après notre débarquement.

Cette ville eft couverte vers l'un de fes côtés par une montagne dont les couches renverfées atteftent d'anciennes révolutions; deux vallées y viennent aboutir; par l'une on va au Grindelwald, par l'autre au lac de Brientz, celle-ci eft à l'Orient, celle-là au Midi. Les maifons font prefque toutes bâties en charpente, fans en être pour cela moins vaftes ni moins commodes; elles font, il eft vrai, déparées par des provifions de bois deftinés à brûler qu'on voit amoncelés à leur extérieur; mais c'eft une précaution néceffaire pour ne pas fournir d'aliment aux incendies.

C'eſt dans cette vallée que nous commençâmes à admirer de beaux hommes, comme on admire ailleurs de belles femmes ; & ce qui augmente la ſatisfaction qu'on a à les voir, c'eſt qu'ils jouiſſent des privilèges d'hommes libres quoique dépendans de Berne, qui a la ſage politique de les regarder moins comme ſes ſujets que comme ſes protégés : parmi les privilèges du peuple d'Unterſée, il a celui d'élire lui-même ſes Paſteurs, ce qu'il regarde comme très-important par la grande conſidération qu'il leur accorde.

La nature, qui forme ici des hommes vaillans & robuſtes, eſt auſſi dans toute ſa vigueur ; on ne voit nulle part ailleurs une végétation plus forte, la terre n'y eſt, pour ainſi dire, jamais en repos, tout annonce les ſels les plus nourriciers ; elle n'eſt pas propre à toutes ſortes de culture, mais ce qu'elle donne eſt de la première qualité & ſuffit à des hommes naturellement ſobres qui ignorent des jouiſſances trop recherchées ou étrangères à leur pays.

Nous avions formé le projet de pouſſer le même jour juſqu'à *Lauterbroun*, vallée admirable par ſes rochers & ſes belles caſcades :

nous en prîmes le chemin. A peine avions nous marché cinq minutes, que j'arrêtai mon compagnon pour obſerver enſemble la beauté d'une des gorges de la vallée; pendant le peu de tems que nous mîmes à cela, notre Hollandois, qui alloit ſans s'arrêter, fut bientôt hors de notre vue; nous n'en fûmes pas inquiets, parce que nous n'avions qu'à doubler le pas pour le joindre; mais le ſort voulut que nous n'en priſſions pas le chemin, nous nous détournâmes malheureuſement vers Interlaken, & ne connûmes notre erreur que quand nous fûmes près de ce village. Il étoit déja tard, & la nuit qui nous preſſoit nous obligea d'expoſer notre ſituation aux premières perſonnes que nous rencontrâmes, nous fûmes entendus, on chercha un guide pour nous remettre dans le bon chemin & nous mener même juſqu'à Lauterbroun. Raſſurés par cette précaution, nous marchâmes avec plaiſir dans de belles prairies & des vergers, à l'extrémité deſquels nous vîmes une vallée étroite, fermée par des monts de glaces d'une immenſe hauteur. L'aſpect de cette région élevée & pure que le ſoleil coloroit encore, réveilla notre admiration & notre en-

thousiasme ; nous sentîmes un plaisir inexprimable par l'opposition de cette région brillante avec les teintes noires qui couvroient déja la vallée, & nous éprouvâmes que les objets qu'on voit verticalement frappent bien plus que ceux qu'on voit obliquement ou horizontalement, quelle que soit d'ailleurs leur étendue.

Au sortir des prairies la scène changea tout-à-coup, & devint intéressante : nous nous trouvâmes dans une vallée étroite, fermée par de grands rochers, que le voile de la nuit sembloit couvrir déja : à notre gauche nous avions une rivière bruyante & rapide qui, en roulant de gros cailloux, nous faisoit entendre un bruit sourd semblable au tonnerre. L'obscurité, qui augmentoit à mesure que nous avancions, étoit en divers endroits entrecoupée par des rayons d'une lumière vive qui pénétroient par des gorges ou embrasures ; leurs effets étoient magnifiques, ces bandes brillantes nacroient les montagnes & les rochers qu'humectoient les eaux des fontaines & des torrens. Un autre plaisir se joignoit à celui de la vue : l'organe de notre odorat étoit agréablement affecté par le parfum des plantes aromatiques que la fraî-

cheur du ſoir faiſoit exhaler le long de notre chemin.

Lorſque nous eûmes marché environ deux heures, nous vîmes s'ouvrir à notre gauche une nouvelle vallée, c'étoit celle de Lutchine qui va au Grindelwald : ſon entrée eſt agréable, l'on y trouve quelques villages, de petites plaines & des vergers d'un abord charmant : la rivière qui porte le même nom que la vallée, eſt à la droite du chemin; les montagnes qu'on a à ſes côtés préſentent beaucoup de variétés : on voit les unes cultivées, les autres ſervir de parcs au bétail qui s'y promène quoique dans des pentes fort rapides. A la gauche du chemin on remarque des rochers dont les couches ſont réguliérement renverſées, tandis que leurs ſommets ſont pour la plupart pelés & parſemés même de monceaux de neiges qui s'y conſervent ſouvent toute l'année. Ces montagnes ſont ſujettes aux avalanches d'eau & de graviers, mais les dégats qu'elles cauſent ſont plus vîte réparés qu'on ne le penſe : les dépôts des neiges, la pouſſière des pierres décompoſées, & les ſels des rochers font de nouvelles terres qui pouſſent bientôt des plantes. Cette vallée va aboutir

au magnifique baſſin du Grindelwald qui s'ouvre en amphithéatre & préſente la décoration la plus belle qu'on puiſſe concevoir.

Occupés des agrémens de notre, route nous ne nous preſſions pas d'arriver à Lauterbroun où l'on nous attendoit, les objets que nous avions ſous les yeux méritoient bien qu'on s'y arrêta : les contours gracieux de la vallée, les formes giganteſques des montagnes qui la dominent, les rochers ſuſpendus le long du chemin, les torrens & les caſcades qui l'embelliſſent, la rivière qui écume & mugit au loin, préſentent des ſcènes ſi oppoſées que les ſentimens & les réflexions qui vous preſſent vous font oublier où vous allez, où vous êtes & même ce que vous êtes. Il fut des momens où nous crûmes parcourir les labyrinthes d'une fortereſſe redoutable, défendue par des baſtions & des tours d'une immenſe hauteur ; tel eſt la forme du rocher d'Huneflue que nous avions en face.

Ce théatre déja ſi varié alloit changer encore de décoration ; un plus grand ciel s'ouvroit devant nous, & il ne nous reſtoit qu'une heure de marche pour arriver à Lauterbroun lorſque

notre guide diſparut à nos yeux. Nous ne comprîmes rien à cela ; dans d'autres pays nous aurions pu craindre quelque mauvais deſſein, mais quoiqu'il fut preſque nuit, quoique nous fuſſions enfermés dans une gorge ſauvage, l'idée d'une action honteuſe & perfide de la part de cet homme ne nous venoit pas dans l'eſprit. Prévenus que nous devions nous arrêter lorſque nous verrions un clocher de fer-blanc, nous continuâmes à marcher ſans la moindre inquiétude, occupés uniquement à contempler les beautés majeſtueuſes des rochers & des caſcades qui en deſcendoient ; chaque contour de la vallée nous offroit autant de nouvelles ſcènes qui attachoient nos regards ; les yeux fixés ſur la magnificence & les tableaux frappans des montagnes, nous ne fîmes pas attention que nous dépaſſions inſenſiblement le village où nous devions borner notre courſe ; nous continuâmes de marcher ſans ſoupçonner notre erreur ; nous paſſâmes au pied de la plus grande de ces caſcades, (le Staubact) qui nous ſembloit deſcendre perpendiculairement du ciel. De-là nous pourſuivîmes notre route ſans nous trop étonner de ne pas rencontrer d'habitations quoiqu'il fût preſque nuit, notre

illuſion alla même ſi loin que nous penſâmes que, ſéduits par les beautés qui s'étoient offertes à nous, nous n'avions fait que peu de chemin.

Trompés par ce raiſonnement, nous forçâmes notre pas, ce qui, bien loin de nous approcher du village, nous en éloignoit toujours plus ; nous marchâmes avec tant de vigueur, qu'enfin nous nous trouvâmes dans un bois où nous perdîmes même le chemin qui nous y avoit conduit. Ce fut alors que nous connûmes notre mépriſe ; cependant nous ne perdîmes pas courage, le bois ne fut pas long, mais nous n'en fûmes pas plus heureux ; nous nous vîmes au milieu d'une vallée déſerte, ſemée de débris, coupée par mille torrens, & dominée par des monts de glaces & des glaciers dont nous entendions les craquemens. Notre ſituation devint cruelle, la fatigue jointe à notre inquiétude nous avoit enflammé le ſang : malheureuſement encore, l'idée du clocher de fer-blanc que nous devions trouver vint augmenter nos peines ; nous crûmes l'appercevoir à demi lieue loin de nous, & nous nous y tranſportâmes par un chemin très-difficile ; mais qu'on juge de notre chagrin quand, au lieu

d'un clocher, nous ne vîmes devant nous qu'une cascade qui formoit une ligne perpendiculaire le long d'un rocher! Dans notre détresse, le bois que nous avions traversé devenoit notre seule ressource; nous allions nous y réfugier jusqu'au retour du jour, lorsque nous crûmes appercevoir dans le lointain une lueur semblable à la lumière d'une lampe; nous ne balançâmes pas sur le parti que nous avions à prendre, nous allâmes droit à elle & nous eûmes le bonheur de nous trouver devant une maison. Nous ne sentîmes ce bonheur qu'un instant par la difficulté de nous faire entendre d'un homme & d'une femme qui vinrent nous répondre; nous leur demandâmes le couvert ou un guide qui nous conduisît à la cure de Lauterbroun; nous accompagnâmes notre demande tantôt par l'action d'un prédicateur, tantôt par celle d'un sonneur de cloche, & en leur disant que nous voulions aller *schelaffen*, qui veut dire dormir; mais aucun de tous ces moyens ne réussissoit à nous faire comprendre, & il paroissoit même par certains gestes, qu'ils ne vouloient pas seulement nous permettre de nous réfugier sous leur toît. Cette mauvaise volonté commençoit

commençoit à nous indigner, d'autant plus que c'étoit la première fois que nous aurions trouvé dans nos voyages des gens insensibles & peu humains. Cependant, la répugnance que nous avions de les croire tels, me fit employer un autre moyen pour nous en faire entendre; j'imaginai de tracer sur le papier la figure d'un ministre revêtu d'une robe noire & d'une grande fraise au tour du cou, je traçai encore la forme d'un clocher; je n'avois pas achevé ces esquisses que notre homme fit de grandes acclamations & des gestes qui sembloient nous dire qu'il nous comprenoit : en effet, il alla mettre des souliers, & se mit à marcher devant nous. Nous le suivîmes à la seule clarté des étoiles; nous passâmes dans des prairies pleines d'eau & dans des lits de rivières que nous ne franchissions qu'avec assez de peine; l'espoir d'arriver à Lauterbroun nous rendoit légers, nous n'y arrivâmes qu'à minuit & demi, nous avions passé tout auprès à huit heures. Il étoit tems d'arriver pour calmer l'inquiétude du Pasteur qui nous attendoit; il ne nous fut pas nécessaire de réciter notre aventure, l'état où il nous vit & notre lassitude la faisoit présumer, & exprimoit assez

les peines que nous avions essuyées. Ce bon M. Hall ne cessoit de nous plaindre ; notre Hollandois, qui entendit que nous étions venus, se leva du lit pour nous témoigner le plaisir qu'il avoit de nous revoir ; ils nous recitèrent que, ne nous voyant pas arriver, ils avoient envoyé des hommes à notre découverte & fait sonner le tocsin, & que le guide qui nous avoit abandonné dans la route ne l'avoit fait que dans la bonne intention d'annoncer notre arrivée, ne soupçonnant pas que nous puissions nous égarer.



CHAPITRE XIV.

Vallée de Lauterbroun.

LA vallée changea bientôt de face dès que le ſoleil l'eut dorée de ſes rayons ; c'étoit un mêlange admirable de prairies & de glaces, de nappes d'eau & de rochers.

Dès le matin nous fûmes au pied de la magnifique caſcade du ſtaubac que nous avions admirée la veille ; la montagne d'où elle ſe précipite eſt un rocher taillé à pic, haut de 900 pieds, eſpace qu'elle franchit dans moins d'une minute. La nappe, qui eſt dans tous les tems très-conſidérable, l'eſt encore davantage dans celui-ci, où la fonte des neiges eſt plus grande : l'eau briſée par ſa rapidité & le poids qui augmente à meſure qu'elle deſcend, la réduit en pouſſière. Frappés de la beauté de ce ſpectacle, nous montâmes au-deſſus du baſſin où on la voit ſe réunir : c'eſt-là que le bruit qu'on entend au-deſſus de ſoi & ſous ſes pieds, devient d'autant plus terrible que l'eau qui tom-

be eſt repouſſée avec force à de grandes diſtances : cette ſcène fumeuſe & bruyante nous préſentoit l'image d'un volcan bien plus que d'une caſcade ; il eſt même des tems où il ſeroit dangereux de la contempler de trop près, par les cailloux de toute grandeur & les arbres qu'elle précipite : eſpèce de tribut qu'elle paye aux habitans de Lauterbroun qui profitent de ces bois pour leur uſage. Dans ces circonſtances le champ qui environne cette ſcène préſente l'image d'une dévaſtation horrible ; on diroit que tout un pays ſe tranſvaſe dans un autre ; c'eſt ainſi que ſouvent les ſommets des montagnes dévaſtent & comblent les vallées de leurs débris.

Le ſoleil n'éclairoit pas encore la caſcade, & nous attendions l'inſtant où ſes rayons nous donneroient le ſpectacle d'un bel arc-en-ciel. Il paroît, & nous avons le plaiſir de voir deux beaux arcs ſe former l'un au-deſſus de l'autre.

C'étoit auſſi l'époque la plus brillante pour jouir de la vue de la vallée : mille objets intéreſſans étoient ſous nos yeux, la plus belle verdure nous environnoit, des rochers majeſtueux pendoient ſur nos têtes, & des gerbes de feu qui en deſcendoient comme des éclairs

partageoient la vallée ainſi que les montagnes. Tableau riche dans les formes, magnifique dans les effets, étonnant par les contraſtes, ſublime dans tout ſon enſemble. Ah! que la nature eſt belle pour qui ſait la ſentir, pour qui ſe laiſſe aller aux doux ſentimens qu'elle inſpire; délicieuſe contemplation, admiration tendre, tels étoient ſes effets ſur notre ame: jamais nous ne ſentîmes mieux que nous en avions une.

Le cœur ému par les charmes de notre ſituation, nous penſions peu à reprendre le chemin du village, & nous n'appercevions pas qu'il ſe peuploit de tous les habitans de la vallée qui s'y rendoient pour l'office divin.

En attendant qu'il commençât, ceux des paroiſſiens, qui ſont les muſiciens titrés de l'égliſe, ſe formèrent en cercle ſur une éminence, & commencèrent un concert de flutes, d'hautbois & de baſſons. La mélodie de ces inſtrumens, mêlée aux échos des montagnes, l'air ſimple & noble du cantique qu'ils exécutoient, charma nos oreilles; nous nous précipitâmes vers eux, & nous eûmes la ſatisfaction d'entendre pluſieurs pièces de muſique d'un bon effet: ces bonnes

gens, voyant que nous y prenions intérêt, nous invitèrent à entrer dans l'église; au moment même nous fûmes suivis de tout le peuple; les vieillards se placèrent d'un côté, les jeunes gens de l'autre, les mères de famille sur une tribune en face des jeunes personnes de leur sexe, & les musiciens, auxquels nous nous étions joints, se mirent au chœur de l'église: l'ordre & la décence présidoient en l'absence du pasteur; il arriva & fut très-surprit de voir des étrangers au milieu de son troupeau; au sortir de l'église nous fûmes attirés à la promenade par l'odeur balzamique des prairies & l'agréable coup-d'œil des bosquets. Nous vîmes de jolies plaines entrecoupées par des canaux d'une eau limpide comme le cristal: c'est-là que l'amant est sûr de trouver son amante, qu'il se plait à la transporter d'une rive à l'autre avec la légéreté du Faon; c'est-là qu'il ressent une douce émotion lorsqu'il lui voit franchir d'un pas de biche les jolies cascades & les torrens, images des passions de l'homme; & s'ils veulent étendre leur empire par une vue plus vaste, ils montent ensemble sur de belles collines d'où ils ont sous les yeux des aspects en-

chanteurs ; la nature devient alors pour eux plus belle & plus variée ; ils trouvent dans la pureté du Ciel une image de celle de leur ame ; & dans les yeux enfantins de leur bétail, le portrait de leur innocente candeur.

La population de la vallée n'eſt que d'environ mille perſonnes ; il n'y a preſque pas de différence dans les fortunes ; l'on vit heureux parce que chacun eſt content de ſon état. Lorſqu'une habitation demande d'être réparée ou abatue, les voiſins y contribuent volontairement ; par-là le propriétaire ſe voit plus promptement logé & plus commodément qu'il n'auroit pu le faire avec ſes ſeuls moyens ; par-là encore il ne court pas le riſque de faire une breche à ſa fortune : c'eſt auſſi à cet intérêt commun qu'il faut attribuer la confiance qu'ils ont entr'eux ; la plupart des maiſons reſtent ouvertes pendant l'abſence des maîtres & à la diſpoſition des voiſins.

Dans un ſecond voyage que j'ai fait dans cette vallée, j'ai appris avec regret que le bon Paſteur M. Hall, que j'aimois beaucoup, avoit payé le tribut à la nature, pleuré de tous ſes paroiſſiens : je fus par-là privé des éclairciſſemens

qu'il m'avoit réſervé ſur les ſingularités de ce pays. M. Unger, qui lui a ſuccédé, ne parle que ſa langue & le Latin ; ſans cette dernière nous n'aurions jamais pu nous en faire entendre.

Leurs EE. de Berne qui permettent aux Eccléſiaſtiques des paroiſſes, ſituées dans les Alpes, de recevoir les étrangers qui vont viſiter les montagnes, ont pris la réſolution de faire rebâtir à neuf la Cure de Lauterbroun afin de la rendre plus commode. Nous couchâmes dans une chambre échauffée par un poële ſans en être incommodés, quoique ce fut dans le commencement d'Août.

Les habitans du pays crurent toucher à leur dernière heure à l'époque des tremblemens de terre qui ruinèrent Lisbonne. Les montagnes de Lauterbroun en furent ſi fort ébranlées, qu'on vit les oiſeaux de proye quitter les ſommets des rochers pour ſe réfugier dans la plaine. Le mugiſſement qui venoit des montagnes, & un vent terrible qui excitoit les avalanches de neige, épouvantèrent les Bergers & les troupeaux qui ne crurent trouver de ſûreté que dans la fuite : heureuſement que la ſecouſſe ne fut pas longue & que l'orage ſe diſſipa inſenſiblement.

Les montagnes qui forment la vallée au midi & au couchant ſont maſtiquées de neiges & de glaces, elles contiennent des lits de glace immenſes d'où pendent de beaux glaciers. Ces ſommités, à les prendre de gauche à droite, ſont le Sungfrau, le Groſs-horn, le Breit-horn, & le Breit Lauvenen. C'eſt au-deſſus du Sungfrau qu'on voit s'élever une autre ſommité de glace, ſon nom eſt la Pucelle, parce qu'aucun homme n'a pu encore parvenir ſur ſon ſommet. Toutes ces ſommités & les vallons de glace qui ſont derrière, ſont encore peu connues, leur étendue eſt cependant immenſe, puiſqu'elles confinent aux montagnes de la Guemmi : c'eſt par leurs pieds que M. Polier de Bottens pénétra du Kandel-ſteig à Lauterbroun. Pour parvenir dans ces parties ſi élevées du globe, il faut remonter toute la vallée juſqu'au mont de Breit-Lauvenen, le chemin eſt en partie celui que nous parcourûmes de nuit lorſque nous dépaſsâmes la Cure de Lauterbroun : dans cette route on voit une magnifique caſcade qui s'échappe d'un rocher de 1000 pieds de haut : le bruit qu'elle rend, ſemblable à celui que feroient des chaînes qu'on ſecoueroit, eſt

quelquefois effrayant : viennent ensuite les rameaux des glaciers du Grofs-horn & de Breit horn ; & ce qui est étonnant encore, c'est de trouver de beaux paturâges & des habitations au milieu de ces objets affreux ; celles de Myrren & de Ghimmalvald sont les plus élevées qu'on connoisse : Ammerten est encore une habitation presque perdue pour les hommes ; cette vallée autrefois très-peuplée ne contient plus que quelques habitations éparses ça & là ; ses habitans, toujours plus à l'étroit par les envahissemens continuels des glaces, prévoyent le moment où ils en seront tout-à-fait chassés & obligés de s'établir ailleurs : on passoit aussi par leur vallée pour pénétrer dans le Valais, mais les glaces qui se sont emparées de ce passage ne le permettent plus ; elles ont même englouti un village considérable qui se trouvoit sur cette route. M. Christen, qui a voyagé dans les Alpes en savant naturaliste, ajoute d'autant plus de foi aux recits des habitans d'Ammerten qu'il a trouvé une meule de moulin près de la source de Lutchine, & il ajoute qu'on auroit pas pris la peine de l'y transporter, si l'on n'avoit pas eu besoin de l'y employer. En revenant du glacier

du Rothenthal, il apprit encore des habitans l'étymologie du nom *Sikhellavinen* qu'ils donnent à ce revêtement de glaces. « Autrefois, » lui dirent-ils, on a fait uſage de la faucille, » *ſichel*, pour couper l'orge & le bled que pro-» duiſoit cette montagne aujourd'hui couverte » de glaces perpétuelles. Si cette tradition eſt » vraie, au lieu de dire avec le poëte : *nunc* » *ſeges eſt ubi Troja fuit*, la campagne où fut » Troie eſt couverte de moiſſons ; on peut dire » de ce changement, opéré par la nature, *nunc* » *glacies eſt ubi ſeges fuit*, le mont qui donna » des bleds, eſt maintenant ſous les glaces. »

Le vallon de glace du Rothanthal reſte encore acceſſible, mais ſeulement pendant quinze jours des plus grandes chaleurs. Dans ce tems-là, on peut y pénétrer en paſſant près d'une ancienne fonderie de plomb : cette mer gelée eſt coupée par de larges crevaſſes d'une profondeur horrible ; tous ces endroits ne préſentent que des aſpects répouſſans, d'énormes glaces ſont entaſſées les unes ſur les autres, l'obſcurité & un froid extrême ſemblent s'être emparés de ces lieux pour jamais.

Ce ſont des glaciers qui ſe verſent dans la

partie la plus élevée de Lauterbroun que descend la riviere de *Lutchine*, qui, à cinq lieues plus bas, va se réunir avec l'autre Lutchine qui tire sa source d'un des glaciers du Grindelvald : ces deux branches réunies vont grossir l'Aar entre les lacs de Brientz & de Thoun : c'est de ces deux lacs que montent les truites qu'on prend à Lauterbroun.

De cette vallée à celle du Grindelvald où nous voulions aller, nous avions le choix de deux routes, l'une en descendant jusqu'à la jonction de la Lutchine, l'autre en montant le Vengalp, montagne qui est en face du Staubac : nous préférâmes cette dernière quoique plus pénible, peu connue encore, & ouverte seulement pendant la saison de l'été. En passant cette montagne nous espérions pouvoir contempler de fort près les sommités de la Vierge, du Sungfrau & de plusieurs autres non moins majestueuses : nous voilà en marche par un sentier assez bon ; nous nous élevons au-dessus de la vallée, bientôt après les côteaux qui la modulent s'unissent en changeant d'aspect : ses sinuosités perdent aussi leurs saillies, des rochers qui nous avoient parus liés les uns aux

autres ſe découpent & prennent des formes pittoreſques ; l'un à celle d'un capuchon de moine, l'autre d'un courſier prêt à s'élancer dans l'air ; un autre reſſemble à une tour gothique qui ſe feroit admirer par ſes détails prodigieux & la hardieſſe de ſa conſtruction. Nous voyons encore la vallée embellie par mille ruiſſeaux, leurs contours gracieux charment les yeux, & nous ne pouvons nous laſſer d'admirer cette multitude de caſcades qui pendent des rochers comme des pavillons de navire, ou les étendarts flottans des forterеſſes : arrivés à la ſeconde croupe de la montagne, nous nous trouvons au milieu d'un pâturage d'un talus rapide, ayant à notre gauche des rochers menaçans ; plus haut, nous rencontrons des ſapins & des blocs de rochers culbutés des ſommités voiſines ; nous voyons encore les ruines d'une ancienne dévaſtation de rochers ; enfin, après deux heures de marche, nous atteignons un ſommet parfaitement nud, mais verdoyant qui contraſte avec l'éclat & la blancheur des ſommités de glace contre leſquelles nous avançons ; tandis qu'en regardant en arrière, notre vue plonge ſur les belles vallées de Lauterbroun & d'Un-

terſée qui ne nous paroiſſent que des miniatures.

Les ſommets de glace du Sungfrau nous font auſſi illuſion : quelquefois le lieu où nous ſommes ſemble devoir aboutir à ſes énormes glaces ; dans d'autres momens, au contraire, nous ne nous voyons qu'à leur pied, mais le plus ſouvent leurs ſommets paroiſſent s'élever à meſure que nous montons : ces ſituations, ces changemens qu'on ne voit & qu'on n'éprouve qu'en voyageant dans les Alpes, ſurprennent les gens le plus accoutumés à ces ſortes de courſes, qui ne peuvent s'empêcher d'en témoigner de la ſurpriſe ; l'on ne peut non plus ſupporter d'arriver tranquillement ſur la crête où l'on ſe propoſe de parvenir, quand on croit y toucher bientôt ; on l'aſſaille d'impatience de voir ce qui ſe préſentera au-delà : on ne peut ſe défendre de cette ardeur dans ces voyages où l'on s'attend à ne voir que des objets extraordinaires.

C'étoit notre cas, nous ne fîmes qu'une courſe juſqu'au ſommet de la montagne ; j'étois le dernier à y arriver, je fus auſſi témoin de la ſurpriſe & de l'étonnement de mes compagnons

à l'aſpect qui s'offrit ſubitement à eux, plaiſir que je me réſerve ſouvent quand je voyage en compagnie. Je les voyois arrêtés à contempler un vallon ſauvage par lequel ils ſe trouvoient tout-à-coup ſéparés du Sungfrau, & bien éloignés de leur compte : ils en ſondoient la profondeur, leurs regards s'élevoient juſqu'à ces ſommets qui leur ſembloient percer la voute des Cieux. Leurs geſtes exprimoient l'admiration & l'étonnement que leur cauſoient la hauteur prodigieuſe de ces maſſes, & l'effroyable quantité de neiges & de glaces qui les couvrent. J'arrivai pour jouir à mon tour de ce grand ſpectacle ; le foſſé qui nous ſéparoit de ces ſommités de glace me parut d'une beauté égale à ſes horreurs. Occupé à le parcourir des yeux, mes compagnons étoient ſurpris de ce que les ſommités ne partageoient pas mon attention, mais ce que je voyois étoit bien capable de l'attirer pour quelques inſtans ; je croyois entrevoir quelque choſe de mouvant parmi les rochers de cette gorge, & ſi je ne me trompois, ce ne pouvoit être que des Chamois ou des Bouquetins : mon ſilence, mon geſte le leur fit comprendre, & le deſir de voir des êtres vi-

vans au milieu des horreurs de la nature, & qui ne vivent que là, les rendit auſſi attentifs que moi : que voyez-vous, me demandent-ils tout bas, des Bouquetins leur dis-je du même ton. A ce mot le cœur leur bat, je les vois treſſaillir de plaiſir, & ils voyent ces animaux moins marcher que voler ; leur courſe étoit ſi rapide, qu'à tout moment ils nous échappoient des yeux ; les débris des montagnes, les pics des rochers, comme les combles les plus profondes, tout étoit franchi avec la même aiſance, & les plus grandes difficultés ne paroiſſoient qu'un jeu pour eux : notre admiration augmenta quand nous les vîmes vis-à-vis de nous ; il étoient au nombre de cinq, ils montoient un champ de neige ſi rapide qu'ils nous ſembloient devoir être à chaque inſtant précipités.

Ces animaux ſont plus rares que les Chamois, ils ſont plus agiles, ils vivent ſur les ſommités les plus élevées des Alpes, ils ſe nouriſſent de Genepi, de Carline & d'autres plantes précieuſes qu'ils trouvent dans les fentes des rochers ; ils s'engraiſſent l'été pour l'hiver où ils ſont réduits à la ſeule ſaveur des rochers qu'ils léchent ; leur état paroît alors miſérable, ils

deviennent

deviennent maigres, ſur-tout lorſque les neiges reſtent trop long-tems à fondre. Leur bois eſt long & épais, il eſt noué ; & leur ſang, conſervé dans des veſſies, eſt employé avec ſuccès par les montagnards contre les pleuréſies. Mais ces animaux, ainſi que les Chamois, deviennent toujours plus rares ; ils vivent conſtamment en ſociété, & leur intelligence à ſe défendre des chaſſeurs, leur généreux déſeſpoir quand ils s'en voient atteints, attendriſſent leurs cruels ennemis. On a vu des femelles de Bouquetins qui étoient pourſuivies, ſe laiſſer tomber dans des précipices, & leurs mâles s'y précipiter de déſeſpoir après elles. On en a vu qui, dans des paſſages difficiles, s'entr'aidoient mutuellement de leur tête & de leurs cornes, & ſi l'on n'étoit pas ſi acharné à leur pourſuite, ſi on ne les rendoit pas ſi fuyards, on auroit plus d'occaſions de les connoître & de les admirer : quand les races ſociales des Bouquetins, des Chamois & des Caſtors ſeront effacées de la terre, ou que les hommes les auront réduites à force de perſécutions à vivre iſolées, on prendra pour des fables ce que l'on a dit de l'intelligence & de la ſagacité de ces animaux.

Nos Bouquetins ayant tourné derrière le Jungfrau, nous contemplâmes à notre aiſe toutes ces montagnes ; la partie ſupérieure de Lauterbroun étoit ſous nos yeux, au-deſſus nous avions une perſpective de pluſieurs ſommités fort éloignées & couvertes de glaces. Ce ſont celles qui touchent les monts & vallées du Kandel-Steig, de Caſtres, juſqu'à la Guemmi même. Toutes ces montagnes ne paroiſſent que des lieux où l'hiver a établi ſon empire.

Le ſommet où nous étions s'étendoit à l'Orient, nous ſuivîmes cette direction, & au bout de trois quarts d'heure nous arrivâmes à un châlet où nous prîmes à dîner. Aſſis en-dehors de la hûte, ayant au-deſſous de nous le vallon ſauvage qui nous ſéparoit du Jungfrau, voyant dans le fond de ce vallon un abyme de neiges & de rochers, culbutés ſans doute par les avalanches ; cette vue, bien capable d'inſpirer de l'effroi, étoit adoucie par la verdure de notre pâturage & le ſilence qui y régnoit : les ſommités de glace qui coupent le ciel, les glaciers qui en deſcendent, celui du mont d'Eiger le plus beau de tous, ſont des tableaux magnifiques. La grandeur de ce dernier glacier, ſa hauteur, ſa

pente rapide, les marches dont on le voit coupé, ſa blancheur, ſon éclat, les rayons du feu qu'il lance au loin ajoutent à leur magnificence : les marches qui ſemblent le rendre acceſſible à la vue ſimple, conſidérées avec la lunette, paroiſſent n'avoir pas moins de ſoixante à quatre-vingts pieds de haut. Nous jouiſſions tranquillement de tous ces objets extraordinaires, quand tout-à-coup le roulement d'une avalanche ſe fit entendre dans ces montagnes ; ce bruit venoit de loin, mais bientôt il augmente, il ſe propage, & nous croyons toucher au moment de la chûte entière de toutes ces glaces. Depuis ce moment nous ne ceſsâmes d'entendre, tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche, des éclats ſemblables au tonnerre; ceux qu'on entendoit derrière le Jungfrau & l'Eiger nous paroiſſoient rouler dans d'immenſes vallées. Quant à l'avalanche de neiges qui avoit cauſé tout ce fracas, elle venoit de couvrir des débris de rochers que je deſſinois peu de momens auparavant; peut-être qu'ils y reſteront enſevelis pour toujours.

L'allerte que nous venions d'avoir n'avoit été que pour nous, puiſque des troupeaux de va-

ches qui paiſſoient à peu de diſtance de l'avalanche, n'avoient pas paru s'en inquiéter : accoutumés à ces ſortes de bruits, ils diſtinguent peut-être ce qui n'eſt qu'un danger apparent d'un danger réel : ce que les bergers redoutent le plus, ſont les orages & les nouvelles neiges, qui les ſurprennent quelquefois dans le plus fort de l'été : tandis qu'il pleut dans la plaine, il neige ſur cette ſommité, & le froid y eſt très-vif : auſſi ce pâturage n'eſt habité que pendant trois ſemaines, après leſquelles le bétail deſcend ſucceſſivement ſous un ciel plus tempéré. On nomme cette montagne le Schedeg qui veut dire limite, ou ſéparation des deux paroiſſes de Lauterbroun & de Grindelvald. Je le nommerai Schedeg d'Eiger, ou Schedeg inférieur, pour le diſtinguer d'un autre Schedeg qui ſépare les poſſeſſions des Grindelvaldois & des habitans d'Hœſli.

Satisfaits de l'halte que nous avions faite, nous nous mîmes en marche pour continuer notre route contre le Grindelvald. Dans cette partie, le ciel s'ouvroit & ſon abaiſſement apparent indiquoit que nous ne tarderions pas à voir un autre pays ſous nos pieds. Lorſque

nous eûmes marché quelques tems, l'un de nous s'arrêta pour nous faire obſerver ce qu'il venoit de découvrir à l'extrêmité de notre ſommet : il croyoit voir une armée rangée en bataille, nous dreſſâmes auſſi-tôt nos lunettes, & nous vîmes la même choſe. Cette découverte nous parut fort extraordinaire, nous ne ſavions qu'en penſer ; nos conducteurs, qui auroient pu nous en dire quelque choſe, nous avoient quitté pour redeſcendre à Lauterbroun ; ainſi notre curioſité piquée au vif nous fit doubler le pas, & notre ſurpriſe fut encore plus grande quand nous vîmes que cette troupe étoit mêlangée de femmes : cette ſeconde découverte nous donna du plaiſir, nous comprîmes dès-lors qu'une fête les raſſembloit dans ce lieu, mais nous étions étonnés qu'ils euſſent choiſi une montagne auſſi haute, auſſi écartée, & que les neiges de l'hiver dernier couvroient encore en partie ; nous en trouvions de ſemées ici & là le long de notre chemin.

Arrivés à eux, nous nous croyons tout-à-coup tranſportés à Corinthe dans les plaines d'Olimpie, nous voyons plus de trois cents perſonnes rangées ſur deux lignes, l'une d'hommes, l'au-

tre de femmes ; au milieu paroiſſent deux Athelétes vigoureux qui, par des efforts redoublés, tendent mutuellement à ſe renverſer : la vigueur & la légéreté, la force & l'adreſſe ſont miſes en œuvre dans cette lutte ſingulière, & le prix du vainqueur eſt dans l'eſtime de ſes compatriotes, & le plus ſouvent encore dans la poſſeſſion légitime d'une jeune beauté. C'eſt à cette fête publique & annuelle des habitans des montagnes que ſe contractent les mariages heureux ; c'eſt-là que l'amant, ſous les yeux qui l'ont ſu charmer, cherche à mériter la poſſeſſion de l'objet de ſa flamme ; c'eſt-là qu'une tendre beauté, ſous la garde de ceux qui lui ont donné le jour, laiſſe voir l'intérêt qu'elle prend au triomphe de celui pour qui ſon cœur parle : quelle émotion elle éprouve ! Son amant paroît-il ſuccomber dans la lutte, elle pâlit ; prend-il le deſſus, ſa joie étincelle dans ſes yeux ; eſt-il vainqueur, un rouge modeſte colore ſes joues, & ce qu'elle voudroit lui dire ſe peint dans de tendres regards. Tels ſont les objets enchanteurs qui ſuſpendirent notre route. Eh ! qui ne ſe ſeroit arrêté pour jouir de ce ſpectacle.

Peuple heureux ! peuple fortuné ! c'eſt chez vous qu'on retrouve enfin l'homme tel qu'il ſortit des mains de la nature, jouiſſant d'une conſtitution forte, n'ayant aucune des maladies qui affligent les peuples prétendus policés, qui les énervent & les fauchent avant le tems : peuples qui raiſonnez peu, mais qui vous laiſſez aller à la ſimple impulſion de la nature ; en ſuivant ſes loix, vous juſtifiez le Créateur commun des hommes, vous montrez que, ſi la plûpart ſont dévenus méconnoiſſables, c'eſt pour s'être écartés de la ſimplicité des mœurs des premiers tems.

Enivrés de la beauté du ſexe, nous troublâmes leurs innocens plaiſirs par notre importunité ; nous ne pouvions nous empêcher de témoigner notre ſurpriſe & notre admiration ; nos geſtes, nos paroles indiquoient notre égarement ; une de ces nymphes attachoit ſur-tout nos regards, elle le voyoit, & ſes compagnes la ſouſtroient habilement à nos recherches. Ces bonnes gens eurent pitié de nous, ils cherchoient à nous diſtraire, ils nous parloient de l'objet de notre voyage, ils nous menèrent ſur le bord de la montagne pour nous montrer d'un

ſeul coup-d'œil toute la vallée du Grindelvald à nos pieds. Le tableau en étoit magnifique ; les deux glaciers qui y deſcendent, leurs pics, leurs pyramides de glace tranſparente reſſembloient à des villes bâties en cryſtal ou en porcelaine ; la plus riche culture & le plus beau verd en faiſoient le fond.

Nous étions à l'extrémité la plus élevée d'une gorge & à trois lieues de diſtance du Grindelvald ; la deſcente étoit rapide, les premiers pas qu'il nous falloit faire étoient ſur un lit de neige d'une grande étendue. Nous nous y haſardâmes, notre marche timide, nos chûtes réitérées, involontaires, notre gaucherie nous attirèrent les ris de toute la troupe ; les filles s'amuſoient à nos dépens, deux des plus jeunes nous offroient la main au moment où nous allions tomber. Arrivés au-bas de la neige, nous eûmes le coup-d'œil le plus piquant dans le tableau que nous préſenta pour la ſeconde fois, le ſommet de la montagne bordé de tout ce peuple qui nous regardoit deſcendre ; ce coup-d'œil étoit unique, ces bonnes gens nous ſembloient atteindre & appartenir à la région céleſte. Mais ce qui nous enchantoit encore,

c'eſt qu'ils alloient auſſi en deſcendre. Nous voyons les filles ſe diſpoſer à cette courſe par un regard à leurs amans, puis ſe tendre la main & toutes à-la-fois s'élancer ſur le talus rapide ; leur légéreté, leurs treſſes & les bandelettes de leurs jolis chapeaux flottoient au gré du vent, des femmes mêmes de quarante ans paroiſſoient tout auſſi agiles, les unes & les autres prolongeoient notre plaiſir par des haltes cadencées ; & dans cet exercice, elles ſavoient s'arrêter quand elles le vouloient, malgré la rapidité de la montagne, & la dureté de la neige dont la ſurface étoit glacée. Arrivées vers nous, elles ſe rangent ſur une ligne, & voient leurs amans ou leurs époux prêts à s'élancer vers elles : ils y mettent moins de façon, leur but eſt d'arriver rapidement entre les bras qui les attendent, ils s'y précipitent, & le plus glorieux pour chacun d'eux eſt d'arriver le premier. Ainſi nous nous retrouvâmes encore une fois au milieu de leur troupe galante ; mais le cœur plein de leur bonheur & du nôtre que nous trouvions ſurpaſſer celui de tous les rois, puiſqu'ils n'ont peut-être jamais vu des beautés plus parfaites, plus naïves & plus pures.

Mais bientôt après nous vîmes leur nombre diminuer insensiblement. A mesure que nous descendions, elles nous quittoient pour prendre le chemin de leurs habitations d'été ; & de Déesses qu'elles nous avoient parues, rentroient dans le simple état de bergères ; de sorte que, quand nous parvînmes au bas de la montagne nous nous trouvâmes presque seuls. Ce changement dans notre situation nous rendoit tristes & insensibles à tous les objets ; notre état étoit celui d'un voyageur qui, après avoir vu finir le plus beau jour, se trouve obligé de marcher pendant les ténèbres de la nuit : nous sentions un grand vuide dans notre ame qu'aucun objet ne put remplacer. Nous fûmes loger chez le Pasteur qui étoit prévenu de notre arrivée. Sa conversation grave & instructive fit une distraction à nos pensées, qu'un doux repos acheva de calmer : le lendemain nous fûmes en état de nous promener dans la vallée, & de continuer nos courses sur les sommets.

CHAPITRE XV.

Du Grindelvald, du mouvement des Glaciers, de leur accroiſſement, des débris, &c.

LE Grindelvald eſt une vallée conſidérable fermée de toute part par de hautes montagnes : ſa forme eſt celle d'un cirque d'environ cinq lieues de tour, elle n'a preſque pas de plaine, on y eſt par-tout dans de jolis vallons ou ſur d'agréables collines ; la culture y eſt pouſſée auſſi loin que la nature du terrein peut le permettre ; elle donne de l'orge, du ſeigle & du froment ; on y cultive le chanvre, & les cériſes y viennent en parfaite maturité : toutes ces diverſes productions ſont l'ouvrage de trois mois.

Les maiſons, quoique peu diſtantes les unes des autres, ſont pour la plupart ſéparées par de petites monticules & de charmans bocages ; preſque toutes ont une fontaine jailliſſante.

Les prairies & les pâturages élevés ſont ce qui rapporte le plus aux habitans ; ils nourriſſent

au-delà de 2000 pièces de gros bétail, & quelques milliers de petits; les fromages qu'ils exportent en Italie vont à mille quintaux.

La population monte à deux mille trois cents perſonnes; les hommes ſont les plus beaux & les plus forts qu'on connoiſſe, ils entretiennent leur bonne conſtitution par des mœurs ſimples & en ne mêlant pas leur ſang avec celui des autres peuples : ils jouiſſent auſſi du précieux avantage de ſe gouverner eux-mêmes, quoique ſous la domination de l'Etat de Berne.

Ayant jetté un coup-d'œil particulier ſur cette vallée, nous nous éloignâmes du village principal, & prenant notre chemin au Nord, nous fûmes ſur des collines élevées, pour pouvoir contempler toute la vallée, les hautes montagnes qui la couronnent, & les deux glaciers qui y deſcendent: nous les avions alors en face; on les déſigne par *glacier ſupérieur* & *glacier inférieur*: ce dernier ſe préſentoit à notre droite, le premier à notre gauche; le Mettenberg, montagne fort élevée, les ſépare. A l'Orient de celle-ci eſt le Watter-horn; au couchant c'eſt le mont d'Eiger, le long duquel nous avions paſſé en deſcendant le petit Schedec.



M. T. Bourit del. Angel. Moitte Sculp.

Vue du Glacïer du Grindelvald.

3e. Pl.

Le foyer des deux glaciers, qui pendent dans cette vallée, eſt ſitué derrière le Mettenberg, & a une élévation de paſſé 1110 toiſes. C'eſt-là que les deux glaciers ſe réuniſſent pour s'étendre d'un côté juſqu'aux monts du Grimfel, d'un autre juſque derrière la ſommité de la Vierge & du Jungfrau.

Ces vallées de glaces ſont immenſes, leur aſpect eſt magnifique ; c'eſt à leurs ſommets que s'amoncèlent chaque année de nouvelles neiges ; c'eſt de-là que viennent ces lits de glaces qui, par la ſuite des tems, s'avancent dans le Grindelvald & détruiſent les poſſeſſions des habitans : ſemblables aux laves des volcans, on peut ſuivre leur marche, & il eſt des années où on les voit s'augmenter conſidérablement : c'eſt-là encore où s'entaſſent rochers ſur rochers, avalanches ſur avalanches, c'eſt-là où l'on voit des crèvaſſes horribles, des monts de glace, des précipices dont l'idée ſeule fait pâlir d'effroi : c'eſt-là que ſe raſſemblent d'épaiſſes nues, que les vents ſe compriment, & d'où on les voit ſe précipiter enſemble dans le fond des gorges & ſur nos campagnes & nos forêts.

Pour pénétrer dans ces lieux élevés, on mon-

te par un ſentier du Mettenberg tracé le long du *glacier inférieur*: ce ſentier n'eſt bien facile que pour les chèvres, on y voit des précipices, & il faut faire uſage de ſes mains pour n'y pas tomber : mais les beautés des rochers, des montagnes & du glacier, les cavernes qu'on y découvre, les belles pyramides qu'il préſente, la vivacité des couleurs qu'il réfléchit, les blocs de glaces & de rochers entaſſés pêle-mêle & à moitié ſuſpendus, les bois de ſapins & les pâturages qu'on a vis à-vis de ſoi de l'autre côté du glacier qui ornent & embelliſſent le mont d'Eiger, enfin l'oppoſition toujours magnifique d'un ciel foncé, avec l'éblouiſſante blancheur des glaces, font eſpérer que plus on montera, plus l'on verra d'objets extraordinaires & beaux.

L'on n'eſt point trompé dans ſon attente, on paſſe rapidement d'un point de vue à un autre tout oppoſé, quelques momens ſuffiſent pour que vous vous trouviez tranſportés, pour ainſi dire, aux extrêmités du monde, & dans des lieux ſi étranges qu'on doute qu'aucun homme y ſoit jamais parvenu : enfin, on arrive dans la région la plus élevée, dans celle du ſilence & ſous un ciel dont l'immenſité ſe fait

mieux ſentir. Cette ſituation, toute extraordinaire qu'elle peut paroître, n'eſt point pénible à l'ame ; elle goûte un plaiſir d'autant plus grand qu'il eſt neuf, d'autant plus vif qu'elle ſemble ſe dégager de ſon enveloppe ; toute autre idée que celles que ces étranges lieux font naître s'évanouiſſent ; le glaive des paſſions ceſſe de ſe faire ſentir, une tranquillité, une paix intérieure, un calme inexprimable leur ſuccèdent, on ſe croît heureux pour la première fois. Mais dès qu'on abandonne la montagne ſolide, dès qu'on ſe confie ſur les glaces, la ſcène change, il ne faut plus s'occuper que de ſoi & défendre ſa vie ſuſpendue à un fil : on ne brave pas toujours le danger, l'on rencontre à ſon paſſage d'horribles crevaſſes qui vous font reculer d'effroi, l'on peut mettre le pied ſur des ponts de neiges trop peu forts pour vous ſoutenir ; en un mot, l'on n'y eſt point à l'abri d'une mort prompte & cruelle. Un berger oſa le premier traverſer ces mers de glaces, mais après avoir riſqué d'y périr à chaque pas. M. Grouner raconte, qu'après ce berger, trois hommes du Grindelvald auſſi téméraires ont tenté ce paſſage durant la guerre civile de 1712 : le malheur

voulu qu'ils fussent pris par les Valaisans & gardés comme ôtages. Ils ne pouvoient s'échapper que par les glacières ; la nécessité leur apprit à mépriser les dangers de ce voyage : du côté du Valais, ils parvinrent sans beaucoup de peine aux sommets des montagnes ; mais du côté du Grindelvald, ils ne trouvèrent que des monts de glaces. Ils furent obligés de tailler tous leurs pas dans la glace l'un après l'autre, & de travailler jour & nuit pour ne pas mourir de froid : après un nombre infini de peines & de danger, ils parvinrent demi-morts dans leur patrie, & furent présentés par leurs compatriotes aux Anciens de la vallée comme des hommes fort extraordinaires.

Cependant ce pays si horrible vient d'être parcouru en grande partie. On se rappelle ma course dans la vallée de l'Aar ; c'étoit au Grindelvald que j'allois parvenir ; je voyois déja devant moi le sommet des deux glaciers de cette vallée, & il m'étoit tout aussi facile d'y arriver par là que de m'en retourner au Grimsel ; j'en suis d'autant plus certain que, de derrière le mont d'Eiger à deux cents pieds au-dessus du glacier inférieur, j'ai reconnu mon passage &

vu le point où je bornai ma courſe. — Du même ſite on voit encore le Schret-horn, ou corne d'horreur, & une partie de la chaîne qui appartient au haut Valais : leur aſpect eſt impoſant, les glaces qui les couvrent ſont immenſes & les amoncélemens de neige effroyables.

Autrefois cette vallée n'étoit pas ſi chargée de glaces & de neiges qu'elle l'eſt aujourd'hui, puiſque c'étoit par-là que les Grindelvadois communiquoient avec les Valaiſans : au rapport de M. Grouner, il y a peu d'années qu'on voyoit encore des mélèſes ſortir du ſein de la glace, pour cela il falloit que la croûte ne fût pas bien épaiſſe ; & j'ai obſervé, il y a neuf ans, des rochers qui ſortoient encore au-deſſus de la glace comme des iſles, mais que l'année dernière je n'ai plus retrouvés ; leur maſſe étoit trop grande pour ſoupçonner qu'ils aient roulé : non-ſeulement ces rochers & ces arbres ont diſparu, mais la communication avec les Valaiſans eſt entiérement fermée.

Un pays horrible encore, c'eſt le bras de glace qui court derrière le Wetter-horn ; pour s'y haſarder, il faudroit être accompagné par

quelques hommes de Chamouni, qui ſont plus exercés dans ces ſortes de courſes que les Suiſſes : la différence qu'il y a entr'eux vient de ce que les Suiſſes ſont dans une ſorte d'aiſance, & qu'ils n'ont aucune raiſon aſſez forte pour les déterminer à haſarder leur vie ſur ces lieux perdus. C'eſt pour cela que, dans mes voyages de la Suiſſe, j'ai toujours eu avec moi un guide de la vallée de Chamouni, & M. de Sauſſure n'en a pas pris d'autres pour aller aux ſources du Rhône & du Rhin. Il ſeroit cependant à deſirer que quelques guides du Grindelvald vouluſſent ſe donner la peine de procurer des promenades un peu plus importantes pour les amateurs des montagnes, & qu'au lieu de leur faire ſimplement viſiter le bas des deux glaciers, ils les conduiſiſſent par derrière le Mettenberg, leur fiſſent doubler le cap de cette montagne & deſcendre par l'autre glacier. Dans cette route, ils jouiroient de l'aſpect général des mers de glaces, & de ceux que préſentent les ſommités majeſtueuſes qui dominent ces glacières de toutes parts, tel que le Schret-horn, qui eſt le rocher le plus élevé des Alpes Suiſſes : ils verroient

encore les chamois dans leurs forts, ils s'occuperoient agréablement de la recherche des plantes les plus rares, de celle des pierres curieuſes qui compoſent ces grandes montagnes, où l'on trouve de beaux marbres, des pyrites cubiques & des mines d'argent & d'or : ils auroient peut-être le plaiſir de trouver la ligne où les marbres ceſſent, & où les pierres graniteuſes commencent, & par-deſſus tout cela ; ils jouiroient de cet état ſi délicieux qu'on reſſent toutes les fois qu'on parvient à une grande hauteur. Enfin de ce point élevé, ils découvriroient dans l'éloignement une grande partie des cantons de Berne, de Soleure, & de Fribourg: j'encourage d'autant plus à cette courſe, que j'ai ſouvent vu les objets qui paroiſſent au premier abord impraticables ou dangereux franchis avec bien moins de difficulté qu'on ne l'avoit imaginé. C'eſt ce que j'ai toujours éprouvé quand j'ai voulu gravir des ſommités ; la première fois que je me vis au pied des neiges de la Mortine, je ne concevois pas qu'il fût poſſible de pouvoir parvenir ſur ſon ſommet vu ſa pente rapide ; mais une fois en chemin, j'appris qu'avec un peu

d'art on y arrive aſſez aiſément; il n'eſt queſtion que de tourner par mille zig-zags au-deſſus de ſoi-même, de cette manière l'on parvient avec de la patience ſur les ſommets les plus élevés : il ſeroit auſſi à ſouhaiter que ceux qui tiennent auberge au Grindelvald fuſſent plus traitables envers les étrangers qui ſe plaignent d'y être durement rançonnés, quoiqu'ils n'y ſoient pas trop bien nourris ni couchés. Auſſi je conſeille à ceux qui vont au Grindelvald d'aller loger chez le Paſteur, qui eſt toujours la perſonne la plus inſtruite du lieu, & qui connoît les meilleurs guides; je m'en ſuis toujours bien trouvé.

Après avoir vu les vallées de glaces du Grindelvald, on revient avec plaiſir au bas des glaciers, & l'on eſt plus à même de porter ſon jugement ſur ce qu'ils préſentent de plus remarquable.

Un phénomène ſemble attirer plus que tout autre, l'attention des curieux. On voit preſque toujours le bas des glaciers couvert de débris, en apparence friables comme de la chaux: on en voit encore de ſemblables ſur les bords des grandes vallées de glaces, & même au milieu.

Les guides de Chamouni, qui raisonnent le plus sur ces phénomènes des glacières, croient que ces débris sont des regorgemens des glaciers mêmes ; d'autres, moins hardis à prononcer pensent que leur accumulation & leur lit sur les bords des vallées est encore un mystère de la nature.

Mais j'ai eu bien des occasions d'examiner ces débris & ces blocs répandus çà & là, sur-tout en parcourant l'extrémité de la vallée du Montanvert : or il m'a semblé que, de tous les rochers tombés des sommités voisines, les uns ont dû s'arrêter au milieu des vallées ou sur les bords, les autres se précipiter dans les crevasses à une profondeur plus ou moins grande à raison de leur volume ; qu'à mesure que des bandes de glaces s'avancent contre la pente des vallées, elles entraînent nécessairement avec elles les rochers, & que, parvenus ensemble au bas des glaciers, quelques blocs y arrivent encore en entier, tandis que d'autres s'y trouvent brisés & comme décomposés par les eaux : quant à ces débris qu'on voit aux deux côtés des vallées de glaces, ils ont dû y être jettés par cela

même qu'ils ne pouvoient se soutenir sur un sol convexe, qui est la forme que ces vallées prennent; que s'ils paroissent aujourd'hui en quelques endroits plus élevés que les vallées mêmes, cela vient de l'affaissement général des glaces qui est occasionné par la fonte continuelle qui s'en fait: enfin, il est plus naturel de croire que tous ces rochers semés en si grand nombre sur les vallées y ont été roulés par les avalanches, par les secousses fréquentes & les ébranlemens qu'occasionnent les éclats des glaces, que de supposer avec des guides à systêmes que tous ces rochers soient venus du fond des crevasses sur la superficie : il se peut bien qu'un rocher, qui seroit au fond d'une crevasse, vînt à être soulevé insensiblement par la jonction ou le resserrement des bandes de glaces dans leurs parties les plus basses; je ne doute pas même que cela n'arrive, mais jamais assez souvent pour produire ces accumulations immenses & régulières de débris. Au reste, rien n'est plus singulier que leurs mutations continuelles : dans l'espace de trois semaines que je mis entre deux courses au Montanvert, les mouvemens de la val-

lée & l'agitation qu'elle avoit éprouvée avoient ſuffit pour rendre certains endroits de notre paſſage tout-à-fait méconnoiſſables. Nous eûmes même les plus grandes peines à ſortir de ces débris, & éviter enſuite les larges crevaſſes qui coupoient à chaque pas notre marche. Et ce qu'il y eut encore de ſingulier, c'eſt qu'à notre retour nous ne ſûmes jamais retrouver la route que nous avions tenue pour parvenir au milieu de la vallée : depuis lors la même choſe nous eſt arrivée, & arrive auſſi aux guides qui, malgré leur ſagacité, ne peuvent jamais ſortir de la glace par l'endroit où ils y ſont entrés : toutes ces difficultés, ces écarts, ces embarras qu'occaſionnent ces débris & ces crevaſſes peuvent faire comprendre la quantité qu'il y en a, puiſqu'on s'y perd malgré l'habitude qu'on a de ces lieux, & les meſures qu'on croit avoir bien priſes pour retrouver ſes pas. Le récit d'une autre courſe que j'ai faite dans cette même vallée pourra paroître intéreſſant encore, & confirmer mon opinion ſur ces amas de débris.

J'étois allé à Chamouni dans l'intention de

pénétrer, pour la ſixième fois, aux extrémités de la vallée de glace du Montanvert; j'en avois fait la partie avec un aimable Eccléſiaſtique & deux autres amateurs : arrivés à Chamouni par un très-beau tems, nous nous y trouvâmes avec trois étrangers de diſtinction qui, ayant appris que notre deſſein étoit de faire une courſe extraordinaire, formèrent celui de ſe joindre à nous; nous y conſentîmes : nous devions coucher ſur le ſommet du Montanvert, afin de pénétrer le lendemain au fond de la vallée: nous montâmes donc ſur le ſoir cette montagne, jamais je ne m'étois trouvé avec autant de monde; nous étions ſept voyageurs & neuf guides.

Etant arrivés ſur la montagne, nous fîmes nos arrangemens pour y paſſer la nuit, les uns ſous une groſſe pierre à moitié ſuſpendue, les autres en plein air. Nos guides, mieux aviſés que nous, s'établirent dans les bois à cent pieds plus bas. Nous ne pûmes reſter long-tems à notre place; bientôt fatigués de n'être qu'à demi-couchés, & de n'avoir pour oreiller que de gros quartiers de rocs, nous en ſortîmes pour

nous délaſſer un moment. Mais qu'on juge de notre ſurpriſe, lorſque nous vîmes une partie de la forêt en feu, & nos guides tranquillement couchés ſur le tendre gazon au milieu de l'embraſement qu'ils avoient fait. Nous fûmes les joindre, & nous prîmes nos places pêle-mêle avec eux. Nous ne dormîmes pas toute la nuit, parce que nous fûmes obligés de faire la garde chacun à notre tour, dans la crainte que le feu ne ſe communiquât à nos habits : d'ailleurs c'étoit un ſpectacle bien nouveau pour pluſieurs d'entre nous, de voir cinq à ſix ſapins haut de plus de cent pieds flambloyer comme des feux d'artifices.

Le jour étant venu nous prîmes à déjeûner, après quoi nous nous acheminâmes contre la vallée. On ſe rappellera que, quand on veut pénétrer juſqu'à ſes extrémités, on eſt obligé de cotoyer pendant plus d'une heure les baſes des Charmos; c'eſt la montagne qui eſt à la droite de la vallée, après quoi on deſcend ſur la glace. C'eſt-là qu'il faut franchir mille débris de granitz & des combles ſouvent dangereuſes.

Après les avoir heureuſement paſſées, nous fûmes encore croiſés par des foſſés de glaces

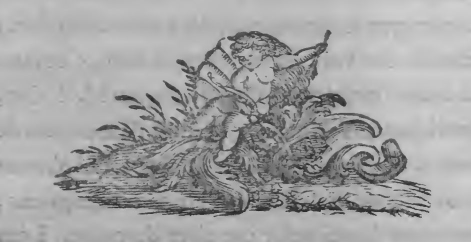
de la profondeur de ſoixante pieds, qui retardèrent beaucoup notre marche : mais une fois parvenus au milieu de la vallée, ne trouvant plus qu'un ſol continu & aſſez uni, nous arrivâmes au bout de quatre heures de marche à l'angle d'où l'on voit de magnifiques glaciers & les nouveaux détroits que la vallée forme : c'eſt-là que nous trouvâmes de prodigieuſes accumulations de débris de toutes grandeurs qui, par leur éloignement des montagnes, paroiſſoient avoir leur fondement au milieu de la vallée même. Ce fut-là où mes compagnons voulurent s'arrêter pour prendre leur repas : je fis mon poſſible pour qu'on attendit d'avoir atteint le pied du Talefre où nous voulions monter, mais je n'y réuſſis pas : l'halte achevée, je m'acheminai le premier & traverſai une partie des débris qui ſe préſentoient devant moi ; mais, au bout d'un quart d'heure de marche, je fus ſurpris de me voir abſolument ſeul au milieu d'une nature étrange & d'un déſert de glace : je craignis alors qu'il ne fût arrivé un malheur à l'un de nous ; dans cette crainte, je m'élançai ſur un rocher élevé, d'où je découvris tous mes compagnons & les guides mêmes qui

reprenoient avec vîtesse le chemin du Montanvert : je compris dès-lors qu'ils étoient satisfaits de ce qu'ils avoient vu & parcouru, mais je trouvai qu'ils avoient peu de conscience de m'abandonner seul dans des lieux affreux.

J'en pris cependant mon parti, & sans pousser plus loin, je m'arrêtai à examiner les rochers & les débris sur lesquels je marchois, & je vis, à n'en pouvoir douter, qu'ils avoient roulés du haut des sommets, les uns du haut du glacier du Talefre, les autres d'*Anvers l'Echaut*.

Après que je les eus considéré avec attention, j'entendis des voix s'approcher de moi, c'étoient celles de l'obligeant Ecclésiastique M. Felcs, actuellement Pasteur de l'Eglise Allemande de Genève, & du guide Michel Paccard, qui n'ayant pu empêcher la désertion de nos compagnons, revenoient à moi pour me tirer de peine. Leur retour me fit beaucoup de plaisir, & nous examinâmes ensemble ces lits de rochers réguliers & ceux qui étoient épars çà & là dans la vallée; toutes nos observations nous confirmèrent, qu'ils n'y avoient été transportés que comme je l'ai dit. Satisfaits de nous être rejoints, nous

reprîmes tranquillement le chemin du Montan-vert, & quoique ſous la conduite du plus expérimenté des guides de Chamouni, nous fûmes encore arrêtés par les crevaſſes & les débris répandus au bord de la vallée. A nous voir aller, venir, tourner & repaſſer pendant plus d'une heure, notre Chamounard s'écrioit plaiſamment, « qu'il falloit qu'il y eût de l'enchante-» ment à cela ».





M. T. Bourit del. Angel. Moitte Sculp.

Vue du Lac de Chéde et du Mont Blanc.

4.e Pl.



CHAPITRE XVI.

Du passage du grand Schedec, phénomène magnifique, belles avalanches, &c.

AVANT de quitter le Grindelvald, nous visitâmes quelques habitations, où nous trouvâmes réunis la propreté, la simplicité & le bonheur. Nous fûmes aussi faire visite à un Bourgeois de Berne qui, pour une affaire d'honneur, est relégué dans cette Sibérie du Canton.

Après ces promenades, nous nous disposâmes à traverser de nouvelles montagnes pour entrer dans le pays d'Haslis l'un des plus intéressans des Alpes.

Pour y parvenir, il nous falloit monter le grand Schedec, montagne couverte de pâturages, située entre le Grindelvald & Haslis. Nous fûmes en marche dès les cinq heures du matin; nous passâmes à côté du glacier supérieur, puis contre le pied du mont Wetter-horn. Nous n'avions pas encore marché une heure

que nous vîmes de gros nuages s'avancer contre les ſommités de glaces, plonger avec rapidité le long des gorges & arriver juſqu'à nous : bientôt nous en fûmes enveloppés ; ne voyant plus où il nous falloit atteindre, & craignant de nous égarer ſur ce ſommet vaſte & nud, nous fîmes uſage de la bouſſole, elle nous dirigea heureuſement au col par où nous devions paſſer.

A peine y fûmes-nous arrivés que nous commençâmes à entendre le bruyant éclat des avalanches ; leurs roulemens devinrent majeſtueux, & augmentèrent le regret de ne les voir point. Mais un autre phénomène vint remuer plus fortement notre ame par les nouvelles ſenſations qu'il nout fit éprouver. Au milieu de l'obſcurité qui nous environnoit, nous vîmes un rayon de lumière partir du haut du ciel & ſe propager juſqu'à nous ; on eût dit qu'il s'ouvroit pour nous faire contempler à découvert le ſanctuaire même de la Divinité ! La beauté de ce ſpectacle, le vif éclat qui l'environnoit prêtoit d'autant plus à l'illuſion qu'il étoit l'ouvrage de la nature, de ſes riches phénomènes, de ſes grandes repréſentations, ſi je puis m'exprimer ainſi.

La lumière, en croiſſant inſenſiblement, diſſipa cette illuſion qui faiſoit notre charme; nous ceſsâmes dès-lors de fixer le ciel pour voir ce qui ſe paſſoit autour de nous : les ſommets ſe découvrirent, les glaciers dégagés de nuages reſplendirent d'un vif éclat; le bel azur des glaces, l'éblouiſſante blancheur des neiges, les rayons du ſoleil & la riante verdure du pâturage où nous étions parvenus nous offrirent une ſcène agréablement variée & digne d'admiration : le beau glacier d'Inctra, enchaſſé entre les monts ſourcilleux du Wetter-horn & du Belhor, reſſembloit aux ruines d'une ville dont les matériaux auroient été d'Albâtre.

Le tems, qui s'éclairciſſoit toujours plus, nous permit de voir par des échappées le chemin que nous avions à faire; il nous paru long & rapide. Ayant deſcendu pendant une heure, nous vîmes le grand glacier de Roſen-Lovis qui ſe termine parmi des boîs & des pâturages; nous vîmes auſſi la chûte d'une maſſe de neige qui ſe réduiſit en pouſſière; nous entendîmes d'autres avalanches qui imitoient le tonnerre lorſqu'il éclate dans la nue : le glacier n'étoit pas plus tranquille que les ſommets, des cra-

quemens frappoient continuellement nos oreilles ; d'horribles crevaſſes ſe reſſerroient ou s'élargiſſoient, tandis qu'il s'en formoit de nouvelles. Ce glacier, qui tire ſa ſource des vallées de glaces voiſines du mont Grimſel, paroît s'augmenter chaque année ; la réunion de ſes glaces avec celles d'un autre champ qui ſe forme à la gauche du chemin pourroit bien dans la ſuite fermer ce paſſage ; alors cette vallée dont on tire quelques avantages par ſes pâturages & ſes bois, ſeroit perdue pour les hommes ou deviendroit d'un plus difficile accès.

Un peu plus bas que le glacier de Roſen-Lovis, nous entrâmes dans un beau pâturage où étoit un châlet & des bergers occupés à faire le fromage ; nous leur demandâmes l'hoſpitalité ; leurs longues barbes & leurs habits de peaux de chèvres ou de chamois, dont ils portent le poil en dehors, les faiſoient reſſembler à des ſauvages : quelques-uns le paroiſſoient par l'ignorance où ils étoient de beaucoup de choſes ; ils furent ſurpris de nous voir mettre le feu à leurs pipes par le moyen d'un verre ardent ; ils le furent davantage encore lorſque nous leur montrâmes notre bouſſole ;

l'agitation

l'agitation & l'obéiſſance de l'éguille, à l'approche d'une lame de couteau, les occupa beaucoup. Notre complaiſance à leur montrer ces divers inſtrumens, peut-être le plaiſir qu'ils avoient de voir des étrangers au milieu d'eux ne leur permit pas de recevoir le paiement que nous leur offrîmes pour le lait & la crême qu'ils nous avoient donnés.

Après une halte de deux heures, nous reprîmes notre route, nous perdîmes la vue des glaciers pour ne voir plus qu'une gorge ſauvage, mais pittoreſque; le fond en eſt occupé par le ruiſſeau du Reikbanbat qui, dans l'été, eſt conſidérable : de belles caſcades s'y précipitent du haut des rochers que de beaux bois couronnent : nous trouvâmes parmi des cailloux briſés de jolies matrices de cryſtaux, des marcaſſites & des grenats. M. Grouner raconte un trait aſſez plaiſant de quelques Chaſſeurs qui parcouroient les ſommités de cette vallée : ils crurent appercevoir dans le lit du Reikbanbat quelque choſe qui brilloit & jettoit des feux comme un diamant; ces bonnes gens ne doutèrent pas que ce ne fût une eſcarboucle : animés par l'eſpoir d'un grand gain, ils ſe pourvurent de toutes les

cordes qu'ils purent trouver dans le pays, & defcendirent le plus hardi d'entr'eux à une profondeur de mille toifes ; cet homme ayant été dévallé fans accident fut remonté de même, mais fans avoir trouvé ni diamant ni efcarboucle.

Nous trouvâmes fur notre paffage un châlet où étoient auffi des bergers ; nous y entrâmes : ceux-ci nous parurent plus inftruits que ceux chez qui nous avions dînés ; nous leur trouvâmes même quelques livres, ce qui furprit ma compagnie ; ce n'étoit pas la première fois que j'avois vu des livres faire partie de l'ameublement ruftique des Bergers. La circonftance que je vais rapporter fera connoître que ces hommes ne font pas auffi bruts qu'on le penfe communément.

Je parcourois avec mon fils, alors âgé de douze ans, les fommités du col de Balme, fitué entre Chamouni & le Valais. Affis fur la plus haute éminence, nous vîmes venir à nous un Berger vêtu d'une peau d'ours ; fon apparition paru alarmer mon jeune voyageur qui n'avoit encore point vu d'homme habillé comme celui-là : il le confidéroit par toutes fes faces,

& lui ſuppoſoit l'eſprit auſſi brut que ſon habillement ; mais quelle ne fut pas ſa ſurpriſe lorſqu'il vit dans la poche de ce demi-ſauvage un livre proprement relié (c'étoit l'hiſtoire du Dannemark par M. le Profeſſeur Mallet.) Cet homme, qui voyoit que nous le ſoupçonnions de l'avoir trouvé, nous dit qu'il lui appartenoit, & que la lecture faiſoit ſa plus agréable occupation lorſqu'il étoit ſur les montagnes à garder ſes troupeaux : pour confirmer cela, il nous lu quelques parties de ſon livre.

De ce châlet nous continuâmes à deſcendre le long de notre gorge, dont la pente devenoit toujours plus rapide. Le ciel qui s'agrandiſſoit nous fit conjecturer que nous ne tarderions pas à avoir la vue de la vallée d'Haſlis : nous ne languiſſions pas d'y arriver ; celle que nous parcourions étoit un contraſte perpétuel ; une ſucceſſion de tableaux les plus variés ; de belles chûtes d'eau, des rochers magnifiques, d'agréables prairies nous occupoient ſans ceſſe ; de grands arbres, les uns d'un verd tendre, les autres d'un verd foncé embelliſſoient notre route, tandis que des plantes alpines l'embaumoient.

Nous arrivâmes au bord de la vallée d'Haſlis au moment où le ſoleil la doroit encore de ſes rayons ; nous la découvrîmes de deſſus la crête d'un rocher, ſon aſpect étoit magnifique, les montagnes deſſinées avec préciſion, leurs couches, leurs fellures bien caractériſées, les caſcades qui pendent & tombent ſur les rebords des rochers & qui s'échappent pour arriver dans l'Aar, les habitations répandues çà & là, des prairies magnifiques, les vergers & mille boſquets charmans font de cette vallée le plus beau ſéjour pour qui aime la nature & ſes beaux contraſtes.

Nous avions près de nous une bruyante caſcade, c'eſt le Reikbanbat qui plonge ſur de ſuperbes blocs de marbre : nous y deſcendîmes, & éprouvâmes quelques difficultés par la pente rapide des prairies & l'humidité des rochers ſur leſquels nous avions de la peine à nous tenir ; mais nous fûmes bien dédommagés de nos efforts par la beauté du ſpectacle que nous préſenta la nappe d'eau tombant avec roideur & écumant contre les rochers qu'elle a à ſurmonter ; des ſapins, de jeunes mélaiſes, des arbuſtes agréables embelliſſent encore ces lieux.

Du pied de cette caſcade nous arrivâmes dans la vallée où nous vîmes des maiſons de bois ſpacieuſes proprement bâties, ſituées au milieu d'agréables vergers : des femmes charmantes nous invitèrent à goûter de leurs ceriſes, leur politeſſe n'étoit pas motivée par l'intérêt, la ſatisfaction, le plaiſir qu'elles avoient de nous les offrir ſe peignoit ſur lenr phiſionomie déja ſi remplie de graces ; nous logeâmes au village de Méringen chef-lieu de ce pays.





CHAPITRE XVII.

De la vallée d'Haslis.

CETTE vallée fermée par de hautes montagnes à l'Orient, au Midi & au Couchant, l'eſt encore au Nord par le lac de Brientz qui occupe une étendue de trois à quatre lieues. Le paſſage du mont Grimſel qui eſt au Midi eſt aſſez fréquenté dans la belle ſaiſon : la rivière d'Aar qui en deſcend ravage ſouvent toute la vallée, de même que pluſieurs torrens contre leſquels on eſt forcé d'élever conſtamment des digues.

Ce beau pays, menacé tous les étés d'une ſubmerſion, a dû être dans l'ancien tems ſous les eaux & ne former qu'un lac depuis le pied du Grimſel juſqu'à Thoun : des veſtiges encore ſubſiſtans ſemblent le prouver. Du côté du mont Grimſel la vallée eſt coupée par une bande de rochers calcaires de la longueur d'environ une lieue : l'aſpect en eſt pittoreſque ; ce ſont des côteaux les uns couronnés d'arbres, les autres

portant une terre meuble & légère qu'on laboure à bras ; la fraîcheur de ceux que les bois couvrent y attirent les Bergers qui en font des retraites délicieuſes, & qui y jouiſſent encore du doux parfum des plantes & des fleurs.

C'eſt auſſi le Pérou des Naturaliſtes par les objets de curioſité qui y abondent : on y trouve des mines d'argent, de plomb & d'étain, & l'on y exploite une bonne mine de fer : les lits d'ardoiſes qui ſont aſſez abondans contiennent des cornes d'Ammon ſans mêlange d'autres coquillages ; il eſt de ces ardoiſes qui ſont arboriſées & mêlangées de diverſes couleurs : on trouve des ſpaths colorés & des échantillons de marbre fort beau ; l'argille s'y montre auſſi ſous diverſes formes : détrempée par l'eau elle s'unit au ſable avec la terre calcaire, avec des terres métalliques, avec le bitume, le charbon de terre, & entre ainſi dans la formation du caillou commun, du jaſpe, du ſpath & du porphire ; c'eſt elle qui forme avec lenteur l'amiante, l'asbeſte, le talc ; mêlée à ces différentes productions elle en forme de nouvelles encore : les cryſtaux ſont communs dans le lit de l'Aar, & il n'eſt pas rare d'en trouver de colorés.

Le vallon qui mène d'ici dans le canton d'Undervald eſt rempli de curioſités : on y voit des torrens & des fontaines périodiques ; on y admire les beaux contraſtes que forment les glaciers qui le dominent avec les bois, les pâturages & les rochers taillés à pics. Le vallon de Brunig, qui fait la frontière d'Undervald, préſente une magnifique vue juſques aux monts Saint-Gothard ; il eſt couvert de grands arbres parmi leſquels ſont de très-beaux érables & des aliſiers que Linneus appelle *Grategus Aria*.

Les Habitans d'Haſlis ſont la plus belle race d'hommes qu'on cônnoiſſe ; les femmes ſont grandes, leur phiſionomie eſt douce & leur habillement quoique ſingulier ne les dépare pas.

Je ne ſais où ce Peuple a appris qu'il deſcendoit d'une colonie de Suédois ; mais la tradition en eſt conſtante : une conformité de langue avec celle que parle cette nation ſembleroit en quelque ſorte appuyer cette opinion. Peut-être que les Haſliſlans ſont un reſte de ces mêmes Gots qui envahirent le midi de l'Europe & détruiſirent l'empire Romain. On a vu à l'article du Valais comment des hordes d'Huns ou d'Alains s'y domicilièrent ; nos Haſliſlans pourroient de

même tirer leur origine d'une ſemblable révolution.

Ils ont des mœurs pures, de la probité dans le commerce, leurs pâturages ſont en grande réputation ; & le trafit qu'ils font de leur fromage & de leur bétail eſt conſidérable : » Ils ſont » graves, froids, plus capables de réflexion que » d'imagination : attachés à leur état ils s'en tien» nent honorés : un Cultivateur avec cent mille » livres de bien ne ſe donnera pas le ridicule » d'épouſer une Demoiſelle, & ne conſentira pas » que ſes enfans ſe méſallient avec les Bourgeois: » il paroît lourd dans ſes plaiſirs, lent dans ſes » opérations ; mais ſa conduite eſt ſyſtématique ; » ſon économie roule ſur un cercle bien ordonné » pour toute l'année. Il a un ſoin tout particulier » pour ſon bétail, & s'attache à conſerver une » bonne race. Sans ambition il recherche moins » les petits emplois de police qu'il ne s'y prête : » il ne s'expatrie pas volontiers : une nourriture, » des habitudes différentes lui donnent chez » l'étranger ce regret de la Patrie qui devient une » maladie ſouvent mortelle. Les femmes y ſont » laborieuſes, exactes dans les détails du mé» nage, entendues dans la culture des jardins,

»dans la filature & autres ouvrages de leur »ſexe.

Les habitans de cette vallée, quoique ſujets de l'Etat de Berne, ont le privilège de ſe gouverner eux-mêmes & d'élire pour Bailli l'un d'entr'eux, élection qui eſt portée au Conſeil des Deux-Cent de Berne qui la confirme ou la rejette : ce Magiſtrat, après avoir prêté le ſerment de fidélité devant le Souveraln de cette République, eſt tenu auſſi de jurer devant les habitans d'Haſlis de maintenir les privilèges du pays & d'adminiſtrer fidellement la juſtice. Ce fut (m'a-t-on dit) pour avoir voulu éluder en quelque ſorte l'obligation de ce ſerment qu'un de ces Ballifs fut enfermé dans l'Egliſe de Méringen juſques à ce qu'il eût ſatisfait à la loi. Cette eſpèce de violence failli à attirer à ce peuple la diſgrace de MM. de Berne qui, en déſavouant la conduite du Chef, ne crurent pas devoir tolérer les voies qu'on s'étoit permiſes : LL. EE. privèrent les Haſliſlans de leurs privilèges ; mais par une politique autant prudente que ſage ils les leur rendirent : cette conduite leur a gagné les cœurs de tous ces montagnards.

L'auberge où nous logeâmes dans Méringen eſt une belle maiſon bâtie en pierre, appartenant à M. Watteville de Berne; elle eſt près d'une fontaine où nous vîmes les plus belles femmes que nous euſſions encore remarqués dans toutes nos courſes: de notre auberge nous avions la vue de la vallée du Schedec, par laquelle nous étions deſcendu. On la voit aboutir à des ſommets couverts de glace dont la hauteur ſurpaſſe les nues; cet aſpect d'un éternel hiver avec les agréables oppoſitions d'un beau verger que nous avions ſous les yeux & de ceux que préſentent de magnifiques rochers embellis par des caſcades, des bois qui les couronnent, des prairies du plus beau verd forment un tableau auſſi piquant qu'il eſt riche & diverſifié.

Tandis que nous étions occupés à obſerver les grands ſommets de glace qui nous dominoient, l'Aubergiſte apperçut deux chamois monter tranquillement l'un de ces glaciers: auſſi-tôt nous braquâmes nos lunettes, & nous vîmes, quoiqu'à la diſtance de cinq lieues, ces animaux découper le ciel à la hauteur d'environ deux mille toiſes. Nous eûmes ainſi occaſion de vérifier une obſervation que nous avions

déja faite ; c'eſt que les montagnards ont une vue infiniment meilleure que les gens de la plaine, qu'ils diſcernent les objets à des diſtances où les lunettes peuvent à peine les faire appercevoir.

Ayant contemplé les beautés de ce pays, nous continuâmes notre route par le lac de Brientz qui a trois lieues de longueur ſur une de largeur : l'Aar s'y jette & le traverſe ; il eſt poiſſonneux, on y pêche un poiſſon qui lui eſt particulier & qu'on vend après l'avoir fait ſécher à la fumée : les montagnes qui l'environnent préſentent les coups d'œil les plus pittoreſques. «C'eſt bien ici que le Peintre de la Nature la ſur»prendra, pour ainſi dire, dans ſon attelier, »entourée des reſtes du cahos, au milieu d'une »création ébauchée & de formes majeſtueuſes »qui annoncent une main toute puiſſante. Il ne »trouvera pas ailleurs ces grands effets des om»bres & de la lumière : ces deſſeins hardis & »ſublimes auxquels l'imagination ſeule ne ſauroit »atteindre : ici des rochers inacceſſibles & d'une »hauteur effrayante entrecoupés d'écueils bizar»res ; des grottes obſcures paroiſſent atteindre à »la voûte des cieux, leurs cimes en ſurplombant

» au-dessus d'un profond abyme menacent de le » couvrir de leurs ruines ; couronnées de touffes » épaisses, d'arbres courbés par la vétusté elles » jettent au loin leurs ombres prolongées & » répandent une fraîcheur inaltérable. Là des » torrens se pécipitent du sein des nues, se dis- » persent dans l'air, ou forment dans leur chûte » des cascades variées à l'infini ; le soleil les fait » briller des feux du diamant, des couleurs de » l'arc-en-ciel ; leurs ondes rassemblées dans les » gouffres qu'elles ont creusé s'en échappent » avec une nouvelle force, & blanchissent de » leur écume les marbres épars qui s'opposent à » leur rapidité : non loin de-là l'œil est enchanté » de la vue des collines tapissées de diverses » nuances que répète & multiplie la surface » tranquille du lac » : c'est ainsi qu'au milieu de ces aspects sauvages & magnifiques se trouve placé un agréable vallon qu'occupe une colonie d'hommes heureux ; c'est le pendant de la vallée riante de Tempé : il captive d'autant plus les regards qu'il contraste merveilleusement avec les glaciers énormes hérissés de pointes, & les sommets des montagnes arrondies par les neiges. Tel fut le spectacle ravissant dont nous

jouîmes jusqu'à Interlaken où nous passâmes l'Aar sur un pont couvert : la petite demi-lieue de chemin qu'il reste à faire pour arriver à Underſée eſt ſi agréable qu'on ne s'empreſſe pas d'y arriver. En entrant dans cette ville, nous nous arrêtâmes à contempler l'Aar qui y eſt fort large ; elle paſſe ſur une digue qui la fait écumer avec grand bruit, puis s'échappe pour former des contours gracieux au milieu des riantes prairies qui embelliſſent ſes bords jusqu'au lac de Thoun.

Ainſi que dans la vallée d'Haſlis, celle d'Unterſée eſt riche en débris des hautes Alpes, que les torrens y charient. Des porphyres, des agates, des cryſtaux, des différentes ſortes de marbres, des marcaſſites & des échantillons de mines offrent un vaſte champ aux Amateurs d'hiſtoire naturelle.

Sur les montagnes voiſines & à des hauteurs conſidérables, on rencontre d'immenſes blocs de granitz & d'autres pierres des montagnes primitives qui n'ont pu y avoir été tranſportés que par des courans d'eau & dans le tems où ce pays étoit une mer ou un lac.

Ce ſyſtême, dont M. Grouner a établi les

preuves à l'égard de la Suiſſe, & que M. le Comte de Buffon, avant lui, a rendu célèbre en l'appliquant au globe entier de la terre, eſt de la plus grande évidence. Aucun pays n'offre plus de preuves de cette vérité que la Suiſſe : Enceinte de toutes parts par de hautes montagnes, renfermant des productions marines de toutes eſpèces, coupée par un grand nombre de lacs, arroſée par les plus grands fleuves de l'Europe qui y prennent naiſſance & qui ne s'en échappent que par d'étroits paſſages, toutes ces choſes témoignent qu'elle a dû être pendant long-tems ſous les eaux qui s'en ſont échappées par quelque événement extraordinaire.

Cette révolution eſt, ſelon M. Grouner, celle du déluge ; la cauſe, le changement de l'axe de la terre ; les eaux alors preſſées forcèrent l'enceinte des montagnes à ſix endroits par où paſſent maintenant les principaux fleuves de notre continent ; le Rhône qui va dans la Méditerranée, le Rhin qui deſcend dans l'Océan, l'Inn qui ſe décharge dans la mer Noire, le Teſſin, l'Adda & la Meyra qui ſe rendent dans la mer Adriatique.

C'eſt à cette débacle des eaux qu'il faut

attribuer le tranſport de ces blocs de granitz & de tant d'autres pierres primitives qu'on trouve répandues dans toute la Suiſſe & à de grandes diſtances de la chaîne des Alpes dont ils ont fait partie. C'eſt à l'exiſtence de ce lac ou de cette mer qu'il faut attribuer cette quantité prodigieuſe de foſſiles marins de toute eſpèce qu'on y trouve : Des bancs entiers d'huitres, des cornes d'Ammon, des tellinites, muſculites, buccardites, pectinites & gloſſopetres, madrépores, millepores, des échinites, &c. toutes ces productions, dont pluſieurs vivent en famille dans la mer, ſe rencontrent en Suiſſe & y occupent de grands eſpaces ſans y être mêlangées.

A ces preuves joignez encore celles qui ſe tirent de la direction ſingulière des hautes montagnes & des vallées profondes, du cours des fleuves & des rivières qui ſerpentent toujours ſur la ſurface la plus baſſe des vallées, des pentes des montagnes & des rochers qui ſe répondent dans leurs proportions reſpectives; de la parfaite reſſemblance des matières qui les compoſent, de leurs angles correſpondans, de leurs côtés pour la plupart lavés & qui ne

préſentent

présentent qu'un roc nud, enfin de la position horizontale des rochers.

C'est dans les hautes montagnes & les vallons les plus sauvages des Alpes qu'on peut prendre une idée de ce qu'étoit la Suisse dans le tems que les eaux l'ont abandonnée. Les formes primitives s'y sont mieux conservées que par tout ailleurs : les angles sont plus saillans, les pentes plus rapides, les sommets plus tranchans ; la nudité des rochers laisse voir les sillons horizontaux que les eaux y ont tracés ; en un mot, c'est dans ces lieux extraordinaires & déserts qu'on lit quelques-unes des anciennes révolutions de notre globe.



CHAPITRE XVIII.

Sortie des Alpes & description de Berne.

L'Hôtel-de-Ville d'Unterfée en eft le Logis. Cette maifon eft vafte & bâtie en bois : fon étendue, la fécherefle de la matière dont elle eft conftruite, la facilité de l'embrafer en un inftant avec une étincelle échappée font frémir ceux qui viennent y chercher un afyle, & ont le tems d'y réfléchir. Nous éprouvâmes cette crainte, & avant de nous coucher nous cherchâmes les moyens d'échapper à l'incendie dont l'image nous frappoit & qui pouvoit nous furprendre pendant notre fommeil.

D'Unterfée nous nous embarquâmes fur le lac de Thoun pour en cottoyer la rive méridionale ; elle eft belle, les montagnes qui la couvrent de leur ombre font boifées & offrent de beaux pâturages : c'étoit un Dimanche, ce qui nous préfenta le tableau agréable de plufieurs bateaux qui, chargés des habitans des

hameaux diſperſés, les tranſportoient aux paroiſſes voiſines : cette flottille rendoit la perſpective riante & plus animée.

Du côté de Thoun, nous eûmes de beaux points de vue : les croupes des montagnes nous parurent bien cultivées, les villages ſitués aux bords du lac & ceux qui ſont ſur les élévations voiſines annoncent l'aiſance de leurs habitans. En général on peut dire qu'il eſt peu de peuples auſſi heureux ; la douceur avec laquelle ils ſont gouvernés leur laiſſe à peine le ſentiment de leur dépendance ; la propriété aſſurée de leurs biens & la paix dont ils jouiſſent depuis plus de deux ſiècles leur font bénir la Providence de les avoir fait naître ſous un Ciel & un Gouvernement ſi propice.

Notre navigation fut heureuſe ; nous vîmes le dégorgement de la Kandel dans le lac où elle fait de grands atterriſſemens depuis qu'on l'y a fait entrer, ce qui repouſſe les eaux vers Thoun & inonde les campagnes voiſines.

En approchant de cette Ville nous en admirâmes la belle ſituation : une partie nous paroiſſoit baignée dans les eaux du lac & de l'Aar, mais à meſure que nous avancions elle

ſe découvroit & s'élevoit inſenſiblement. Nous entrâmes dans la rivière qu'une iſle étroite diviſe en deux bras ; des maiſons de campagnes ornées de jardins & de boſquets l'embelliſſent.

Nous aurions pu nous rendre à Berne le même jour, mais la douce image de ce que nous venions de voir nous fit reſter à Thoun pour en jouir & nous la rappeller encore dans le calme du repos.

Le lendemain nous continuâmes notre voyage : la route qui conduit à Berne eſt l'une des plus belles de la Suiſſe, le pays eſt le plus riche du canton : l'Aar le traverſe ; nous entrâmes dans une maiſon couverte de chaume, mais dont l'intérieur nous étonna par ſa propreté & ſon aiſance : elles ſe remarquoient dans les choſes les plus communes, comme dans des napes damaſſées, dans les ſervices en porcelaine qu'on nous y préſenta. Si cette élégance nous fit quelque plaiſir, la réflexion vint en diminuer la ſatisfaction en penſant aux ſuites fâcheuſes d'un tel luxe ; ce ſont des appuis que ces bonnes gens croient donner à leur bonheur, & qui ne font que le rendre plus incertain & plus précaire.

Nous arrivâmes à Berne deux heures avant le coucher du ſoleil, dans le moment qu'on paſſoit en revue des compagnies d'artillerie.

Nous fûmes viſiter le camp : nous y vîmes une image de la guerre, & de belles campagnardes qui y étoient venues pour participer à la fête & ſervir leurs maris & leurs amans : les danſes ſuivirent les évolutions militaires, elles étoient animées & la pelouſe ſe couvroit d'une multitude de ſpectateurs.

Pendant que nous viſitions ce camp, notre compagnon Savoyard étoit dans la perplexité : il ſe vit arrêté à la porte de la ville, & taxé à une amende pour n'avoir pas fait tenir à ſon mulet le milieu du chemin : il eut beau dire qu'il étoit étranger, qu'il ne connoiſſoit pas cet ordre, & n'avoit pu le connoître, que d'ailleurs il ne s'étoit mis de côté que pour faire place à une voiture, mais toutes ces raiſons furent inutiles ; de ſorte que, lorſque nous le joignîmes, nous le trouvâmes ſi bien planté au milieu de la route qu'on auroit dit qu'il l'avoit meſurée pour ne pas être trouvé une ſeconde fois en défaut : cette gêne nous parut plaiſante ; mais elle l'étoit ſi peu pour

lui qu'il ne put ſe réſoudre à coucher dans Berne, il ſe hâta d'en ſortir pour aller au premier village y reſpirer à ſon aiſe.

Berne eſt l'une des plus jolies villes de la Suiſſe : ſituée dans une preſqu'iſle que forme l'Aar, on y jouit d'aſſez beaux points de vue que terminent à l'Orient les monts de glaces que nous avions parcouru. Le Jung-frau, l'Eger, le Mettemberg, le Watter-horn, le Bel-horn & le Grimſel ſe voient diſtinctement de deſſus la terraſſe de la grande égliſe : leurs ſommités majeſtueuſes que le ſoleil rend brillantes, découpées le plus ſouvent par des nuages, paroiſſent tenir plus au ciel qu'à la terre.

De cette région où règne un éternel hiver, la vue plonge juſqu'à l'Aar qu'on voit à deux cents pieds au-deſſous de ſoi : la rive oppoſée embellie par de riantes campagnes, l'eſt encore par une montagne couronnée de bois & d'habitations agréables d'où la ſimplicité n'eſt point bannie. Les édifices publics ſe préſentent avantageuſement ; les places & les principales rues ſont belles, la propreté y eſt entretenue par des canaux d'eaux courantes, la police y eſt bien exercée : l'arſenal eſt un des plus conſi-

dérables de la Suiſſe ; la bibliothèque publique qui contient des manuſcrits précieux, & les portraits des grands hommes ſont dans de belles ſalles.

Le Gouvernement de cette République eſt une Ariſtocratie ſage & paternelle qui ſait reſpecter les privilèges des peuples qui lui ſont ſoumis : c'eſt la plus puiſſante des Républiques de la Suiſſe ; dans le beſoin elle peut armer quarante mille hommes, & en laiſſer encore aſſez pour cultiver les terres. Une ſorte d'éducation publique y entretient le patriotiſme : la jeuneſſe ſe claſſe comme le Gouvernement, & l'imite en ſe créant des Magiſtrats & des Officiers : cette école prépare à la patrie des Magiſtrats éclairés & des Citoyens courageux.

Berne fut bâtie en 1191 par Berthold V, Duc de Zeringuen : elle devint une place d'armes, & ſes premiers Citoyens furent tous ſoldats : cette colonie compoſée de cultivateurs & de la petite nobleſſe devint conquérante ; les guerres qu'elle eut à ſoutenir contre les grands vaſſaux furent toutes à ſon avantage, elle s'agrandit de leurs dépouilles, fit des acquiſitions, & reçut l'hommage des habitans

des Alpes. Si le Duc Berthold ne fût pas mort ſans laiſſer de lignée, il y a toute apparence que Berne & ſon canton auroit formé une principauté ; mais il laiſſa cette ville à elle-même & à l'impulſion qu'il lui avoit donné. Ses poſſeſſions actuelles ont ſoixante lieues de long & trente de large ; c'eſt plus du tiers de la Suiſſe.

Les Bernois tâchent par l'accueil qu'ils font aux étrangers d'effacer la prévention où l'on a été long-tems à leur égard : on prenoit leur auſtérité pour fierté, & leur indifférence pour les arts de pur agrément comme une preuve d'ignorance ou de ruſticité : ils ont prouvé qu'on ſe trompoit, & l'on y trouve des hommes diſtingués en divers genres.

Cette ville a produit de grands hommes, & en produira tant que le patriotiſme qui diſtingue ſes citoyens y ſera une vertu : c'eſt la patrie du Grand Haller, c'eſt celle d'une ſuite de Magiſtrats & de Militaires d'un grand mérite. Les Bernoiſes ont de la beauté, les femmes & filles du commun y ſont d'une propreté dans leurs habits & leurs linges qui ſurpaſſe ce que nous avons vu ailleurs.

L'Hiſtoire naturelle y a auſſi ſes amateurs : le cabinet de M. le Miniſtre Sprungli, qui eſt dans ſa maiſon de campagne, à un quart de lieue de la ville, mérite d'être vu : il comprend une collection intéreſſante de minéraux, une de pétrifications les plus rares & une autre de coquillages : deux cents familles d'oiſeaux de la Suiſſe ornent encore ce cabinet.

Dans celui de M. Wytembach, Miniſtre au grand hôpital, on voit une collection bien ſuivie des minéraux de la Suiſſe, outre quelques autres objets d'hiſtoire naturelle.

Un troiſième cabinet eſt celui de M. Mulinen fils de M. le Banneret : quoique le poſſeſſeur ſoit encore jeune, il a déja formé une collection fort intéreſſante ; & comme il a des connoiſſances, & qu'il donne beaucoup de ſoins à cela, il n'y a pas de doute que ſa collection ne devienne avec le tems très-belle & très-complète.

D'autres villes de la Suiſſe poſsèdent auſſi d'aſſez belles collections pour mériter un Chapitre à part : d'ailleurs il y ſera parlé de quelques endroits qui n'ont pu avoir place dans mes deſcriptions & qu'on aimera connoître.

CHAPITRE XX.

Des Cabinets d'Hiſtoire naturelle.

LE canton de Zurich eſt, après celui de Berne, le plus conſidérable de la Suiſſe : il eſt riche & très-peuplé : le lac, à l'extrémité duquel la ville de Zurich eſt ſituée, eſt agréable ; il a de longueur environ treize à quatorze lieues ſur une ou deux de large : ce qu'il y a de remarquable, c'eſt un pont qui le traverſe en entier dans une largeur de dix-huit cents cinquante pas. Les rives ſont embellies par des villages, des maiſons de campagne, des vignobles & des vergers : Zurich, bâtie à l'endroit où la Limmat ſort du lac, eſt partagée par cette rivière en deux parties ; elle eſt belle, riche & fort commerçante, les manufactures y proſpèrent ; on y admire la machine qui ſert à la fabrique de la ſoie des frères *Eſcher ;* on y compte environ dix-ſept mille pièces de roues, ou cylindres, ou devidoirs, toutes miſes en mouvement par l'eau : elle fournit de la ſoie

à ſix cents femmes occupées à faire des crépons. La bibiothèque du Chanoine & Proffeſſeur Geſſner eſt de onze mille volumes, la plupart ſont un choix d'hiſtoire naturelle. Il ne faut pas le confondre avec le poëte Geſſner qui eſt Conſeiller. Outre les livres du Proffeſſeur, ſon cabinet renferme une multitude de marbres rares, d'agathes, de pétrifications, de coquilles; un herbier immenſe, où ſont peintes dix milles eſpèces de plantes avec leurs caractères génériques : il y a ſuivi & corrigé le ſyſtême de Linnæus. Parmi les pétrifications, on remarque une table d'ardoiſe où l'on voit une murène longue de deux pieds, large de ſix pouces; le ſquelette d'un ſilure, une méduſe épineuſe, des buccins, une échinante; on y trouve des cryſtaux ſinguliers, & un grand nombre de choſes rares & utiles en minéralogie. Le cabinet de l'apothicaire Lavater n'eſt pas à comparer à celui-là, mais il eſt ſur-tout riche en cryſtaux; il a des pétrifications remarquables. Celui de M. Schulteſs renferme deux cents eſpèces d'oiſeaux qui ſe trouvent en Suiſſe, & environ quatre mille inſectes. Celui de la ſociété de phyſique eſt riche ſur-tout en bota-

nique : ſon herbier eſt composé de trente-ſix livres ; on y trouve trente-trois eſpèces de véroniques, treize paſſe-fleurs. Scheutzer en avoit fait une en vingt livres. L'Egliſe de l'Eau a une bibliothèque & un cabinet d'hiſtoire naturelle ; on en trouve beaucoup encore dans cette ville, où l'on cultive les ſciences comme les arts utiles.

De Zurich on ſe rend à Bade ſur la Limmat, qui coule avec aſſez de rapidité : en deux heures on parcourt l'eſpace de cinq lieues ; ſon lit eſt ſemé de rochers, mais on ſait les éviter : les pays qu'elle arroſe ſont agréables ; l'abbaye de Wetingen n'en eſt pas éloignée : près de Bade un rocher nud ſemble pendre ſur elle, & préſente un aſpect ſingulier : le pays autour de la ville eſt montueux, mais agréable ; la ville eſt petite, mais aſſez jolie ; on y bâtit avec une pierre blanchâtre qu'on trouve dans le voiſinage ; c'eſt une belle pierre calcaire qui tient un peu de ſpaht. Les bains ſont célèbres : ce ſont des ſources chaudes qui ont une grande vertu : il y a des bains pour les pauvres qui trouvent encore dans les charités qu'on leur fait de quoi alléger leur misère.

De Bade on va à Windich, reste d'une ville qui ne montre plus que quelques ruines antiques ; le chemin qui y conduit est agréable, & souvent élevé de cent pieds au-dessus de la Limmat. De-là on va à Bruk où demeure le docteur Zimermann, & l'on se rend ensuite à Schinznach par un chemin coupé au travers des forêts. Les bains de ce village ont une grande réputation, des promenades agréables y attirent les étrangers autant que la salubrité des eaux : ces bains ont un bâtiment vaste, les eaux en sont presque froides, il faut les faire chauffer pour s'y baigner : leur goût, leur odeur est désagréable. A un quart de lieue de là sont des carrières de gips assez mauvaises ; on n'y trouve rien de curieux.

Brugg n'est pas bien éloigné de Schinznach ; c'est une petite ville près du Bozberg ; nommé par les Romains *mons Vocetius ;* il n'est composé que de rocs vitrifiables : cependant au sommet on trouve un spaht calcaire, dont quelques parcelles sont roulées çà & là dans le chemin : d'un côté, & à son pied, on voit encore quelques masses d'ardoise ; on y trouve quelques pétrifications.

Le lac de Conſtance eſt un des plus grands de la Suiſſe, il porte des bâtimens de la charge de deux mille ſix cents quintaux; ſes environs ſont ſemés de villages & de bourgs; Reichenau, qui eſt une iſle de ce lac, eſt connue par une abbaye de l'ordre de St. Benoît; qui poſsède beaucoup de terres en ſouveraineté & de grandes richeſſes. On dit qu'elle a une émeraude qui appartint à Charles-le-Grand: elle pèſe vingt-huit livres, & vaut, dit-on, cinquante mille écus: l'hiſtoire de cette pierre paroît une fable, comme ſon prix eſt une exagération: elle paroît une eſpèce de quartz, elle eſt épaiſſe de deux pouces, large de treize, & longue de deux pieds & demi: il eſt preſque certain que c'eſt une maſſe de verre ou d'un jaſpe verd.

Le Canton de Schaffouſe eſt le plus ſeptentrional de la Suiſſe, il confine à l'Allemagne. Le premier objet qui frappe en allant à Schaffouſe, c'eſt ſon pont de bois conſtruit ſur le Rhin par un Appenzellois induſtrieux; il ne repoſe que ſur ſes extrémités & à ſon centre, & a deux cents pas de long; il eſt couvert: ſon toît eſt une eſpèce de manſarde percé par un grand nombre de lucarnes: deux bateaux ſont

toujours auprès pour y porter des fecours contre le feu ; les eaux du fleuve font là fi claires que, malgré fa profondeur, on en voit très-bien le lit femé de cailloux.

Schaffoufe eft dans une fituation riante & belle ; des montagnes, qui font dans fon voifinage, varient la perfpective ; fes habitans font les Suiffes qui parlent le mieux l'Allemand ; ils font honnêtes, civils & obligeans. Le docteur Amman a un riche cabinet d'hiftoire naturelle : on y voit des morceaux précieux, une grande tête de Médufe, des madrépores divers, des millepores, des *oftrites*, ftrombites & des pierres rares ; le tout raffemblé de divers pays du monde.

Au-deffous du village de Neuhaufen eft la grande chûte du Rhin : elle n'a que quarante pieds de haut ; peut-être a-t-elle été autrefois plus haute ; la chûte du fleuve, l'écume, les tourbillons qu'elle forme, le bruit qu'elle fait, la pouffière & la vapeur qui s'en élèvent, qui forment une nuée où fe peint l'arc-en-ciel, frappent les fpectateurs ; on n'y voit plus le pin qui s'élevoit à l'endroit de la chûte, mais les rocs qui la féparent ; le dos écumant des vagues

qui tombent, qui ſe relèvent, jailliſſent & ſe diſperſent au travers de ces rocs déja rongés & noirs, étonnent & effraient toujours : dans les eaux baſſes, on diſtingue une figure de nain, une poupée de bois qui s'élève du milieu du rocher.

Au village de Sublingen, on prend des guides pour monter le Randberg, qui eſt très-eſcarpé en pluſieurs endroits : il eſt compoſé de différentes collines ; de la hauteur on a une vue étendue ſur le Rhin, les pays voiſins ſont tous aſſez peuplés : on trouve ſur ce mont la *Carlina acaulos*, qu'on trouve auſſi ſur le Buet à peu de diſtance de la neige : on y trouve une multitude incroyable de pétrifications ; toutes les parties de la montagne ſemblent montrer des traces de plantes & des dépouilles de l'Océan ; tout y eſt calcaire, & entremêlé de cornes d'Ammon, de terebratules, d'éponges, de coraux & belemnites : on trouve à ſon ſommet des poiriers ſauvages & des ſapins.

Laufenbourg a un long pont ſur le Rhin : au milieu eſt une chapelle, mais au-deſſous eſt une merveille plus étonnante ; c'eſt un rocher qui s'étend d'un côté du fleuve à l'autre, où on remarque

remarque qu'il eſt formé d'un grain gris & rougeâtre partagé en rhombes ; l'eau tombe de ce roc énorme ſur les couches plus ou moins avancées qu'il forme ; la caſcade eſt bruyante & ſingulière : des deux côtés s'élèvent deux montagnes, & le chemin ſemble ſuſpendu ſur l'une d'elle ; les cavernes du roc ſont remplies de cailloux, les champs voiſins d'une pierre ſemblable au poudding d'une manière de granitz.

La ville & petite république de Mulhouſe eſt environnée par la France ; ſa poſition ſur la frontière d'Allemagne l'auroit expoſée dans les tems de guerre aux paſſages des armées belligérantes ſans ſes allianges avec les cantons Suiſſes : cette ville n'eſt pas bien bâtie, elle manque de bonne eau ; ſes richeſſes ſont dans ſes vignobles & ſes fabriques de coton. Les curieux y viſitent l'herbier du docteur Hofer ; il eſt arrangé ſelon le ſyſtême de Linnæus : on y voit encore diverſes curioſités marines & pluſieurs pétrifications, une ſerpula, une *anomite tête de ſerpent de Linnæus* : on y voit un grand nombre d'échinites ; un *cidaris miliaris* rempli de marne bleue qui a deux pouces & demi de

circonférence, trouvé dans les montagnes de Neufchâtel; un cidaris mammillaris, trouvé en Lorraine; un ſpatagus dans le lit de la Birſe près de Bâle; une épine d'échinite en forme de concombre dans le territoire de Bâle; divers gloſſopetres, des balanites, des belemnites, parmi leſquels on remarque une conique & noire, au ſommet de laquelle ſont trois morceaux de coraux. Parmi les nautiles, on en voit une tirée de Bourgogne, qui ſemble imprégnée de fer; il y a une corne d'Ammon qui a un pied & demi de diamètre; une grande huitre, que les ſavans nomme *raſtellum*, trouvée en Normandie, & d'autres objets auſſi rares, tels que des helmintholites divers; une collection de foſſiles calcinés ou imparfaitement calcinés. On y voit encore une maſſe de coquillages pétrifiés, qu'on a pris à Courtagnon en Champagne, & qui renferme de trois cents eſpèces différentes raſſemblées dans une terre de craie. On doit viſiter auſſi le jardin du Bourgmeiſtre *Kiſsler*, rempli de belles plantes, entre leſquelles on remarque le *mirabilis jalapa* qui s'y élève en pleine terre; quatre variétés de langues de cerfs, des pieds de vaux, des fuſtets, des bigones,

la *guilandina dioica* de Linnæus, trois eſpèces d'arbres aux pois, un très-beau daphné mezeheum. Le chemin de Mulhouſe à Bâle, qui n'eſt que de ſept lieues, eſt très-agréable, ombragé par des noyers & des ceriſiers ſauvages, la vue s'y promène agréablement ſur des collines couvertes de vignobles juſque vers Colmar & preſque juſqu'à Strasbourg.

Le canton de Bâle a pour frontière l'Allemagne, la France & le canton de Soleure : la ville, qui eſt la plus grande de toute la Suiſſe, eſt bâtie ſur les deux rives du Rhin; les promenades publiques, les terraſſes, les maiſons ſituées du côté du fleuve ont des points de vue magnifiques; la maiſon Sarraſin eſt fort belle, elle a plus de deux cents pieds de long : l'achat des maiſons qui occupoient la place où elle eſt aſſiſe, a coûté ſeul deux cents mille livres. Bâle a deux cents vingt rues & quatre-vingt-dix fontaines, dont diverſes ont leur ſource dans la ville même : le pont du Rhin a deux cents ſoixante-dix pas de long : de Bâle on voit une partie de ſon canton partagé en champs & en vignobles; à une portée du

canon eſt la forteresse d'Huningue, & au-delà du Rhin une partie du Margraviat de Bade & de la Forêt-noire; cet aſpect eſt agréable & varié.

L'univerſité de cette ville eſt célèbre, elle a donné des Savans du premier rang; on y voit des cabinets d'hiſtoire naturelle : on va viſiter celui de Felix Platter qui eſt négligé, celui de M. Bauſier eſt rempli de raretés; on en a fait connoître une partie par des gravures; il y a des morceaux de coraux & de madrepores très-curieux; on y trouve une tête de Meduſe, diverſes de ces eſpèces d'étoiles de mer qui ont été pétrifiées, lorſque ſes membres étoient en contraction, qu'on appelle encrinites, & dont M. Guetard a montré l'origine dans le palmier marin : un trochite ſingulier & rare; il a la figure d'une croix à ſon centre. Il y a auſſi un cabinet de plantes, formé par M. Stæhelin; on y a ajouté des plantes marines, des coraux ſinguliers que ſon poſſeſſeur actuel a pris ſoin de raſſembler en Corſe, des poiſſons deſſéchés, des pierres trouées par les pholades, des coquillages, & dans un de ces derniers la figure de l'animal s'eſt conſervée en ſe pétrifiant : on

y trouve beaucoup de pétrifications, parmi lesquelles on remarque une échinite qui a encore ses dents; des astroïtes, dont une a cinq petites apophyses très-distinctes, quoique la pièce entière n'ait pas deux lignes de long. Dans le cabinet de M. Brukners, on y voit d'antiques monnoies, des coquilles, des pétrifications : on y remarque des antiquités de la ville d'Augst; un nautile d'un pied & demi de diamètre pesant cinquante livres; un ammonite d'un pied de tour rempli d'un gravier pyriteux. Dans la bibliothèque publique, on trouve l'herbier de Hagenbach, un amas précieux de cartes, de perspectives diverses de la Suisse, des monnoies romaines, des antiquités tirées des ruines d'Augst, des agathes, onix, opales & des tableaux d'Holbein : celui du corps de Christ est admirable, un grand nombre de livres. On peut voir encore les cabinets de MM. Bernoulli : celui de M. de Mechel, négociant d'estampes & de tableaux, mérite d'être visité des connoisseurs; il y a peu de choses médiocres : M. de Mechel réunit à une grande connoissance dans ces arts beaucoup de politesse : Sa Majesté

Impériale paſſant à Bâle n'oublia pas de voir ce cabinet, & d'en témoigner ſa ſatisfaction.

Les étrangers qui vont à Bâle ne manquent pas de voir la danſe des morts qu'on dit être d'Holben, mais qui tout au plus eſt d'un de ſes élèves. Ces peintures ſont bien paſſées; & le peu de ſoin qu'on en a achévera de les effacer. On va voir dans la cathédrale le tombeau d'Eraſme de Rotterdam. Bâle, quoique très-commerçante, n'eſt pas peuplée pour ſa grandeur, la plupart des rues paroiſſent déſertes; ce défaut de population vient, dit-on, de la jalouſie des Bourgeois qui ne veulent pas admettre parmi eux les étrangers manufacturiers ou artiſtes. Le commerce des toiles de lin & de coton eſt conſidérable; les papéteries, les toiles peintes, les étoffes de ſoie, les rubans, la teinturerie, & d'autres articles d'un commerce lucratif y proſpèrent.

Le Wartemberg, qui eſt à cinq quarts de lieues de Bâle, ne ſemble de loin qu'une colline; mais c'eſt un mont aſſez eſcarpé: les murs de ſon ancien château détruit ſont d'une pierre calcaire remplie de coquilles: ce ſont des olites qu'on diſtingue à peine à l'œil nud.

A peu de diſtance, dans des foſſes d'argille, on trouve des ammonites, de petites terebratules, & des belemnites petites & plates : en quelques lieux on trouve des ſtalactites de la matière qui forme le ſpath, en feuilles, en cônes, en cylindres. Le Paſteur du village de Mutent, village au pied du mont, a un cabinet d'hiſtoire naturelle curieux, une partie de ce qui le compoſe fut tiré du rivage de la Birſe : on y voit une petite encrinite dans un grès de ſable jaune, une dent d'éléphant longue de huit pouces, des coraux rares.

La ville de Soleure eſt au pied du mont Jura dans une riche ſituation : l'Aar baigne ſes murs, & depuis le haut de la tour de la grande égliſe l'on a une vue autant immenſe que belle ; elle s'étend du canton de Berne à celui de Schaffouſe, & l'on a l'aſpect des ſommités de glace du Saint-Gothard juſqu'à celles du Grindelwald : j'ai vu dans cette ville un cabinet d'hiſtoire naturelle où il y a de belles ardoiſes arboriſées & un ourſin pétrifié. L'illuſtre Abbé Spallanzani, avec qui je viſitai ce cabinet, & quelques autres tant à Berne qu'à Bâle, étoit lui-même

par ſes profondes connoiſſances de l'hiſtoire naturelle un cabinet bien inſtructif : il parut un peu ſurpris de trouver dans celui de Soleure la pétrification d'un ourſin, parce qu'on lui avoit dit qu'il n'en trouveroit qu'un dans toute la Suiſſe, & c'étoit le ſecond qu'il voyoit.



CHAPITRE XX.

Nous quittâmes Berne par un tems de pluie, qui heureuſement ne dura pas : nous eûmes du plaiſir à voir s'élever les nuages, & à contempler derrière nous la majeſtueuſe chaîne des Alpes que nous allions bientôt perdre de vue ; nous ne la vîmes plus dès que nous eûmes fait trois lieues de chemin.

L'aſpect qui ſe préſenta alors à nos yeux fut celui du mont Jura : cet avant-mur des Alpes, qui n'offre au premier coup-d'œil qu'un rideau obſcur, renferme cependant la comté de Neufchâtel, l'un des pays les plus intéreſſans de la Suiſſe. Notre imagination aimoit à s'y promener ; elle nous peignoit le joli lac de Neufchâtel au pied de ce rideau, les villes charmantes qui ſont ſur ſes bords peuplées par des hommes induſtrieux, & au-delà les belles vallées de Ruz, de la Chaux-de-fond, du Locle & du Val-de-Travers : c'eſt à la Chaud-de-fond & au Locle, nous diſions-nous, c'eſt-à-dire, dans des vallons ſolitaires où exiſtent des pépi-

nières d'hommes qui ſe ſont rendus célèbres dans les arts : nous aimions auſſi nous tranſporter ſur le ſommet du mont Damen qui ſépare le Val-de-Ruz de la Chaux-de-fond ; nous nous rappellions que c'étoit de ce ſommet que nous jouîmes, il y a quelques mois, du magnifique aſpect des Alpes depuis le mont Blanc juſqu'au de-là des monts Saint-Gothard, c'eſt-à-dire, d'une étendue de paſſé quatre-vingts lieues. L'énormité de ces monts d'albâtre, qui ſe ſupportent les uns les autres, leur figure giganteſque, leur prodigieuſe hauteur formoient une liſière bien étonnante entre le ciel & la belle vallée de Ruz que nous avions alors à nos pieds.

Après nous être promenés par la penſée le long des rives du lac de Neufchâtel, nous eûmes bientôt ſous nos yeux celui de Morat ; il eſt moins grand, moins beau, mais il ne laiſſe pas d'être joli, & communique au premier par une petite rivière.

La ville de Morat où nous entrâmes enſuite eſt dans une ſituation agréable : ſes habitans ſont honnêtes, nous y fûmes accueillis par un ami qui poſsède une des plus belles maiſons ; il ſe préparoit à nous donner une partie ſur

le lac, lorſqu'une tempête qui s'éleva nous priva de ce plaiſir.

Morat eſt célèbre par le fameux ſiège qu'elle ſoutint contre le Duc de Bourgogne Charles-le-téméraire, & la bataille que ce Prince perdit aux portes de cette ville : Bubenberg, Avoyer de Berne, qui y commandoit avec mille hommes ſeulement, eut la gloire d'arrêter l'armée ennemie qui étoit de ſoixante mille. Cette belle défenſe donna le tems aux Suiſſes d'arriver, de livrer bataille & de remporter la victoire : les os de trente mille Bourguignons qui y périrent ſe voient encore dans une chapelle ſituée ſur le chemin: l'inſcription eſt du célèbre Haller.

De Morat nous vînmes à Avanches, qui anciennement étoit la ville la plus conſidérable de la Suiſſe : on y voit des reſtes d'antiquités & un pavé de moſaïque.

D'Avanches nous paſsâmes à Payerne, puis à Moudon, qui ſont de petites villes ſituées aux deux extrémités d'une longue vallée bien cultivée. Après Moudon on commence à monter le Jorat: nous fîmes ce chemin gaiement, par le plaiſir d'avoir bientôt ſous nos yeux la vûe du lac de Genève : nous le découvrîmes de

deſſus la hauteur ; la douce émotion que nous éprouvâmes peut mieux être ſentie que d'écrite : Nous vîmes en même tems les Alpes de la Savoie , le Buet , le Mont-Blanc , le Vélan & tant d'autres ſommités qui ont fait l'objet de mes deſcriptions : la ville de Lauſanne ſe voyoit en avant du tableau : nous n'y entrâmes pas , parce que nous étions attendus dans une campagne ſituée au pied du Signal , dans l'expoſition la plus riche qu'il ſoit au monde.

Que tout plaît en ces lieux à mes ſens étonnés !
D'un tranquille Océan l'eau pure & tranſparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés.
D'innombrables côteaux ces champs ſont couronnés ;
Bacchus les embellit. Leur inſenſible pente
Nous conduit par degrés à ces monts ſourcilleux
Qui preſſent les enfers & qui fendent les cieux.

Eloignés encore d'une journée de Genève , nous voulûmes y arriver par le lac : nous profitâmes d'un vend du Nord qui ſeconda l'empreſſement que nous avions de revoir nos foyers.

Genève ſe préſenta à nous ſous ſon plus bel aſpect : de ce côté elle forme un amphithéatre magnifique ; ſes murs , ſes baſtions baignés des eaux du lac , les rives qui ſont à ſes côtés qui

précèdent cet amphithéatre, les maiſons de campagnes où le goût, l'opulence & la riche ſituation ſe diſputent à l'envi le plaiſir de ſe faire admirer, les jardins, les boſquets, les allées de charmes, les collines embellies d'une belle verdure ſurmontées d'un côté par les hautes Alpes, d'un autre par le mont Jura, enfin le Rhône qui ſort du lac, qui va partager la ville en deux parties inégales, la tranſparence de leurs eaux azurées, un ciel doré par le ſoleil couchant ſont des objets qu'on ne ſe laſſe pas d'admirer.

Arrivés à un quart de lieue de la ville, nous nous voyons atteints & environnés par une flotille qui fend les ondes & porte des militaires qui viennent de tirer à un prix. C'eſt une fête annuelle & publique : des Magiſtrats, des Officiers ſont à leur tête. La muſique, les tambours & le bruit des canons ſe font entendre, & retentiſſent au loin : les danſes des matelots en uniforme, auxquels ſe joignent les citoyens de tous les états, donnent une idée des mœurs républicaines & de l'égalité civile qui en fait la baſe.

On arrive tous enſemble au port, où mille

ſpectateurs ſont venus ſe rendre ; on les ſalue du canon, on deſcend en ordre, on paſſe au milieu d'une haie immenſe de perſonnes de tout ſexe & de tout âge, on accompagne le citoyen qui a remporté le prix, & les Magiſtrats le félicitent encore une fois de ſon adreſſe & de l'honneur qu'il a mérité. Et c'eſt au retour d'un long voyage que nous ſommes les témoins de cette fête triomphale, & que nous rentrons au ſein de nos familles, de nos amis & de nos concitoyens !

» De tels amuſemens ne ſont point frivoles » (dit Rouſſeau) ils réveillent dans les cœurs » des ſentimens que tout tend à éteindre dans » notre ſiècle & même dans notre patrie. » Puiſſiez-vous, vous & les citoyens qui vous » reſſemblent, ramener parmi nous ces goûts, » ces jeux, ces fêtes patriotiques qui s'allient » avec les mœurs, avec la vertu ; qu'on goûte » avec tranſport, qu'on ſe rappelle avec délice, » & que le cœur aſſaiſonne d'un charme que » n'auront jamais tous les criminels amuſemens » ſi vantés des gens à la mode.



CHAPITRE XXI.

De Genève, des Savans qui l'illuſtrent & des cabinets de MM. De Sauſſure, De Luc, &c.

LA poſition de Genève eſt renommée : la variété des tableaux qu'offrent ſes environs renouvelle ſans ceſſe le plaiſir de les contempler: d'une part le lac ſe préſente comme une petite mer, de l'autre les montagnes argentées de la Savoie ; à l'oppoſite le mont Jura qui domine ſur le pays de Gex, petite province ultramontaine annexée au Gouvernement de Bourgogne.

La plus belle maiſon & la plus réguliérement bâtie eſt celle de M. le Profeſſeur de Sauſſure : conſtruite ſur le modèle du Luxembourg, elle fait une décoration impoſante : ſa façade tournée au Sud-Oueſt regarde les promenades les plus fréquentées, les fortifications qui font un doux repos à l'œil, le parc où l'on exerce les différens corps de la République, & domine encore ſur

la magnifique vallée que forment les monts Jura, Salève & Sion ; perſpective qui a cinq lieues en longueur comme en largeur.

Les maiſons Boiſſier, Sellon & Tronchin, bâties ſur des terraſſes élevées de ſoixante pieds & ſur un même plan, ne ſont pas indignes de celle de M. De Sauſſure : il eſt de plus beaux palais, mais peu de Princes auſſi avantageuſement logés.

L'Hôtel-de-Ville plus ancien eſt ſur la même ligne ; il n'eſt pas d'un auſſi grand plan, mais ſa ſituation eſt belle.

Les maiſons neuves de Saint-Léger, au midi de la ville, ont non-ſeulement les mêmes points de vue, mais elles jouiſſent encore de l'aſpect des Alpes ; la dernière a de plus la vue du lac & du côteau très-riche qui le borde à l'Eſt.

Celles qui environnent l'égliſe cathédrale ont au-deſſous d'elles la plus grande partie de la ville & dominent le lac qu'elles ont en face. Les rives de ce beau baſſin embellies par des campagnes décorées des plus beaux points de vue, par les villes du Pays-de-Vaud, & les vignobles qui les dominent ſont tout ce que l'œil peut contempler de plus beau : le duché de Chablais

&

& les ſommités qui le couronnent, qui terminent à l'Eſt le contour du lac, forment des lointains riches & variés.

L'égliſe cathédrale eſt un aſſez beau gothique décoré d'un très-bel orgue : la façade reconſtruite ſur le modèle de celle du Panthéon, eſt de marbre non-poli. L'hôpital eſt un édifice moderne d'un bon goût.

Les maiſons de campagnes participent plus ou moins à ces magnifiques vues ; il eſt peu de citoyens aiſés qui n'en aient ; ils s'y retirent pendant la belle ſaiſon, & y reçoivent avec empreſſement les étrangers qui leur ſont adreſſés. C'eſt chez eux que d'illuſtres voyageurs aiment à dépoſer leur grandeur pour jouir de l'égalité civile de leurs heureux poſſeſſeurs : les promenades ſur le lac, celles qu'on leur procure ſur les montagnes voiſines, les richeſſes champêtres, un beau ciel, & la converſation d'hommes inſtruits dans tous les genres les dédommagent pour quelque tems des plaiſirs bruyans des grandes villes & des ſpectacles qu'on ne permet pas dans celle-ci.

Les citoyens de tous les ordres préfèrent aux ſpectacles les promenades qui embelliſſent le

dedans & les dehors de la ville. Enclaſſés en cercles ou ſociétés, ils poſsèdent des jardins où ils vont chercher le délaſſement. Le beau ſexe partage ce genre de plaiſir, & il n'eſt point de ville où il ſoit plus libre ſans abuſer de ſa liberté : l'honneur, la bonne éducation ſont encouragés par l'eſtime publique. Des établiſſemens utiles ont rendu le peuple moins peuple que par-tout ailleurs, & l'égalité civile & politique permet à l'homme de génie de s'ouvrir une carrière à la réputation. C'eſt la patrie de l'immortel Jean-Jaques Rouſſeau ; c'eſt celle de M. Necker, le Sully moderne de la France, & d'un nombre conſidérable de Savans de mérite dans les ſciences, les belles-lettres & les arts.

Dans le nombre des Phyſiciens, on diſtingue MM. Le Sage, Bonnet, De Sauſſure, De Luc, Mallet & Senebier.

M. Le Sage eſt un profond Mathématicien & un Phyſicien de génie : peu d'hommes poſsèdent comme lui cette imagination qui recule les bornes de la ſcience, & cet eſprit exact qui en éloigne l'erreur. Son ſyſtême ſur la peſanteur ſuffiroit ſeul pour le procurer : il a peu publié

d'ouvrages, mais il a beaucoup travaillé : il a formé des penſeurs, de vrais philoſophes parmi ſes concitoyens comme parmi les étrangers : ſes méditations, ſa ſanté foible ne l'ont point arraché à la ſociété, il ſait y être aimable : il vit au milieu des diſſentions ſans ſe ſouiller de l'eſprit de parti ; il eſt du nombre des citoyens qui cherchent le bien de la patrie ſans vouloir abaiſſer ou faire triompher les riches ou le peuple.

M. Bonnet eſt connu par ſes belles recherches ſur les inſectes, & par un grand nombre d'ouvrages ſur l'Hiſtoire naturelle & la Métaphyſique, dont nombre d'Ecrivains François ſe ſont appropriés les idées ſans daigner le citer.

M. De Sauſſure ſon neveu eſt également connu par ſes nombreux voyages dans les Alpes, en Sicile, en France, en Angleterre, & par ſes belles expériences dans la Phyſique expérimentale. Le beau cabinet qu'il a formé lui attire les étrangers les plus illuſtres, & mérite d'être décrit. Ce que je vais en dire eſt tiré des voyages de M. Bernouilli, que M. De Sauſſure m'a dit être très-fidèle.

Il contient 1°. une collection d'oiseaux & quelques espèces rares des pays les plus septentrionaux de l'Europe : M. le Syndic Pictet & M. Mallet, en revenant d'observer le passage de Vénus en 1769 dans la Laponie Russienne, rapportèrent ces oiseaux à leur ami M. De Saussure. L'*alca cyrrata*, le grand *chathuam* de la baie d'Hudson qui est le *strix nyctea* de Linné, le *strix funerea*, le *picus tridactylus*, &c.

2°. La collection d'insectes renferme presque tous les papillons exotiques & quelques espèces nouvelles que M. De Saussure a ramassés dans la Sicile & sur les hautes Alpes.

3°. La collection des fossiles ou pétrifications est très-considérable : M. De Saussure la formée lui-même dans ses voyages en Angleterre, en Flandres, en Italie, & dans plusieurs provinces de la France & de l'Allemagne. On y remarque sur-tout la mâchoire supérieure d'une grande espèce de crocodile, une suite d'os d'éléphans & des dents d'hippopotame du val d'Arno di Sopra dans la Toscane. M. De Saussure étoit allé sur les lieux s'assurer par la quantité prodigieuse que l'on y trouve de ces ossemens, & par leurs différentes grandeurs il a jugé qu'il

falloit que ces animaux euſſent anciennement fait race, & euſſent été par conſéquent ſauvages dans ces pays-là. On voit auſſi dans cette collection une belle ſuite des empreintes de poiſſons foſſiles des bords du lac de Conſtance.

4°. La collection de coquillages & de madrépores vivans n'eſt pas conſidérable, M. De Sauſſure ne s'étant attaché à cette partie que pour la comparaiſon avec les analogues foſſiles.

5°. La Minéralogie au contraire, & ſur-tout la Lithologie, eſt la partie la plus complète de ce cabinet, parce que les voyages de M. De Sauſſure ont tous été deſtinés à l'étude de la Géographie-Phyſique ſur laquelle il travaille & qu'il a toujours ramaſſé des échantillons de tout ce qu'il a vu d'intéreſſant dans ce genre. On remarque parmi les minéraux une belle ſuite des mines de fer & d'aiman de l'iſle d'Elbe que M. De Sauſſure a formé lui-même ſur les lieux, & entr'autres des morceaux cellulaires dont les cavités ſont remplies d'efloreſcences de bleu de Pruſſe natif: un grand morceau de cuivre vierge de la Toſcane, qui lui a été donné par Son Alteſſe Royale le Grand Duc; une ſuite

de mines du Tyrol, des mines d'étaim de cornouailles.

Pour la Lithologie, on voit ici presque tous les marbres connus; la collection complète des Jaspes de la Sicile; une grande variété d'agathes tant orientales qu'occidentales; une collection de pierres précieuses, dans laquelle on trouve quelques morceaux rares comme le rubis oriental couleur d'améthyste, des éméraudes de plus d'un pouce de diamètre & qui ont la forme hexagone qui est naturelle à leurs crystaux, une belle pierre de lune, la véritable pierre des Amazonnes, le plus grand morceau connu de jade oriental, le quartz couleur de queue de paon, de la côte de Labrador, &c. Une nombreuse collection de granits, de porphyres, de roches de cornes, de roches granatiques, de roches mêlées de Schorl & d'autres roches primitives. Une suite nombreuse de productions de volcans que M. de Saussure a formée en Italie, en Sicile, en Auvergne, & d'autres qu'il a eue par ses amis de la Hesse, de l'Islande, des isles Hybrides, &c.

Une suite des anciens basaltes de l'Egypte, pour servir de comparaison avec ceux qu'il a

recueillis dans le Vicentin, dans la Romagne, dans la Sicile, dans l'Auvergne & dans le Vivarais. Enfin une ſuite conſidérable de pierres cryſtaliſées de tous les genres, un canon de cryſtal de roche qui renferme deux gouttes d'eau ſéparées, chacune accompagnée d'une bulle d'air & d'un grain de ſable noir; d'autres cryſtaux qui contiennent de l'amianthe: le morceau le plus conſidérable en ce genre eſt une grande pièce de granit que M. De Sauſſure a trouvé au pied du mont Blanc du côté de la val d'Aoſt; on y voit une amianthe en cheveux qui ſemble avoir végété comme des brins d'herbe ſur la ſurface de la pierre, & au milieu de ce gazon d'amianthe un gros cryſtal de roche dans l'intérieur duquel on voit ces mêmes fibres d'amianthe. Un autre cryſtal de roche renferme du mica cryſtaliſé en feuilles hexagones.

Tel eſt le riche cabinet de M. de Sauſſure: ce Savant, ſi digne d'avoir les moyens de ſatisfaire des goûts auſſi louables, poſsède encore une bibliothèque la mieux choiſie & la plus nombreuſe qu'on puiſſe voir chez un particulier.

M. De Luc, Lecteur de Sa Majeſté la Reine

d'Angleterre, s'eſt fait un nom par ſon Traité des Modifications de l'Atmoſphère, par ſes Lettres ſur l'Hiſtoire de la Terre, & par le degré de perfection où il a porté les baromètres, les thermomètres, hygromètres, &c. Le cabinet qu'il a formé avec monſieur ſon frère conſiſte principalement en coquillages, madrépores & autres productions marines naturelles, & en une très-grande variété de foſſiles & de pétrifications. Il y a peu de collection de ce genre qui ſoit auſſi complète & où l'on trouve réunis autant d'exemples de l'analogie des corps marins naturels avec les foſſiles qui leur reſſemblent, juſques même dans leurs accidens les plus ſinguliers.

Entre les morceaux diſtingués de ce cabinet on y remarque deux échinites avec leurs piquans de l'eſpèce des pierres judaïques, dont l'un eſt ſur un ſilex, l'autre dans la craie. Deux autres échinites en pierre calcaire de l'eſpèce app[illegible]eur *pavois*, dont l'un qui a été ſcié montre à [illegible] place & très-diſtinctement les oſſelets en forme d'étoile qui compoſent la mâchoire de ce multivalve; & l'autre, qui a été comme anatomiſé en ſe pétrifiant, découvre à l'extérieur cette

multitude d'osselets qui forme le test avec tous leurs engraînemens.

Une grande huitre fossile dont le ligament de la charnière est encore mol. Un tuyau de ver marin fossile parfaitement conservé, qui a deux pieds six pouces de long en suivant ses contours, dix-sept pouces en ligne droite & sept lignes de diamètre à son orifice. Un grand nautilite dont les cloisons, qui montrent encore leur belle nacre, sont restées presque aussi bien dégagées que dans le coquillage naturel : un grand pectinite uni chargé de huit balanites qui ont encore une nuance de leur couleur naturelle, & dans l'un desquels les osselets de ce coquillage sont conservés. Un autre pectinite strié chargé d'une huitre pelure d'oignon qui a pris l'empreinte des stries du peigne, & l'on voit à côté un peigne naturel avec le même accident. Une scalata d'une espèce dont on ne connoît pas encore l'analogue naturel. Quelques fripières fossiles chargées de coquilles entières, de fragmens de coquilles & de galets roulés de pierres primordiales : plusieurs beaux noyaux de coquilles en agate. Une térébratule fossile de la grosseur d'une petite noix dont les valves

peuvent s'ouvrir ; elles roulent ſur leur charnière, & l'engrainement de leur dentelure eſt ſi parfait qu'on ne le découvre point quand elles ſont fermées. Deux oreilles de mer foſſiles qui ont conſervé une partie de leurs couleurs naturelles : de ce nombre ſont entr'autres un cornet, quelques porcelaines, un petit murex & quelques limaçons de différentes eſpèces. Une collection nombreuſe de petites coquilles foſſiles de la plus parfaite conſervation. Une tête de poiſſon pétrifié en relief de dix à onze pouces de circonférence, dont les mâchoires & quelques-unes des dents ſont bien diſtinctes. Pluſieurs pétrifications où l'on voit réunis des coquillages marins avec des végétaux & des os d'animaux terreſtres ; enfin, une ſuite conſidérable de laves & de ſcories de volcans éteints & de volcans actuels de l'Europe fait encore partie de ce cabinet intéreſſant. On y voit auſſi un beau morceau de la pierre chatoyante de Labrador ; il a ſept pouces & demi de long ſur cinq pouces de large.

Outre les beaux cabinets de MM. De Sauſſure & de Luc, il en eſt encore quelques autres qui ſont très-intéreſſans.

Dans celui de M. Ami Rilliet on voit une ſuite aſſez complète de minéraux &c, ce qui eſt aſſez rare, une ſuite du genre de pierres appellées par les Minéralogiſtes *roches* ou *pierres compoſées & mêlangées*, particuliérement de celles qui ſe trouvent aux environs de Genève: cette collection eſt claſſée de façon à montrer l'analogie qu'ont la plupart de ces pierres les unes avec les autres, ce qui répand beaucoup de jour à l'étude de cette branche de la Lithologie.

Dans le cabinet de M. Jean Tollot on voit divers cahiers de plantes ſéchées des Alpes, des terres & marnes de pluſieurs eſpèces: des pierres calcaires polies du pays, divers beaux marbres coquilliers & autres, comme le porte or, la griotte, &c. des ſpaths & ſtalactites calcaires, entr'autres la belle eſpèce connue ſous le nom de *flos ferri*, des albâtres gypſeux & calcaires, & une belle ſuite de gyps & cryſtaux, de gyps tranſparens, des ſpaths ſéléniteux & phoſphoriques d'Angleterre, & des voſges; il y en a un grouppe entr'autre compoſé de grands cryſtaux cubiques de couleur jaune qui ſont incruſtés de druſes de quartz. Un beau

ſpath vitreux chatoyant, connu ſous le nom de *pierre de Labrador.* Une belle druſe de cryſtaux calcaires phoſphoriques & de cryſtaux de quartz; des quartz, entre leſquels ſe trouve celui de Madaſgaſcar qui renferme de longues éguilles de ſchorl & d'antimoine. Des pierres calcaires polies qui renferment du petro-ſilex ſous différentes formes; de belles géodes de différentes eſpèces, des ſilex, petro-ſilex, entr'autre un en forme de géole qui renferme du ſoufre natif. De belles agates, jaſpe-agates, de beaux jaſpes entre leſquels il s'en trouve un veiné avec des bandes alternatives d'un beau verd & d'un beau pourpre; des bois pétrifiés & agatiſés; des cailloux d'Egypte, aventurines naturelles & une pierre néphrétique ou jada de la plus belle eſpèce. Pluſieurs eſpèces d'ardoiſes & de pierres de cornes. De l'amianthe des Pyrénées & de Savoie, de l'asbeſte, talcs, pierres de croix, pierres ollaires, ſtéatites & ſerpentines polies de nos environs qui en fourniſſent une grande variété. Une ſuite de beaux granits polis des Alpes, entre leſquels on diſtingue quelques échantillons d'une eſpèce particulière à ce pays, compoſé de jade, de ſchorl

verd ſpathique & de grenat en maſſe, qui, étant polie, produit le plus bel effet. Des porphyres polis des Alpes & d'Orient, varolites des rivières de la Durance & de l'Aar en Suiſſe. Une ſuite de roches feuilletées dont le mêlange en grenats, ſchorls, mine de fer attirables à l'aiman, pierres de cornes quartz, mica & ſtéatites en forme ſept eſpèces bien diſtinctes qui ſont rangées d'après la méthode de M. le Profeſſeur De Sauſſure : ce genre de roche eſt fort intéreſſant, & la généralité des échantillons ont une face polie. Différentes eſpèces de grès, de poudingues, brèches vitrifiables & calcaires, le tout poli. Des coquilles pétrifiées & agatiſées, empreintes de fougères ſur de l'ardoiſe, &c. Une ſuite de mines intéreſſantes en or, argent, fer, cuivre, antimoine, cinnabre, cobolt, biſmuth, zintmanganaiſe, &c. De belles eſpèces de pyrites ferrugineuſes, cuivreuſes & arvénicales : un bel échantillon d'ambre jaune renfermant divers inſectes ; un autre qui contient une coque remplie d'air ſervant de logement à l'araignée aquatique. Des laves du Véſuve & du Dauphiné, quelques-unes deſquelles renferment de la zéolite.

M. Jacques-André Mallet, Professeur honoraire d'Astronomie, tient une place honorable parmi les Physiciens Genevois. Je vais transcrire M. Bernoulli.

M. Jacques-André Mallet, qu'il ne faut pas confondre avec le Professeur Mallet, Historiographe du Danemarck & de Brunswich, ni avec M. Mallet fameux Mathématicien & Astronome à l'Université d'Upsal, se distingue depuis long-tems dans plusieurs branches des mathématiques : il a remporté fort jeune des *accessit* sur des sujets de mécanique proposés par les Académies des Sciences de Berlin & de Lyon; il a donné de beaux Mémoires sur des cas de la doctrine du hasard dans les *Acta Helvetica ;* il a fait presque entiérement l'immense travail des tables particulières de nutation & d'aberration dans la connoissance du tems ; il a observé le passage de Vénus à Ponoi en Lapponie, & a fait dans cet endroit un grand nombre d'autres observations & d'expériences utiles dont les résultats ont été publiés par l'Imp. des Sciences de Pétersbourg ; il a levé une carte du lac de Genève très-exacte ; il travaille assidûment dans son observatoire, & on trouve

de ſes obſervations dans les Tranſactions philoſophiques, dans les Mémoires préſentés à l'Académie des Sciences de Paris 1773 & dans les nouvelles Ephémérides de celle de Berlin.

M. Mallet ſollicitoit depuis 1760 la permiſſion de bâtir un obſervatoire ſur quelque terrein appartenant à la ville, pour y placer les inſtrumens qu'il venoit de faire conſtruire en Angleterre. Il obtint cette permiſſion, & la ville y joignit deux mille livres courantes pour aider aux frais du bâtiment.

Cet obſervatoire eſt placé ſur un des baſtions de la ville du côté du Midi, & découvre l'horizon de tous les côtés. Il conſiſte en un octogone dont chaque côté à neuf pieds : il y a joint des eſpèces de cabinet ou de faillies : celle du Midi, garnie de trois fenêtres, eſt très-commode pour y placer le quart de cercle deſtiné à prendre les hauteurs correſpondantes ; on n'eſt pas obligé de le remuer de ſa place du matin à l'après midi : un des cabinets contient l'inſtrument des paſſages qui eſt placé ſur deux blocs de roc très-ſolides, & qui a l'avantage de parcourir le cercle entier du méridien du Nord au Midi. Un autre, entiérement fermé, ſert

d'afyle à l'Obfervateur pendant l'hiver ; on y a fait conftruire une cheminée, & on peut même y coucher. Six grandes fenêtres à l'angloifes, fituées vers les différens points de l'horizon, font très-commodes, en ce que la moitié fupérieure peut s'abaiffer autant qu'on peut élever l'inférieure, en forte que dans l'obfervation aucune partie de la fenêtre ne peut intercepter la vue ; la porte d'entrée fert en même tems pour les obfervations vers le Nord-Eft.

Les inftrumens de M. Mallet confiftent premiérement en un quart de cercle anglois de deux pieds & demi de rayon fait par Jean Siffon ; il eft divifé de dix en dix minutes ; la lunette achromatique, mobile autour du centre, porte un nonius qui fubdivife jufqu'à 30″, & une vis extérieure, garnie d'un index & d'un cadran, fait appercevoir très-fenfiblement fur le limbe un mouvement de la lunette de 3″ à 4″. Plufieurs vérifications ayant convaincu M. Mallet de quelques erreurs dans les divifions du nonius, il a renoncé totalement à en faire ufage, & il fe fert uniquement de la vis, après s'être bien affuré de fon exactitude. Quoique ce quart de cercle foit fait pour être mobile, & foit muni

de

de tout ce qui peut le rendre extrêmement commode pour prendre des hauteurs méridiennes en attendant un mural qui n'eſt pas encore fait ; il met facilement le limbe dans le plan du méridien au moyen d'une méridienne filaire bien exacte, & chaque jour d'obſervation il a ſoin de vérifier la poſition de l'inſtrument. Secondement, une lunette méridienne achromatique de quatre pieds, avec laquelle M. Mallet a pu voir quelquefois, mais rarement, le paſſage de Mercure au méridien. Il alongeoit la lunette en y joignant un tuyau de carton de trois à quatre pieds, & réduiſoit l'ouverture à un demi-pouce. Cet inſtrument eſt auſſi de Jean Siſſon. Troiſiémement, un vieux quart de cercle de trois pieds de rayons par Butterfield, dont M. Mallet ne fait pas grand uſage. Quatriémement, une lunette achromatique de dix pieds de Dollond. Cinquiémement, une lunette de nuit de trois pieds. Sixiémement, un grand micromètre filaire. Septiémement, une pendule de Lepaute qui a une verge compoſée telle que cet Artiſte a coutume de les faire. Huitiémement, M. Mallet jouit encore d'un avantage préférable aux plus beaux inſtrumens,

celui d'avoir deux aides MM. Jean Trembley & Marc Pictet. M. Trembley est neveu du Physicien de ce nom, à qui l'on doit les découvertes sur les polypes & d'autres ouvrages estimables. Il a puisé dans les entretiens de son oncle, & sur-tout dans ceux de M. Bonnet, une émulation & une opiniâtreté de travail qui en ont fait un des meilleurs Mathématiciens de l'Europe : M. Marc Pictet, qu'il ne faut pas confondre avec le Syndic qui a accompagné M. Mallet en Laponie, a déja entrepris plusieurs voyages pour l'utilité de la Physique & de l'Histoire naturelle. M. Mallet s'est procuré, avec ces deux Messieurs, tous les instrumens qui leur manquent encore pour avoir un observatoire bien monté. Ils ont déja reçu d'Angleterre une pendule de Shelton, composée d'une manière peu commune jusqu'à présent. Outre cette pièce, l'observatoire a été enrichi d'une lunette achromatique à triple objectif de trois pieds & demi, de Dollond : elle appartenoit à M. Trembley, qui l'avoit reçue de M. De Saussure ; elle a un équipage plus complet que la plupart des lunettes de la même espèce, car outre qu'elle est munie d'un cher-

cheur, elle a cinq aſſortimens d'oculaires ſans compter le terreſtre; elle eſt montée ſur un pied conſtruit de façon à pouvoir ſervir de machine parallatique, & on a adapté à l'un des porte-oculaires le micromètre filaire que M. Mallet poſſédoit depuis long-tems. Enfin il faut dire que MM. Mallet & Trembley ont fondé à l'obſervatoire une bibliothèque aſtronomique qu'ils augmentent tous les jours (*).

La bibliothèque publique poſsède près de cinquante mille volumes à l'uſage du public. M. le Paſteur Senebier, l'un des Bibliothécaires, a donné un Catalogue raiſonné des manuſcrits qu'elle contient très-bien fait; il eſt connu par divers ouvrages de phyſique, par des traductions intéreſſantes; & il eſt bien à deſirer que ſa ſanté lui permette de mettre au jour l'hiſtoire des hommes de lettres & des Savans qui ont illuſtrés la République : perſonne n'avoit plus de facilités, n'étoit plus digne par ſes talens de faire cet intéreſſant ouvrage.

(*) Les Amateurs de lunettes angloiſes achromatiques, de théleſcopes, de baromètres & thermomètres trouveront à s'aſſortir chez M. Monti, ſous la halle de l'hôtel-de-ville.

M. Mallet, Auteur de l'hiſtoire de Danemarck, de Heſſe & de Brunſwich, l'un des Hiſtoriens les plus ſages & des critiques les plus judicieux, eſt connu de toute l'Europe ſavante : ſon introduction à l'hiſtoire de Danemarck eſt un monument de recherches & de philoſophie, l'Hiſtoire elle-même eſt la ſeule de cet état qu'on puiſſe conſulter & lire.

M. Berenger eſt un homme de lettres & un ſavant très-eſtimable. Il a fait divers ouvrages ſur la politique que les meilleures plumes de ce ſiècle ne déſavoueroient pas ; perſonne n'a autant approché du ſtyle de Rouſſeau, ſouvent il en a le charme & l'énergie : l'Hiſtoire, la Géographie & la Géométrie ſont ſes occupations favorites : né avec une ame ſenſible, il s'eſt intéreſſé vivement au ſort des Natifs ſes compatriotes ; & c'eſt à ſes idées lumineuſes & profondes en politique que cette claſſe nombreuſe de la Nation doit en grande partie l'amélioration de ſon état.

M. le Profeſſeur Vernet eſt depuis longtems connu dans toute l'Europe par l'étendue de ſon érudition & de ſes correſpondances littéraires. M. le Paſteur Vernes, Auteur de

Confidences Philoſophiques, qui ont eu beaucoup de ſuccès en France, eſt à Genève dans l'art de la chaire ce que M. l'Abbé Fauchet, Prédicateur du Roi, eſt à Paris : il eſt peu d'Orateurs qui mettent dans leur art autant de dignité & de grandeur que ces deux Meſſieurs. Leur ſenſibilité pour les malheureux, leurs vertus privées ajoutent infiniment à leur mérite, & me les ont fait ſouvent comparer l'un à l'autre avec plaiſir.

M. le Paſteur Mouchon s'eſt fait de la réputation par ſa Table raiſonnée de l'Encyclopédie. M. l'Avocat De Lolme eſt connu par ſa Conſtitution d'Angleterre, le meilleur ouvrage françois qu'on ait ſur ce Gouvernement, & applaudi dans toute l'Europe.

M. Moultou s'eſt fait connoître comme homme de lettres par ſes correſpondances avec les Savans étrangers. M. ſon fils, qui n'a que vingt-deux ans, s'eſt déja illuſtré à Londres dans les Mathématiques, & a été reçu membre de l'Académie des Sciences de cette ville.

M. Rouſtan, Paſteur à Londres, eſt auſſi connu par divers ouvrages & par l'eſtime que Rouſſeau avoit pour lui. M. Prevoſt, Auteur

d'une traduction d'Euripide, eſt un homme de lettres eſtimable; il vient d'être appellé à Berlin pour être membre de l'Académie des Sciences de Pruſſe & Profeſſeur en Philoſophie. M. Mallet Du Pan, ci-devant Profeſſeur à Caſſel, a le génie élevé; & c'eſt faire ſon éloge de dire que M. Linguet le jugea digne de collaborer à ſes Annales qu'il continue actuellement, & que, dans ſa jeuneſſe, de Voltaire eut pour lui un attachement qu'il n'a pas eu pour les gens de lettres les plus diſtingués : outre pluſieurs ouvrages qu'a donné M. Mallet, il en eſt un prêt à paroître ſur la dernière révolution de Pologne qui renferme des détails très-curieux.

Parmi les Amateurs les plus diſtingués, je nommerai MM. Cramer & Samuel De Tournes : on leur doit l'Encyclopédie & les Œuvres de De Voltaire qu'ils ont imprimé. Ils ont ennoblit ce genre de commerce comme l'avoient fait les Plantin, les Etienne par des connoiſſances encyclopédiques & littéraires. Je nommerai encore M. Tronchin, ancien Procureur-Général, comme un génie vaſte, un homme d'un mérite ſupérieur, de ce mérite qui peut ſe tranſplanter ſans perdre de ſa réputation : il eût été grand

écrivain s'il eût voulu écrire, & grand Magiſtrat dans quel Tribunal qu'on l'eût placé. M. Du Roverai, qui a été revêtu de cette importante Magiſtrature, eſt auſſi un beau génie.

M. Turretini, ci-devant Profeſſeur en Philoſophie, préſentement l'un des premiers Syndics, eſt auſſi un beau génie; il fait des langues vivantes & de la muſique où il excelle ſes uniques délaſſemens. M. le Syndic Pictet dont il a été parlé, M. Dentan auſſi Syndic, & M. De Rochemont, Conſeiller & Secretaire d'Etat, ſont des hommes de lettres très-inſtruits. MM. Butini, Châtelain, & Bordier, ancien Auditeur, ſont Auteurs de quelques ouvrages.

L'Ordre des Eccléſiaſtiques ſe diſtingue auſſi à Genève, non-ſeulement par des mœurs pures, mais encore par de grands talens. M. le Profeſſeur Claparede, Auteur d'un ouvrage qui répond à Emile, eſt un Savant eſtimé & aimé par l'amabilité de ſon caractère. MM. Juventin & Reybas ſont de bons Orateurs. M. le Profeſſeur De Roche eſt ſavant dans les langues. Je pourrois nommer encore d'autres perſonnes de cet Ordre qui aiment & cultivent

les Lettres avec ſuccès, mais ce ſeroit m'écarter trop de mon ſujet principal.

La Médecine & la Chirurgie ont auſſi des hommes qui s'y diſtinguent : dans la première ſont M. le Profeſſeur Tronchin, de l'Académie des Sciences de Paris, & M. Gallatin ſon Emule qui s'eſt fait de la réputation dans l'hôpital de Madame Necker, monument d'humanité qui éterniſera la mémoire d'une femme auſſi célèbre par ſes lumières que par ſes vertus.

Ceux qui tiennent le premier rang à Genève ſont M. Joly, qui eſt actuellement dans les charges & le ſyndicat, & M. Butini, Philoſophe ſage & modeſte. La Chirurgie a d'habiles Maîtres entre leſquels ſont MM. Cabanis & Jurine. La réputation du premier a attiré beaucoup d'étrangers dans Genève.*

La politique, qui eſt une ſcience non moins utile à l'humanité, a auſſi à Genève des hommes qui s'y diſtinguent, & lui vouent leur fortune & leurs talens.

---

* Un Genevois que je ne dois pas omettre, c'eſt M. Prevoſt, Major-Général au ſervice d'Angleterre, qui s'eſt diſtingué au ſiège de Savannah.

Genève a des Artiſtes d'un grand mérite : M. Liotard, Peintre de portrait, s'eſt rendu célèbre par une fidelle imitation de la nature : M. Saint-Ours, dont j'ai eu occaſion de parler dans mon ouvrage, court à la célébrité dans le genre de l'hiſtoire : il eſt le premier Genevois qui ait remporté le grand prix de peinture que l'Académie de Paris décerne à ſes élèves. Il eſt préſentement à Rome. M. Hubert s'eſt acquis de la réputation par un génie original, par ſon enthouſiaſme pour les arts & par ſes agréables découpures. Il a un fils qui a déja fait des tableaux d'un genre précieux. M. De La Rive, Payſagiſte, fait des progrès rapides & ſe diſtinguera ſûrement dans ce genre, de même que M. Ramus dans celui des intérieurs d'appartemens : MM. Thouron & Favre ſont auſſi pour les portraits en émail d'habiles Artiſtes : ils ont tranſportés dans leur genre la broſſe & la touche de la peinture à l'huile ; le premier eſt préſentement à Paris. Enfin, M. Mallet Prevoſt eſt un Géographe de beaucoup de talens. On a de lui la carte du territoire de Genève, très-exacte, & il lève celle de tout

le Pays-de-Vaud pour Leurs Excellences de Berne.

M. Tronchin des Délices, ancien Conſeiller d'Etat, eſt non-ſeulement un homme de Lettres de beaucoup de goût, mais encore le plus grand amateur de peinture. Son cabinet eſt le plus beau qu'on connoiſſe : dans cette riche collection il eſt peu de tableaux médiocres ; il y en a beaucoup d'un très-grand prix. Entre autres une ſainte de Raphaël, foible de couleur, mais forte d'expreſſion & de vérité. Un portrait de Philippe IV, Roi d'Eſpagne, par Velaſqués. Une tête de Doëner, peinte par lui-même, de la plus grande force & d'un grand effet ; la lumière paſſe dans un trou de ſon chapeau, & éclaire la tête & les devans. Un calme de mer, peint devant Dord, par Vanderfelt, chef-d'œuvre en tout genre, & le premier tableau de cette collection. Un Judas vendant Jéſus-Chriſt. Un temple de la paix de Mieris, le meilleur de ce peintre ; un Metzu au bain par cet Auteur lui-même. Un Bourgmeſtre d'Amſterdam en noir, celui de tous ſes tableaux que le poſſeſſeur eſtime le plus. Pluſieurs Claude

Lorrain, Berghem, Wouvermans, Rembrant, &c. M. Sellon poſsède auſſi de fort belles choſes dans le même genre, & M. Samuel De Tournes dans celui des payſages.

Une fabrique mérite d'être viſitée des étrangers, c'eſt celle des toiles peintes de M. Faſy: on y voit ſix à huit cents Ouvriers occupés à diverſes branches ſous la direction de ce Fabriquant habile & intelligent. Cette fabrique eſt dans un emplacement très-beau, au bord du Rhône, en face des Alpes & d'une grande partie de la ville.

La Société des Arts, où M. le Profeſſeur De Sauſſure préſide, eſt un établiſſement nouveau dans Genève : le but des aſſociés étoit de perfectionner l'horlogerie : aujourd'hui il s'étant ſur d'autres branches d'établiſſemens utiles. Le Comité de cette Société a eu à ſa tête M. Terroux, Horloger diſtingué ; M. Tingri, habile Chymiſte ; M. Vanière, bon Deſſinateur, &c.

M. Chappuis Francillon tient des collections de tableaux de deſſins & d'eſtampes : ſon magaſin eſt au bas de la Cité.

Le Commerce eſt exercé dans Genève avec intelligence, il eſt la principale reſſource de l'Etat; mais il eſt à craindre que les vertus qu'il donne ne s'affoibliſſent par l'inconvénient qui y eſt attaché. Il y a créé des fortunes colloſſales; & autant l'induſtrie, l'activité, l'aiſance générale contribuent à faire le bonheur d'une Nation, à le lui faire mériter, autant ces fortunes immenſes y font germer le vice & la pauvreté. Cependant on ne peut encore à Genève ſe plaindre que de l'effet des richeſſes, non du caractère des riches; pluſieurs font un digne uſage de leur bien, ils courent avec zèle tendre une main ſecourable à l'infortuné qui ſouffre : auſſi j'aime à croire que ſi la gloire de contribuer aux établiſſemens utiles qui préviennent la pauvreté s'eſt un peu ralentie, cette noble émulation, ce deſir de ſervir le public, qui ſera toujours le plus ardent d'un cœur vraiment patriote, ſe ranimera dans le ſein de la paix. Ah! puiſſai-je la voir renaître! puiſſai-je y voir l'union rétablie ſur une baſe honorable, digne d'un peuple libre, ſur des Loix ſages, ſur l'égalité, ſur les mœurs & auſſi ſtable que le peuvent être les choſes humaines! puiſſai-je voir tous les Partis ſe tendre

une main de paix, & ne diſputer plus que pour montrer au milieu de la tranquillité publique lequel avoit plus de vertus, ſavoit faire de plus nobles ſacrifices au bien de la Patrie, & connoiſſoit mieux le bien général ! Je pourrois mourir alors ſans regretter d'avoir été privé du plus doux ſpectacle dont puiſſe jouir un vrai Genevois.

FIN.



La descente du Coté du midi des Alpes est marquée par le renversement des montagnes.

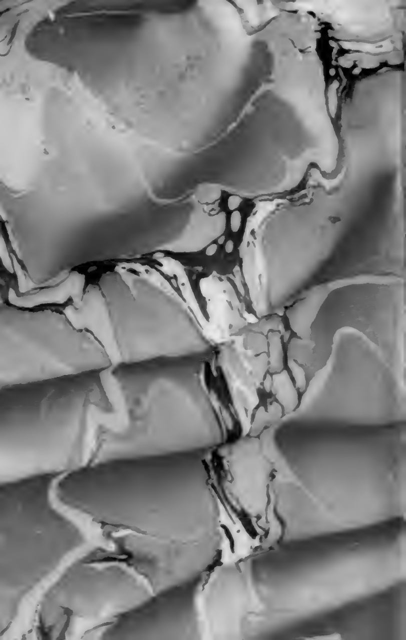


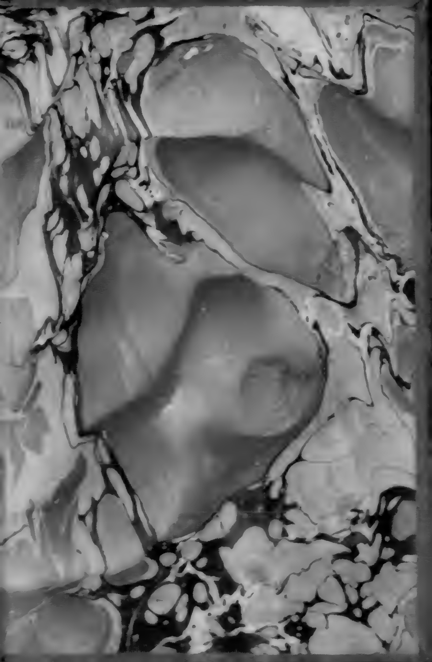
Numero 1. Le Paradis, Vallée de Glace.
Nº 2. Petina Somet le plus élevé du St Gothard.
3. Mont de la Fourche.
4. Vallée de glace.
5. Le Schreck-Horn.
6. Valle de Glace de l'Aar.
7. Mont d'Eiger et de la Vierge.
8. Valle de Glace.
9. La Guemmi.
10. La Touben.
11. Mont de la Morde.
12. l'Egulle du midi.
13. Glacier du Buet.
14. Mont du Molle.
15. Les Dants de Hoches.
16. Valle de glace de Chermotene.
17. Paturage de Chermotane.
18. Mont-Vélan.
19. Mont de Cramont.
20. l'Allée blanche.
21. Vallé de glace du Montanvert.
22. Fameux Mont Blanc.
23. La Tourinette Mont.
24. Petit St Bernard.

Dessinée par Marc T. Bourrit.

Gravée par C G Geissler.








54
DESCRI
DES,
VALLEE
LI
38